

B.D.I.C.

ISSN 0223-5498

ALTERNATIVES NON VIOLENTES



VIOLENCES LES ENFANTS AUSSI

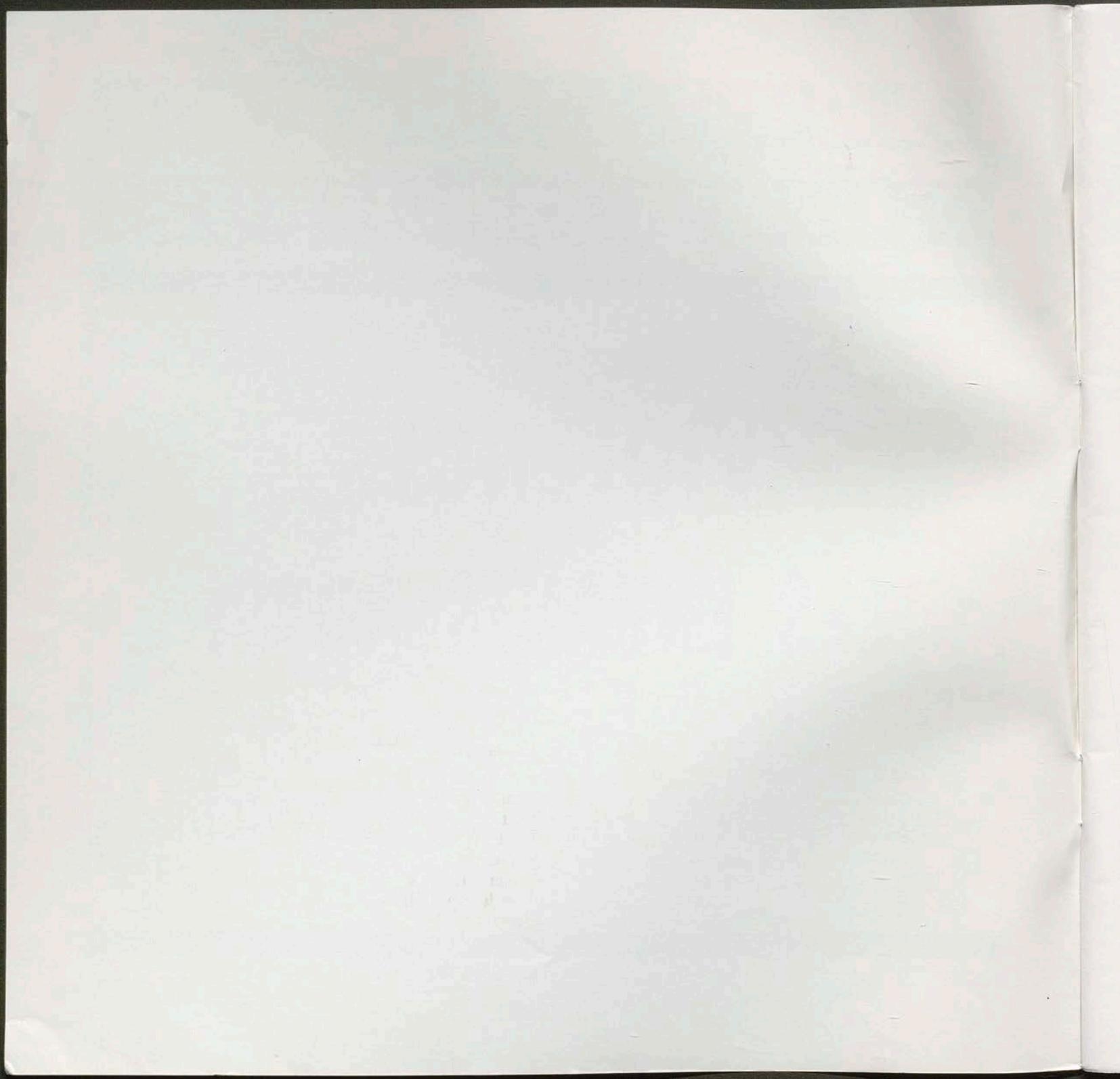
DEBARBIEUX, FILLIOZAT, LEBOVICI...

77

8°P 6/12

revue trimestrielle

30 F



ÉDITORIAL

ENFANCE évoque innocence, invite à l'attendrissement, c'est beau l'enfance... Et pourtant cette première période de la vie humaine est rarement de tout repos. Les enfants vivent dans un monde violent.

A l'observation, l'image de l'enfant angélique se fissure vite. Voyez-les se battre, mordre, tomber à plusieurs sur un plus faible, mettre les doigts dans les yeux du petit frère, se moquer du copain bégue ou de la dame au nez tordu, torturer de petits animaux. Ils peuvent être très cruels entre eux, brimades, quolibets, il s'en passe des choses à l'école et quand les parents ne sont pas là. Et les bandes d'adolescents qui parcourent les rues !

Mais d'où vient cette violence des enfants et des jeunes ? Certaines théories maintiennent que l'enfant est naturellement sadique, envieux, égoïste, pervers et qu'il s'agit donc pour l'adulte d'éduquer l'enfant, de le « dresser pour son bien » à réprimer ses pulsions.

Ces théories se fondent sur l'observation de la violence "naturelle" des enfants, elles oublient juste un détail... l'enfant observé n'est pas dans un milieu "naturel". C'est un enfant qui est né dans un monde violent, un enfant qui subit quotidiennement des violences, un enfant qui doit sans cesse se taire et se conformer. Un enfant dans une école qui, malgré l'évolution de ses méthodes, est encore plus fréquemment vécue comme une prison que comme un lieu d'épanouissement et de liberté.

Lorsqu'on observe de tout petits enfants dans un cadre protecteur et sécurisant, les laissant libres d'interagir, on les voit être très attentifs les uns aux autres, négociateurs dans les conflits, sensibles et spontanément partageurs. Dès qu'on introduit un agent de stress, les enfants s'accrochent à leur jouet, veulent prendre celui de l'autre, ne savent plus négocier.

Ce n'est pas toujours très drôle de naître dans ce monde. Bien que la conscience progresse depuis quel-

ques années, l'accueil à la maternité est la majeure partie du temps un premier traumatisme. Médicalisation oblige, le premier contact avec la vie humaine est souvent froid. Et les parents peu préparés se sentent démunis devant cet être totalement dépendant d'eux.

Ce n'est pas toujours très drôle de naître dans ce monde. Bien que la conscience progresse depuis quelques années, l'accueil à la maternité est la majeure partie du temps un premier traumatisme. Médicalisation oblige, le premier contact avec la vie humaine est souvent froid. Et les parents peu préparés se sentent démunis devant cet être totalement dépendant d'eux.

Même ceux qui ont tout lu sur le sujet se sentent souvent dépassés devant la réalité de ce minuscule petit être devant eux. Ils ont du mal à communiquer avec lui, il ne correspond pas à leurs attentes, il pleure, il crie, il ne les regarde pas... ou il les regarde trop... Ils ne savent pas ce qu'il veut... Ils ont peur de mal faire...

La responsabilité est trop lourde. Les parents ne savent pas où trouver de l'aide, ou n'osent pas en demander. Ils se sentirraient coupables de ne pas savoir... comme si le parentage était inné.

Etre parent s'apprend. Lorsqu'on a pas reçu soi-même un bon parentage, il est difficile de le fournir à ses enfants, parce qu'on ne sait tout simplement pas comment faire, comment être.

Les parents peuvent avoir des réactions de rejet vis-à-vis de ce bébé qui ne ressemble pas à l'enfant idéal qu'ils imaginaient. Ils cherchent à le dresser comme ils ont été dressés pour qu'il ne pleure plus, qu'il ne crie plus, qu'il soit comme un enfant doit être à leur idée pour qu'ils puissent eux se sentir de bons parents.

Ce n'est que depuis une vingtaine d'années et encore fort pudiquement que l'on reconnaît la réalité et l'importance des violences faites à l'enfant. On identifie seulement depuis peu la provenance des ecchymoses, des brûlures, des fractures que montrent

les nourrissons à l'hôpital. 50 000 enfants victimes de sévices graves et 1 200 morts par an en France. Il a fallu dépasser un tabou important pour reconnaître que les enfants étaient victimes de violences sexuelles et que l'inceste était loin d'être rare. « Chaque nuit en France une petite fille au moins est violée par son père » précise le Pr Léon Schwartzberg.

Il faut dire que les enfants eux-mêmes protègent le secret, protègent leurs parents. Mais comment pourrait-il en être autrement ?

Malgré l'évidence des signes physiques, la réalité même des actes était maintenue ignorée. Elle commence à se faire jour, mais la signification de ces violences subies dans l'enfance pour le développement du futur adulte est encore largement méconnue.

Petit, fragile, totalement dépendant des parents qui ont tous les droits sur lui, dans le secret de la



famille, l'enfant est le parfait bouc émissaire des tensions et de la violence parentale, familiale et sociale.

Violence = abus de la force. L'adulte est toujours plus fort que l'enfant. Il use de sa force pour se faire obéir. Il est trop facile d'en abuser. Il est trop tentant de soumettre l'enfant, plutôt que de l'écouter. Il est trop tentant de l'obliger à se conformer à nos principes plutôt que de nous remettre en cause dans nos principes.

De l'éducation à la contrainte par force la pente est glissante. Et il y a des violences qui ne laissent pas de traces... tout au moins pas de traces corporelles visibles.

Nous avons appris à ne pas voir la réalité des symptômes : timidité, échec scolaire, maladies à répétition, asthme, allergies, turbulence excessive, anorexie, boulimie, cruauté envers les autres enfants ou les animaux... L'opinion publique préfère penser avec les parents que les enfants ont un sale caractère, ne sont pas doués en maths, sont timides, nerveux ou tendus de naissance...

Les violences physiques ne sont pas forcément les plus graves, les plus terribles violences faites à l'enfant sont la distance affective (ne pas regarder, ne pas caresser, ne pas embrasser), la menace du retrait d'amour (je ne t'aime plus) ou de l'abandon (je te laisse là, le loup viendra te prendre) et le chantage au sentiment (tu fais de la peine à maman).

Les traces laissées par ces violences sournoises subies dans l'enfance n'apparaîtront parfois avec évidence que chez le futur adulte, mais le futur adulte maintiendra le plus souvent le déni de la réalité, attribuant ses difficultés à son "caractère", à quelque chose d'intrinsèquement mauvais en lui, à l'environnement, à la fatalité. A moins d'un travail sur lui, les racines de ses problèmes lui resteront inconscientes.

La violence de l'enfant est un cri de détresse, un cri pour libérer les tensions qui le déchirent, un cri pour exister dans un monde qui ne le reconnaît pas, un cri pour affirmer son identité dans un monde qui ne le comprend pas, un cri pour rétablir sa légitimité dans un monde qui ne sait pas le respecter.

* * *

Dans ce numéro d'ANV, nous tentons de regarder la réalité de la violence sous différents angles et éclairages. Allant de l'adolescent au nourrisson, évoquant l'école, la famille, la rue et la guerre, les divers articles décrivent et analysent les violences faites à l'enfant, les comportements violents de l'enfant, les pulsions destructrices et les ressorts de l'engrenage de la violence.

L'enfant, c'est l'adulte de demain, et l'adulte, c'est l'enfant d'hier. La violence des uns et la violence des autres ne sont pas dissociables. L'une se répercute sur l'autre et inversement. Notre monde d'adultes est violent, comment faire pour ne pas inviter nos enfants à perpétuer cette violence ?

Il existe des alternatives non-violentes. Voyons ce que nous pouvons faire face à la violence de l'enfant, face à notre propre violence vis-à-vis d'eux. Voyons ce que nous pouvons faire pour donner à nos enfants les moyens de faire autrement et mieux que nous.

Nous avons choisi de ne pas évoquer la prostitution enfantine, les sévices sexuels et l'inceste ce trimestre. Réservant ces thèmes pour un prochain numéro sur la sexualité.

I.F.

La non-violence et l'enfant

par Isabelle FILLIOZAT *

La violence est probablement ce que déteste le plus tout être, et s'il y est contraint, c'est qu'il ne voit pas d'autre choix. Parce que le rapport de force entre les enfants et les parents est tellement disproportionné, que les enfants ont du mal à se faire entendre et respecter, ils ont inventé les techniques de non-violence pour résister à leurs parents abusifs.

On peut tout leur faire, ils ne s'en iront pas, ils ne diront rien. Ils souffriront mais comme ils n'ont d'autre référence que celle de leurs parents ils considéreront cette souffrance comme normale. Ils l'accepteront, allant jusqu'à se considérer comme mauvais, puisqu'incapables de satisfaire aux exigences parentales.

Devant la prise de pouvoir de ses parents sur lui, l'enfant n'a que peu de moyens. Il est trop petit, trop dépendant d'eux pour leur résister ouvertement.

Quelles sont ses options ?

- se soumettre : tuer en lui tout besoin ou émotion non compatible avec l'image attendue par ses parents. Il devient alors l'enfant sage et obéissant que les parents désirent au prix de sa confiance en lui et en sa réalité ;

- s'évader dans le rêve ;

- se soumettre devant les parents, mais si la tension est trop forte l'enfant peut faire dériver sa rage vers le frère ou la sœur ; il peut aussi se venger sur ses petits camarades, sur ses jouets et sur les animaux ;

- retourner sa violence contre lui-même, laisser son corps prendre en charge le message qui n'est pas entendu, allergies, asthme, otites à répétition... voire plus grave ;

- s'opposer, manifester sa rebellion, endosser l'étiquette de l'enfant "méchant" ;

■ désobéir absolument.

Pour tenter de reprendre le pouvoir, pour tenter de dire quelque chose aux parents, pour tenter d'exister, pour pouvoir leur dire **non**, l'enfant découvre seul des méthodes propres à la non-violence, les seules qui lui soient accessibles : résistance passive, désobéissance, grève, sabotage et non coopération.

Le problème, c'est que les enfants n'ont pas de témoins à l'intérieur du cercle de la famille. Il n'y a pas d'opinion publique pour prendre leur défense. L'enfant se fait vite prisonnier de ses tentatives de résistance parce que l'adulte le plus souvent n'entend pas que c'est un message. Le droit se met enfin de leur côté mais il ne va pas de sitôt se mêler des interactions psychologiques parents-enfants.

Ne pas donner satisfaction à ses parents est le seul moyen qu'il a à sa disposition pour se faire entendre.

Passivité, tics, lenteur ou agitation, difficultés scolaires, refus de manger, chipotages sur la nourriture, refus de tendresse, refus de grandir, d'apprendre... (attention : les "grèves" scolaires peuvent aussi être liées à un professeur, ou aux autres élèves)

* Psychothérapeute. Auteur du livre *Le Corps Messager*, Ed. La Méridienne, 1988, et de l'ouvrage à paraître en février 1991 : *Trouver son propre chemin*, Ed. L'âge du Verseau.

ves...). L'enfant choisit (inconsciemment) ses comportements de résistance en fonction de ce qui a des chances d'émouvoir ses parents, en fonction de la sphère que les parents investissent davantage.

Tout enfant a envie de se développer harmonieusement, d'apprendre. tout enfant a des capacités, mais il peut les mettre en berne si leur expression est au prix de sa vérité.

On ne peut pas ne pas faire d'erreurs. Il est impossible d'être un parent parfait. Mais pour permettre à l'enfant de rester en contact avec sa réalité, ne déguisons pas nos erreurs par des justifications. Acceptons de les reconnaître comme telles.

Ecouteons les manifestations de protestation avant qu'elles ne dégénèrent en violence. N'obligeons pas l'enfant à escalader.

Et s'il a escaladé, il est toujours encore temps de l'écouter ; il ne désire qu'une chose, pouvoir désesclader et faire la paix avec ses parents. Mais pas à n'importe quel prix. Il a besoin d'être entendu et respecté dans ses besoins.

Apprendre à écouter, c'est apprendre à faire la différence entre un « j'aime pas les haricots » qui veut dire « je suis en colère contre toi, maman » et un « j'aime pas les haricots » qui veut dire « j'aime pas les haricots » !

Un enfant est un être en développement, chaque âge a ses besoins spécifiques. Nous ne les connaissons pas toujours. Lui les connaît. Plutôt que de chercher dans les livres, écoutons-le. Il vit des affects intenses, apprenons-lui à les gérer pour qu'il ne soit pas obligé de les vivre à l'extérieur.

Un enfant n'est pas là pour nous donner l'amour que nos parents ne nous ont pas donné ou que nous ne savons pas trouver ailleurs. La première clef pour pouvoir écouter un enfant est de ne pas être dépendant de lui pour nous confirmer dans notre identité.

Le sentiment de sécurité intérieure est nécessaire pour savoir recevoir la colère et ne pas jouer des jeux de pouvoir avec ses enfants.

Le verrou de la culpabilité

Sous le prétexte de ne pas culpabiliser les parents, on excuse trop souvent leurs comportements.

L'approche non-violente cherche, non pas à trouver où est la faute, mais à penser que chacun a eu des raisons d'en arriver là où il en est arrivé et qu'il s'agit maintenant de changer.

Rétablissement la justice, c'est rétablir la vérité. Les parents ne veulent pas qu'éclate la vérité parce qu'ils se sentiront trop coupables.

La culpabilité est un des verrous au changement les plus puissants.

Olivier a 12 ans, c'est un enfant "moroise". Petit, tout petit, il s'est senti abandonné. Il est devenu triste, infiniment triste de n'avoir pas su obtenir l'amour de sa mère. Il s'est renfermé sur lui-même et son visage est devenu grave. Sa mère, Annie, dit de lui, un peu accusatrice, et vaguement pour se justifier d'avoir si peu de contacts avec lui « il n'a pas de joie de vivre, il est taciturne ! ». Entre elle et son fils, les relations sont difficiles. La culpabilité d'Annie bloque toute possibilité d'évolution de la situation ; car voici l'histoire : Olivier avait 6 mois quand sa grand-mère, la mère d'Annie, est tombée malade. Pendant 5 mois, Annie s'est occupée de sa mère mourante et a délaissé son bébé. La perte de sa mère a été très douloureuse, elle avait confusément le sentiment qu'on la lui prenait en échange de son enfant. Le peu de contacts qu'Annie avait avec Olivier pendant cette période étaient empreints d'une angoisse et d'une agressivité d'autant plus problématiques qu'elle ne pouvait se les avouer. Jamais elle n'a osé laisser affleurer à sa conscience l'intensité de ses sentiments négatifs envers son enfant.

Elle sait bien au fond d'elle qu'Olivier a souffert, mais elle se sent trop mal, trop coupable à l'idée de l'avoir fait souffrir pour regarder la réalité. Elle ne

veut pas reconnaître ce que pourtant elle sait à l'intérieur d'elle : « elle n'a pas été une bonne mère ». Alors ils sont tous deux enfermés dans une dynamique de relation très tendue. Elle est en colère contre lui (on déteste les gens à qui on a fait mal !), elle lui en veut d'être triste, elle le met à distance. Et Olivier ne sait pas comment s'en sortir, il est de plus en plus triste.

Lorsqu'enfin sa mère a accepté de considérer la réalité de la souffrance de son fils et sa responsabilité dans cette souffrance, (et non plus la culpabilité !), lorsqu'au lieu de le juger, de se distancer de lui, elle a pu se mettre à sa place, ressentir la souffrance et la détresse qu'il avait pu vivre, et reconnaître que c'est elle qui lui avait infligé cette douleur, elle a pu accéder à la compassion pour l'enfant, laisser tomber le ressentiment, retrouver son amour intact et une bonne relation avec Olivier.

Les situations difficiles que nous vivons font naturellement naître en nous des sentiments "négatifs", de peur, de colère, et d'angoisse. Si nous les exprimons, ils nous permettent de mieux affronter les épreuves, si nous les taisons, ils prennent alors de la puissance, se chargent de culpabilité et se colorent de haine. La libre expression de toutes nos émotions dans les relations affectives permet de rétablir le lien d'amour lorsqu'il est menacé, la culpabilité, elle, le rend impossible.

Pour éviter de ressentir ce trop désagréable sentiment, nous avons en effet une fâcheuse tendance à vouloir persister dans nos erreurs. Reconnaître que l'on s'est trompé est très difficile. Nous ne voulons pas accepter l'idée que nous aurions pu faire autrement... alors nous avons besoin de continuer à croire que notre solution était la seule bonne, et par tous les moyens nous allons tenter de la justifier. Parfois jusqu'à l'absurde.

Martin Luther King l'a très justement souligné dans ses discours avec beaucoup d'intuition et de

compréhension en psychologie humaine. Ce mécanisme était une des grandes difficultés auxquelles se heurtait l'abolition de la ségrégation raciale. Sans nier l'importance des enjeux politiques et financiers, la haine et le mépris des Blancs envers les Noirs étaient motivés par bien autre chose. Il leur était extrêmement difficile d'accepter les Noirs comme étant leurs égaux après les avoir traités en esclaves pendant tant d'années. La haine, d'autant plus forte qu'ils se sentaient plus coupables, était majorée par la peur des représailles.

C'est pourquoi Martin Luther King insistait tant sur le pardon des Blancs, il a maintes fois souligné que les Blancs (même ceux qui l'agressaient directement) ne devaient pas être accusés individuellement, que leurs comportements, si scandaleux soient-ils, prenaient leurs racines dans le système ségrégationniste et non dans l'homme. Il précisait chaque fois que l'abolition de la ségrégation ne devait pas être une vengeance des Noirs sur les Blancs, mais une libération des deux peuples, tous deux esclaves d'un système, chacun de son côté des grilles.

On peut penser que c'est ce même mécanisme d'évitement qui était à l'œuvre chez certains de ces nazis fortement impliqués dans l holocauste qui se sont refusés à reconnaître l'ignominie de leurs actes et ont persisté dans la défense des valeurs hitlériennes. Leur absence de sentiments de culpabilité a souvent été notée avec horreur.

C'est le même mécanisme qui empêche les parents de reconnaître leur responsabilité dans les difficultés de l'enfant. Le sentiment de culpabilité est d'autant plus difficile à affronter pour les parents que leurs propres parents les ont manipulés par la culpabilité.

Il ne s'agit pas, vous l'avez compris, de jeter l'anathème sur les parents, mais de faire cesser le silence, de faire éclater la vérité, de dénoncer enfin le système dans lequel sont piégés parents et enfants.

Votre fils/fille est violent(e) ou retourne contre soi sa violence (drogues, maladies, phobies...)

Clarifiez tout d'abord votre propre rapport à la violence.

Avez-vous peur de la violence, de la drogue, de la maladie... ?

L'impuissance des parents devant ses comportements violents insécurise l'enfant et le renforce donc dans sa violence.

Le sentiment d'impuissance naît de la méconnaissance des causes profondes de la violence ou du comportement négatif.

La voie vers la sécurité intérieure passe par la reconnaissance de ses propres affects.

Reconnaissant sa propre souffrance et la réalité de ses sentiments envers sa mère, envers elle-même et envers son enfant, Annie a pu être sensible à la souffrance de son fils et comprendre les raisons de sa froideur et de sa tristesse.

La violence est la manifestation de l'impossibilité de s'exprimer autrement. Allez au-delà du message apparent, entendez la détresse.

Parfois nous ne voulons pas accepter, pas comprendre les comportements de nos enfants parce que nous ne nous les sommes jamais autorisés envers nos propres parents. En notre temps, nous avons « pris sur nous », réprimé, rentré, nié nos affects et nous voudrions qu'ils fassent de même.

Mais nos enfants ne sont pas dupes, ils voient à quel point c'est au prix de l'être réel. Ils veulent de la vérité. Vous avez réprimé vos affects. Vos enfants ne veulent pas les réprimer ou ne savent pas le faire autrement que par la drogue.

Les enfants expriment les émotions refoulées de leurs parents.

Lorsqu'un parent, de par les interdits de son enfance, n'a jamais pu exprimer sa haine, sa peur, son envie... ou ne les ressent même jamais, il arrive que son enfant prenne en charge ces sentiments refoulés. Il exprime la violence réprimée de ses parents.

Pour qu'un enfant particulièrement agressif, opposant ou violent, se calme, il suffit parfois que le parent concerné reconnaissse sa propre violence. Son enfant se calme immédiatement, et comme par magie, sans même que le parent n'ait besoin de dire quoi que ce soit.

Apprenez à ressentir et à exprimer vos émotions

Vous évitez à vos enfants d'avoir à les agir pour vous les montrer et vous leur montrerez le chemin pour gérer leurs propres affects.

Apprenez à vous affirmer de façon non-violente :

Savez-vous dire non à ce qui ne vous convient pas ?

Savez-vous vous affirmer face à des supérieurs hiérarchiques ?

Vous sentez-vous libre dans votre vie ?

Savez-vous manifester votre indignation devant une injustice ?

Vivez-vous selon vos valeurs ?

Vous sentez-vous en contact avec vos émotions ?

Percevez-vous la détresse des autres ?

Apprendre à affronter le sentiment de culpabilité

Apprendre à affronter le sentiment de culpabilité, c'est, dans un premier temps, reconnaître et exprimer ses sentiments, ses émotions. Pour redevenir sensible au ressenti, aux émotions de l'autre, nous devons être sensibles à nos propres émotions refoulées.

L'expression des sentiments, la reconnaissance de la souffrance en soi permet de développer l'acceptation inconditionnelle de soi, c'est-à-dire la capacité à s'aimer même dans ses erreurs, ses "défauts", ses "bêtises".

Nous ne pouvons pas toujours faire l'économie de nos erreurs, elles peuvent nous aider à apprendre à vivre ! Nous donner le droit à l'erreur nous permet de reconnaître et surtout de corriger les inévitables fautes que nous commettons, et commettrons, sur le chemin de l'existence et de l'éducation de nos enfants.

Assumer sa responsabilité signifie regarder la réalité de ce qui a été, changer ce qui peut l'être et réparer ce qui a été abîmé. Se sentir coupable empêche toute réparation et toute progression.

Le parent a besoin de se pardonner à lui-même de façon à ne pas attendre le pardon de ses enfants. Se pardonner n'est pas se donner des excuses. Les *comportements* ne sont pas excusables, c'est *l'être* qu'il faut pardonner, et donc il faut comprendre les motivations réelles des comportements.

Avant de vous pardonner, vos enfants ont besoin de rétablir leur vérité, et donc de passer par l'expression de leur colère à votre égard. Il est fondamental, en tant que parent, de permettre à un enfant d'exprimer sa colère sans se sentir remis en cause, sans se justifier. Ce sont les comportements qui sont remis en cause, et l'expression de la colère va justement permettre une nouvelle relation, plus authentique.

L'enfant a besoin de comprendre les raisons de votre comportement, mais il n'a que faire de justifications. Il a besoin de sentir votre vérité.

L'éducation est un chemin à faire avec l'enfant. Au cours de son développement, un enfant traverse de nombreuses étapes, pas toujours faciles à vivre. Il rencontre des difficultés, il doit apprendre à gérer la frustration. Un problème, un conflit, un coup ne deviennent des traumatismes que si l'enfant est empêché d'exprimer ses affects négatifs.

La non-violence, c'est la force de la vérité. Elle demande du courage. Elle nécessite de trouver la sécurité à l'intérieur de soi pour ne pas être dépendant de son image ou des réactions des autres. Elle permet un amour plus libre, des relations plus authentiques.

Quolibets et brimades

Le phénomène du bouc-émissaire

par Bernadette BAYADA *

Quel(le) enseignant(e) n'a pas, dans son vécu immédiat ou sa mémoire, le souvenir obsédant de ces enfants particulièrement marqués physiquement, étiquetés très vite et enfermés dans un rôle de bouc-émissaire ?

« Gros pépère ventru », Julien, 8 ans, s'avance vers la classe en balançant le buste d'avant en arrière. Son visage est tourné sur le côté, parce que sa meilleure vision est latérale. Ce qui ne l'empêche pas de buter régulièrement dans des obstacles. Cela ne fait rien, son visage naïf, pimenté de tâches de rousseur et couronné de cheveux roux très courts, semble figé dans l'hilarité.

Quand Julien m'est apparu en ce début d'année, bien que surprise par son allure, je n'ai pas mesuré tout de suite le choc que cela faisait aux autres. C'est au fil des jours et des semaines que sont apparus les rires, les réflexions : « Toi, tu n'y arriveras pas, tu sais même pas courir ! ». Dans la classe, la cour, tous le suivaient, l'imitaient dans sa manière de se déplacer.

Julien, lui, essayait de trouver sa place. Pouffant de rire le plus souvent devant les moqueries des autres, mais venant aussitôt se plaindre à moi, il se sentait visiblement valorisé par tous ces discours dont il était l'objet. Quand, par rejet ou lassitude, les regards se tournaient ailleurs, il n'avait de cesse de provoquer les autres par des pincements, des coups ou des jeux de mots désagréables sur les autres, jus-

qu'à ce que tombe répression de ma part ou agression par les enfants.

Je revois ici Jérôme « le serpent à lunettes », Pierre « Djumbo l'éléphant », Carine « la minuscule minus », Alain « le nain » ou encore Mathieu « la brute de service »...

Comprendre pourquoi

A l'origine arrive un enfant différent, souvent mal dans sa peau. Pour cacher son propre refus de ses oreilles décollées, de sa petite taille ou de son bégaiement, pour taire sa peur des quolibets, des brimades, en un mot du rejet, il va, plus ou moins consciemment, le provoquer. Ou « collé à nos basques » en permanence, voulant se faire plaindre ou embrasser, ou agressif et perturbateur du groupe, l'enfant va provoquer ce qu'il craignait le plus : la répression par l'adulte ou le rejet par le groupe. Puisque réprimé et

* Institutrice spécialisée, coordinatrice de la Commission Education de Non-Violence du Mouvement pour une Alternative Non-violente (MAN).

rejeté, il renforce ainsi dans son moi intérieur la conviction qu'il est laid et rejetable. Il s'installe ainsi dans un rôle, qui tout en étant négatif et déstructurant, a le mérite de faire partie du connu. Point n'est besoin de s'adapter à des comportements nouveaux ; « L'idée d'être un enfant intolérable qui épuise les bonnes volontés s'enracine ainsi progressivement et renforce la conviction d'être un objet méchant et contagieux. Tout être humain qui se bâtit selon une perception négative de lui-même pose des actes allant dans le sens de la malédiction proférée et scelle son destin » (1).

Pour le groupe, c'est, à moindre coût, l'illusion de la cohérence, de l'unité. En excluant celui ou celle qui est par trop différent, autant dans son corps que dans son être, les autres essaient de se convaincre que ceux qui restent sont semblables, qu'ils sont proches les uns des autres. C'est donc toute l'agressivité inhérente à la différence et aux confrontations qui en découlent, qui est projetée sur ce bouc-émissaire. Le groupe espère ainsi fuir les conflits internes.

Il est difficile de dire quel est l'acte véritablement premier : est-ce l'enfant qui se met dans ce rôle de victime et se marginalise, ou le groupe qui, d'emblée, rejette l'enfant différent ? De fait, les deux phénomènes interfèrent et se renforcent l'un l'autre.

Ne pas laisser les individus en souffrance

L'existence d'un bouc-émissaire dans un groupe, d'un enfant toujours sujet de réflexions de la part des autres, voire de passages à l'acte par des coups, est révélatrice de souffrances.

Souffrance de cet enfant, dont l'incapacité à communiquer avec les autres est souvent le résultat de troubles affectifs et relationnels datant de la petite enfance. Son comportement d'enfant souffre-douleur ou d'enfant agresseur est imprégné d'ambivalence : c'est un appel désespéré au dialogue, à l'amour, et

dans le même temps, un rejet de ces démarches parce qu'il a tellement souffert de ne pas en avoir été reconnu digne jusqu'à ce jour, qu'un nouvel échec serait inacceptable à ses yeux.

Souffrance aussi de membres du groupe chez qui la souffrance de cet enfant réveille des échos, des peurs enfouies d'être à leur tour, ou d'avoir été, dans ce rôle de « l'enfant persécuté ». Alors, renforcer le phénomène autour d'un enfant précis, revient à se protéger soi-même.

Souffrance enfin de ce groupe dans lequel la communication n'est pas suffisamment installée, qui permette au groupe de se construire positivement en faisant place à chacun(e).

S'il n'est pas question pour un éducateur de laisser individus et groupe en souffrance, enfermés dans le phénomène du bouc-émissaire, encore faut-il trouver des clés pour casser cet engrenage, rompre ce cercle vicieux de la peur réciproque et de l'escalade de la violence. Cela suppose aussi que l'éducateur ou l'instituteur(trice) ait conscience de ce qui se passe et de son propre rôle ! Ses comportements ne renforcent-ils pas ceux du groupe-classe ?

Dans le cas de Julien, il aura fallu un « incident-choc » pour m'ouvrir les yeux. Julien, accroupi pour attacher son lacet, donc en position très instable, se retrouve violemment projeté au sol. Quel est l'ouragan qui a soufflé ? Ma surprise est grande quand je découvre Jean, rouge d'effort et de colère. Lui, « petit gringalet » qui ne grandit pas, a osé s'attaquer à Julien le costaud ! Faut-il qu'il en ait de la colère, voire de la haine à déverser, pour ainsi le renverser ! Mais ma réelle prise de conscience se fait au moment où j'ouvre la bouche pour m'adresser à... Julien,achever de le bousculer en l'obligeant à se relever vite ! L'enfant victime m'agaçait. Quelque part, j'étais d'accord avec l'agresseur !

C'est à partir de ce moment où la prise de conscience se fait, que tout peut changer. « Tout n'est plus

possible » puisqu'il y a vigilance. Et de fait, c'est parce que mon propre regard sur cet enfant a changé, donc mes comportements, que ceux des enfants ont pu aussi se modifier.

Casser la spirale de la violence

Plusieurs éléments peuvent être évoqués, qui permettent de débloquer la situation.

- « La peur est mauvaise conseillère », et ici, elle est à l'origine des attitudes de chacune des parties. Bettelheim, dans son analyse des comportements en camp de concentration, et dans l'utilisation qu'il en fait ensuite pour soigner les enfants autistiques, affirme : « L'un des éléments qui fait que le fou se comporte en fou – et le S.S. se comporte en S.S. – c'est l'affolement devant son propre trouble et devant la peur qu'il fait aux autres » (2). Ainsi, il va s'agir d'accepter chacun(e) comme il est, dans son entité. En lui reconnaissant cette dignité, nous allons lui permettre de ne plus « se faire peur », de s'accepter, **d'être. Beaucoup de peurs vont ainsi disparaître**. Pour celles qui persistent, il faudra **apprendre aux enfants à les exprimer, pour espérer petit à petit les maîtriser**.

- **Le « dire » s'apprend.** Et il est le résultat d'un climat de classe, d'une relation de confiance établie entre l'adulte et les enfants mais aussi entre les enfants. Il peut être favorisé par la découverte et **la pratique de multiples moyens d'expression**. La prise en compte du vécu familial et social de chacun(e), des situations variées dans les projets choisis avec les enfants permettent d'approcher divers sentiments et émotions, et de les partager.

- Les agressions entre l'enfant « souffre-douleur » et le groupe sont multiples. Une accumulation de conflits non exprimés peut faire le nid d'un abcès difficilement résorbable. Il faut donc trouver **des temps et des lieux pour exprimer les conflits**, entendre les différentes versions, et **aider les enfants à négocier**. La possi-

bilité pour l'enfant d'avoir prise sur le temps, est facteur de sécurité intérieure, d'apaisement.

- « L'enfant a besoin de la vérité, et il y a droit. La vérité est souvent douloureuse à entendre mais, si elle est parlée et dite de part et d'autre, elle permet à l'enfant de se construire et s'humaniser » (3). L'enfant n'a pas conscience des raisons de son agressivité ou de sa passivité : l'adulte peut **l'aider à décoder son comportement**, ce qui peut faire disparaître les causes réelles des conflits ainsi mises à jour (4).

- « La meilleure prévention du cancer », m'affirmait un pédiatre homéopathe, « résultat de la haine qui ronge l'individu, c'est l'amour ». Bettelheim ne dit pas autre chose lorsqu'il propose, pour éviter les risques du totalitarisme : « Il faut renforcer les liens de solidarité, d'amitié, d'amour entre les individus ». Alors le défi est là, les classes – où les enfants et les jeunes passent de si nombreuses heures ! – ne peuvent-elles pas devenir des lieux où il fait bon vivre, où le savoir n'est pas le signe immédiat d'une supériorité, mais celui d'une richesse à partager ? **Multiplier les occasions de coopérer, c'est déjà favoriser la naissance de l'amitié.**

- Si l'adulte a un rôle essentiel, par une présence discrète mais réelle, il doit aussi **donner à l'enfant les moyens de se défendre**, l'enfant doit prendre confiance en lui et oser faire face au groupe sans la protection de l'adulte. Il doit aussi **inciter le groupe à régler lui-même le différend**, c'est-à-dire ne plus jouer le jeu de l'enfant perturbateur dont l'objectif est d'attirer son attention.

- L'éducateur a la responsabilité du groupe entier, et doit veiller sur la sécurité physique mais aussi affective de chaque enfant. Mais le groupe doit apprendre que les besoins des uns et des autres – en attention de l'adulte, par exemple – diffèrent et qu'il est juste de donner à chacun selon ses besoins (5). Comme l'explique Jacques Salomé, pourquoi faire croire aux enfants que vous allez couper le gâteau d'anniversaire

en parts exactement égales, alors que vous ne prenez pas les moyens mathématiques de le faire, donc qu'elles ne le sont pas, et que, de toute façon, même pour un gâteau, il existe des petits et des gros appétits !

Il faudrait donc apprendre à l'enfant à respecter les besoins propres à chacun et à tenir compte du groupe.

Au-delà des différences, et par les voies d'une éducation non-violente, chaque enfant pourra percevoir « qu'il n'y a rien d'aussi beau que son propre sourire ».

(1) M. Lemay, « J'ai mal à ma mère. Approche thérapeutique du carencé relationnel », Paris, Ed. Fleurus, 1979.

Accident ou suicide ?

Il existe un certain nombre d'enfants et d'adolescents qui vivent un désespoir chronique et souvent très profond. Ils ont des doutes radicaux sur le fait de savoir si on les aime, s'ils comptent pour quelqu'un...

Ils peuvent avoir parfois des idées de suicide. Ils essaient rarement de les réaliser volontairement ; on les voit devenir négligents par rapport à eux-mêmes. Eux qui ont l'impression de ne compter pour personne donnent l'impression de ne même pas compter pour eux-mêmes : ils ne se protègent plus, leur système de vigilance s'effondre. Ils ne font plus vraiment attention, par exemple, lorsqu'ils traversent une rue. La forme la plus habituelle du suicide des enfants, c'est le soi-disant accident.

Damien – 12 ans – séjournait dans un centre d'observation. Son air désabusé le caractérisait. Un jour, lui qui était continuellement désordonné a mis parfaitement sa chambre en ordre. Après avoir soigneusement fermé la porte, ce qu'il ne faisait jamais, il a traversé une grand-route où une voiture l'a fauché. Difficile de croire au hasard...

(2) Bruno Bettelheim, « Le cœur conscient », Paris, Laffont, Coll. Pluriel, 1972, disponible également dans *Le Livre de poche*.

(3) Françoise Dolto, « Tout est langage », Vertiges du Nord-Carrère, 1987.

(4) « Pour une éducation non-violente », Dossier n° V de Non-Violence Actualité, 1988 ; à commander à NVA, 20, rue du Dévidet, 45200 Montargis.

(5) Attention ! Les besoins et les désirs sont souvent confondus. Comme l'écrit F. Dolto, dans son livre *Tout est langage*, « Les désirs se distinguent des besoins en ce qu'ils peuvent se parler et se satisfaire de façon imaginaire. Les besoins sont nécessaires à la survie, à la santé ou au corps ».

(6) Susie Morgenstern, « La grosse patate », Ed. Léon Faure, 1979.



Violence et parole dans la classe

par Eric DEBARBIEUX *

La violence à l'école fait la une de l'actualité. Bandes surgissant dans les cours d'école, cas-tagne, rackett... Mais qu'en est-il de la violence dans les salles de classe ?

Sujet tabou ! Officiellement, les textes sont précis sur l'interdiction de la violence. Dans l'imaginaire des enseignants domine l'idéal d'une discipline ferme et souriante, basée sur une « autorité naturelle ». Elle tient du mythe fondateur. Narcissiquement, quel « maître » admettrait devant d'autres que son autorité consubstantielle lui a fait à ce point défaut que lui ou ses élèves ont dû recourir à la violence ?

Il faut transgresser ce tabou, sous peine de s'enfermer dans le cycle infernal répression/dépression. La violence : ça n'arrive pas qu'à moi. Elle est un problème éducatif comme un autre. L'approcher en termes de réprobation morale, c'est empêcher toute solution. Qu'est-ce que cette violence ? Celle des coups donnés ou reçus, bien sûr... ce n'est pourtant pas apparemment celle qui fait seule souffrir.

Silence et communication

Parole d'enseignant : « La pire des violences pour moi, c'est quand je demande aux élèves de se taire et qu'ils ne se taisent pas ».

* Educateur puis instituteur spécialisé, docteur en philosophie. Chargé de cours à l'Université Paris V. Responsable national de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne, connu pour ses travaux sur la pédagogie Freinet.

Paroles d'élèves : « Je pense que la violence entre les profs et les élèves et vice versa, c'est que on arrive pas à *s'entendre* assez pacifiquement », « Il a une sainte peur des élèves et il n'arrive pas à *communiquer* », « Je me suis dit c'est pas possible, on va pas du tout *s'entendre* ».

L'enseignant désire la parole de l'élève dans la mesure où elle est celle qu'il attend comme solution à un problème posé par l'enseignant lui-même. Pour le reste, c'est son silence qu'il désire. Dans ce « contrat pédagogique » tacite passé entre l'enseigné et l'enseignant, la valeur du silence et de la soumission de l'élève, même si elle est intégrée par l'apprenant comme nécessaire, est également perçue comme une violence qui lui est faite, et ce n'est pas la moindre des contradictions de la relation scolaire traditionnelle.

L'enseignant est parfois amené à reconnaître qu'il est lui-même l'agresseur et que sa voix, ou ses cris, peuvent être l'expression de sa violence : « Parfois, en classe, je parle beaucoup, pour répondre aux questions des mômes, pour expliquer les consignes de travail, pour mettre en place le fonctionnement de l'activité suivante. Cela m'amène à parler vite, trop, certainement. La plupart des enfants doivent être engloutis par ce flot. Charles réagit à cette logorrhée. Je l'entends marmonner entre ses dents : "Charabia,

charabia ! ». Cela m'indique qu'il ne comprend pas la consigne, que je parle trop, trop vite. C'est un excellent révélateur ».

Il y a aussi la "gueulante". Comment se faire entendre : en hurlant !

Le cri de l'enseignant est certes considéré comme un mal, peut-être comme un mal nécessaire ; si l'enseignant ne manque pas de souffle pour éteindre le feu, il n'en reste pas moins que ce cri est perçu comme dangereux. « Il est certain qu'avec ces hausses de ton, j'ai du mal à faire parler, je mets des bâtons dans les roues pour d'autres, et, effectivement, si je parle uniquement doucement avec tout le monde, ce sera un certain nombre d'élèves qui me mettront des bâtons dans les roues ». Mais est-ce possible de faire taire en criant et d'exiger ensuite la parole de l'autre ? Il est évident que si la "gueulante" est courante, qu'elle est en quelque sorte considérée comme une panacée inhibitrice (mais pour un temps parfois court), cette inhibition dérange le maître dans sa mission "libératrice" où le savoir est censé libérer la parole.

Le besoin d'écoute

La non-communication, la non-écoute semblent recouvrir pour les élèves un manque total de compréhension de la part de l'enseignant, qui ne prête pas assez attention aux faiblesses réelles ou rêvées de l'élève. Dans le discours de l'enseigné, revient souvent, en effet, une description de l'élève faible, toujours à protéger et à comprendre, ce que le professeur semble incapable de faire. Ces descriptions sont trop fréquentes pour être accidentnelles et les images employées trop archétypales pour ne pas recouvrir une vérité profonde. C'est lui-même que l'interrogé souhaite que l'on protège, c'est un appel à l'amour et à la protection, et ne doit-on pas voir beaucoup d'"amour déçu" dans ces accusations contre les enseignants ? D'un côté, il y aurait l'injustice du chou-chou dont on s'occupe trop ; de l'autre côté, la vraie

misère de l'élève abandonné qu'on n'écoute pas assez.

L'élève "grondé" serait un élève "à problèmes" que l'enseignant devrait essayer de "comprendre" plutôt que de punir. A travers cette représentation se disent la peur de la souffrance et la prise de conscience d'un manque de prise en compte de l'enfant ou du jeune dans toute sa dimension. L'enseignant est conçu comme celui qui n'écoute pas, qui n'interroge pas.

Ce qui est durement ressenti, comme une injustice et un manquement à la mission de l'enseignant, c'est le refus d'entendre l'élève. Si l'enseigné accepte volontiers l'image du professeur qui parle, il accepte moins facilement l'image de l'élève qui se tait toujours. L'interdit de la parole de l'enseigné lui semble décidément excessif. Les professeurs sont mis en accusation parce que la moindre parole de l'enseigné est réprimée, même si elle est justifiée (prêt d'un objet, entraide, explication d'une attitude de l'élève, etc.).

La situation est vécue comme une communication à sens unique, sans *feed-back* possible de la part de l'enseigné. Pourtant l'enseigné ne demande pas que le professeur se taise : sa demande de parole est une demande de dialogue. C'est-à-dire d'une situation de communication authentique où celui qui parle est aussi celui qui écoute. Si l'élève ne parle pas, comment pourrait-il avoir l'impression d'être écouté et compris ?

Parole et pouvoir

Foin des définitions savantes – et pourtant souvent utiles – de la violence. Ce qui se dit ici n'est pas de l'ordre d'une objectivité, mais d'un vécu. *La violence est d'abord un phénomène*. En classe, elle est ce qui atteint l'enseignant ou l'apprenant, et qu'ils considèrent comme tels. Pour mettre à jour cette représentation de la violence, nous avons interrogé enseignés

et enseignants en leur demandant de nous raconter des faits de violence subis ou agis au cours de leur carrière (1). Dans ce court article pour ANV, il faut bien aller à l'essentiel, quitte à laisser de côté des faits importants. Or ce que nous avons mis à jour est l'existence d'un double système de représentations. Du côté de l'adulte, la violence de l'élève est perçue comme risque de se faire prendre sa place par un élève, qui deviendrait le véritable détenteur du pouvoir. Il y a désir d'une maîtrise totale de la classe : corps assujettis sur la chaise, parole enfermée dans le vieux mythe de l'enseigné qui doit se taire pour apprendre. Du côté de l'enseigné, s'il n'y a aucun désir de remettre en question le pouvoir de l'adulte, la violence est surtout perçue comme la situation de non-communication et de passivité à laquelle il est assujetti, comme le résultat d'un pouvoir excessif.



Le prof d'histoire nous a dit qu'il allait nous enfoncer les dates dans le crâne.

Même dans les établissements où s'étaient produits des événements graves, ce qui est surtout évoqué par les élèves est cette non-communication, ce déni du corps, ce refus du partage de la parole et des responsabilités. Du côté de l'enseignant, c'est le refus des élèves « d'entrer dans le projet pédagogique » qui se traduit par le refus du travail, le refus de se taire, ou la tentative de faire entrer l'adulte « dans leur jeu ». Pour pallier ce danger l'enseignant essaie de concentrer entre ses mains les rênes du pouvoir. Ce pouvoir a effet de parole : on enseigne d'abord une discipline. Il a aussi effet non verbal : la place du maître dans la situation scolaire traditionnelle est bien fixée, il est au centre et au-dessus. L'être de l'élève se dilue dans la totalité englobante de la classe où ni son corps, ni sa parole, ni surtout son désir ne trouvent place suffisante. Le danger fantasmatiquement perçu est important. Il y va de la possibilité d'être un individu en face d'un autre, et non pas de se perdre dans la parole de l'Autre, dans la répétition d'une parole insensée. La violence de l'élève pourrait bien être une réaction pour maintenir l'intégrité de son être dans une situation pathogène. Si la fuite est impossible, elle provoquera l'agressivité défensive, acte biologique réflexe.

Partager la parole

La violence est souvent parole non aboutie, impossibilité de s'exprimer si ce n'est par les coups et les cris. Résoudre la crise reviendrait-il à lui donner une chance de repasser par la parole ?

Il convient de briser le modèle dominant : un enseignement en situation uniforme d'apprentissage (parole du maître - écoute de l'élève) ne saurait permettre ni la variété didactique nécessaire, ni d'imaginer de nouvelles représentations, de nouvelles manières d'appréhender l'environnement. Le ressort des activités d'apprentissages ne peut plus être la parole magistrale, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit exclue ; mais elle est plutôt aide méthodologique ou aide à

l'analyse. La langue, écrite et parlée, est un vecteur de communication entre les apprenants et l'environnement. Son usage repose sur la médiation d'activités variées à ancrage de désir : projets collectifs, enquêtes, travail manuel, etc., avec une organisation souple et concertée du temps et de l'espace.

Tout nous invite à chercher dans deux directions : le rétablissement de la communication et une autre manière de concevoir l'espace-classe comme lieu de l'enseigné autant que comme lieu de l'enseignant. Ce qui nécessite un temps de préaménagement de l'espace (classe-atelier, cabanes qui permettent d'échap-

per au regard du maître, castelet, etc.) et l'établissement de circuits de communication (exposés, textes libres, cogestion coopérative des activités scolaires). L'enfant parle, l'enfant a un corps, de ces simples évidences découle toute stratégie réelle pour faire face à la violence dans la salle de classe.

(1) Cf. Eric Debarbieux, « La violence dans la classe », Paris, E.S.F., 1990.

La fatigue à l'école

Le docteur Guy Vermeil, pédiatre à la retraite depuis 1982, s'est passionné durant toute sa carrière pour les questions scolaires. Ses ouvrages, *La fatigue à l'école*, *Le lièvre et la tortue*, *Les difficultés scolaires*, traitent des problèmes d'adaptation de nombreux enfants au rythme scolaire. Il donne son point de vue sur la capacité d'attention d'un enfant et le rythme de l'école. Les deux sont-ils compatibles ?

« Les enfants arrivent à l'école avec des facultés d'être attentifs, réceptifs et actifs extrêmement variables selon les individus, les moments de la journée et les activités proposées. On n'est pas attentif de la même façon assis en écoutant le maître (pour un enfant de 6-7 ans, l'attention soutenue ne dépasse pas une minute, elle se relâche, puis réapparaît), en faisant des exerci-

ces, du sport ou en cherchant des documents pour un exposé. Ce qui est fondamental, c'est de respecter l'équilibre physiologique de l'enfant dans un cadre de vingt-quatre heures. Dans ce cadre-là, il faut qu'il ait le temps de dormir (si son réveil n'est pas spontané, il ne sera pas disponible dans la journée), de jouer, de créer, de s'habiller, de se déplacer, de manger, de travailler. Quand on observe tous ces moments-là, il ne reste que trois heures par jour pour le travail scolaire. L'école ne respecte pas ces moments. Résultats : l'enfant se fatigue et devient nerveux, le travail et le temps sont gâchés.

L'idéal serait d'offrir aux enfants une plage de travail soutenu (la durée pouvant aller d'un quart d'heure pour un enfant jusqu'à trois quarts d'heure pour d'autres) et une plage élastique

dans laquelle chaque enfant choisirait et son moment et son activité, bref lui donner la possibilité de vivre à son rythme, ce qui lui permettrait d'être moins stressé, donc d'être plus réceptif à un travail qui demande une attention soutenue. On peut imaginer des activités différentes de celles qui sont proposées actuellement (trop intellectuelles) et un meilleur équilibre entre les jours d'école et les jours de congé. L'écolier français doit travailler beaucoup en peu de temps : 155 jours d'école contre 220 dans la plupart des autres pays. Quand on pense que l'école stresse et détruit le manque de confiance d'au moins 100 000 enfants par an, il paraît urgent de réagir ! »

Josiane MONSON
(Extrait de l'hebdomadaire
La Vie, du 29.3.1990)

CALENDRIER 91 DE NON-VIOLENCE ACTUALITE



- Une idée de cadeau originale
- Une façon d'afficher sa solidarité

1 ex. 50 F - 5 ex. 200 F - 10 ex. 360 F (port compris)

Ce calendrier rappelle que différentes cultures co-existent en France, comme dans les autres pays occidentaux, et que nous devons apprendre à nous connaître pour mieux refuser les exclusions et la montée du racisme.

BON DE COMMANDE

Nom, prénom

Adresse

Code postal Ville

Je commande exemplaires du Calendrier 91 et je verse la somme de par chèque joint.

Les enfants combattants

par Alfred et Françoise BRAUNER *

Le phénomène d'enfants-soldats ne date pas d'hier, mais il prend aujourd'hui une ampleur sans précédent.

Il y a cinquante ans en pleine guerre civile, un groupe d'enfants madrilènes découvrent dans les sous-sols d'une petite église des caisses d'armes et de munitions. Ils gardent le secret plusieurs semaines mais sont bientôt découverts par les franquistes à qui appartenaient les armes. Les franquistes valorisent leur courage... et les enrôlent. Les enfants sont très fiers de la confiance qui leur est faite, ils manipulent de vraies armes, ils jouent à la guerre. Pour le jeune Francisco les choses tournent mal : il a attaqué au pistolet la vendeuse de bonbons installée au coin d'un carrefour avec sa voiturette... Sa guerre avait des buts d'enfant !

Nous avons visité le sous-sol de l'église : les caisses se trouvaient empilées aux côtés de tableaux qui n'avaient trouvé place dans la nef : têtes angéliques, anges gardiens... curieuse juxtaposition.

Il ne semble pas y avoir eu d'enfants-soldats dans l'Antiquité ni jusqu'au Moyen Age. La raison en est simple : l'armement était bien trop lourd à porter et surtout à manier.

Les premiers enfants combattants

Aux temps de la féodalité les garçons nobles recevaient leur première épée et donc le droit de combattre à l'âge de la puberté. Ils accompagnaient alors les combattants : « Père garde-toi à gauche... ».

La « Croisade des Enfants », au début du XIII^e siècle, aurait été entreprise par des enfants portant des armes contre les "infidèles". Les malheureux "combattants" ont été vaincus par la faim et la fatigue, sans parler du triste sort des filles entraînées dans ce voyage.

Est-ce une histoire réelle ? Les premiers récits de cette croisade n'apparaissent qu'une vingtaine d'années plus tard, jusque-là, le silence planait sur cette aventure qui ne semble pas avoir reçu la bénédiction des autorités ecclésiastiques. En fait l'histoire de la croisade semble être une falsification, une récupération de l'histoire réelle, celle d'une révolte sociale partie d'Allemagne, la révolte des cadets, ces laissés-pour-compte en matière d'héritage des familles nobles, et aucun gouvernement, aucune Eglise n'aime les révoltés. Plus tard le mot "cadets" a suggéré "enfants" donc "irresponsables".

Nous avons examiné de près l'iconographie pré-moyenâgeuse, en dehors du petit Dieu de l'Amour avec ses flèches pointues, aucun enfant n'apparaît parmi les combattants. Même pas parmi les paysans

* Alfred et Françoise Brauner, respectivement linguiste et pédiatre, étudient les dessins d'enfants autistiques et victimes de guerre depuis cinquante ans. Ils sont les auteurs d'une vingtaine de livres et de cinq films psychiatriques primés.

révoltés avec leurs fourches. Une participation des enfants aux combats des adultes ne devint possible qu'à partir de l'apparition d'armes à feu réellement portatives, c'est-à-dire avec la guerre de Trente ans. Mais le héros de l'écrivain Grimmelshausen, enfant pendant cette longue horreur, ne se dépeint encore que comme un enfant angoissé et fuyard, et nullement guerrier.

Et nous arrivons à notre Gavroche national, combattant sur les barricades. Cependant, le brave garçon tel que Victor Hugo nous le montre, ramassant les cartouches sur les morts en chantant : « Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme, c'était un étrange gamin-fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui. Il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel jeu de cache-cache avec la mort... ». Lorsque nous étions nous-mêmes enfants nous avons pleuré à chaudes larmes la mort du petit Gavroche-soldat.

En juillet 1830, François René de Chateaubriand, dans *Les Mémoires d'Outre-tombe*, donne une toute autre version du rôle de ces enfants-soldats : « J'ai laissé les troupes, le 29 au soir, se retirant sur Saint-Cloud. Les bourgeois de Saint-Cloud et de Passy les attaquèrent, tuèrent un capitaine de carabiniers, deux officiers, et blessèrent une dizaine de soldats. Le Motha, capitaine de la garde, fut frappé d'une balle par un enfant qu'il s'était plu à ménager... Les enfants, intrépides parce qu'ils ignorent le danger, ont joué un triste rôle dans les Trois Journées ; à l'abri de leur faiblesse, ils tiraient à bout portant sur les officiers qui se seraient crus déshonorés en les repoussant. Les armes modernes mettent la mort à la disposition de la main la plus débile. Singes laids et étiolés, libertins avant d'avoir le pouvoir de l'être, cruels et pervers, ces petits héros des Trois Journées se livraient à des assassinats avec tout l'abandon de l'innocence. Donnons-nous garde, par des louanges imprudentes, de faire naître l'émulation du mal. Les enfants de Sparte allaient à la chasse aux îlots... ».

(Alfred de Vigny attribue une mort semblable donnée par un enfant à son capitaine Renaud, dans *Servitude et Grandeur militaires*).

Ces cas de combattants de très jeune âge semblent n'être encore qu'exceptionnels jusqu'à un temps récent. Même dans une guerre comme celle qui ravaugait la Russie après la chute des tsars, où toute la population était entraînée, les enfants étaient écartés autant que faire se pouvait. A côté des ouvrages de Makarenko, nous citerons un petit livre qui, dans la jeune République Soviétique était lu partout : *Timour et sa brigade* de Arcadi Gaïdar. Ce Timour mobilise une "brigade" dont le but est non pas de combattre, mais d'aider par des travaux à leur portée ; les filles formant aussi des "brigades" de leur côté pour se rendre utiles. Il existera bientôt des milliers de telles unités actives, mais toujours éloignées des combats. Il est alors intéressant de préciser qu'Arcadi Gaïdar combattit dans l'armée dans les premiers moments de la Révolution de 1917, alors qu'il avait 13 ou 14 ans et affirmait qu'il en avait 16. Il a ainsi traversé toute cette époque d'une guerre atroce, mais il est mort vingt ans plus tard, engagé volontaire, lors de l'invasion de son pays par les Allemands, en 1941.

Les Soviétiques mentionnent ce cas d'un enfant-soldat comme une exception.

Aujourd'hui, 200 000 enfants-soldats

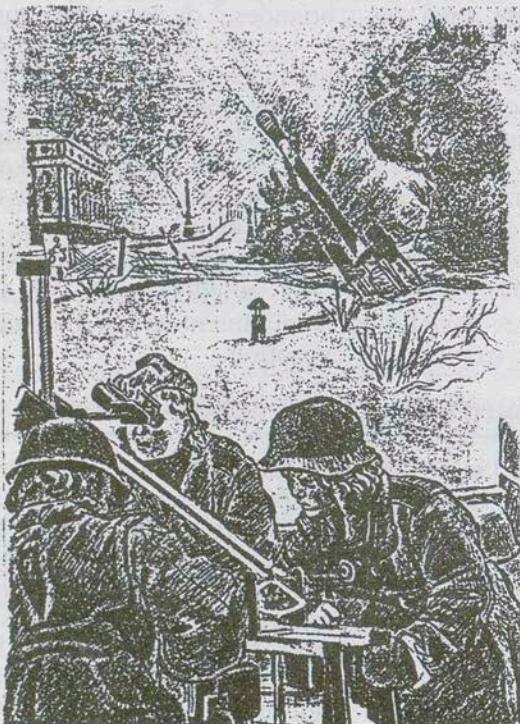
A l'heure actuelle, des enfants-soldats existent dans de nombreux pays en lutte, et c'est même là un phénomène de masse. Ils seraient 200 000 au total, âgés de douze à quinze ans. Au Mozambique, la guérilla RENAMO compte un important contingent d'enfants porteurs d'armes. Des enfants-soldats sont présents dans les troupes de l'anticommuniste Jonas Savimbi en Angola, tout comme dans les unités du Sentier Lumineux maoïste au Pérou.

Au Cambodge, dans les rangs des Khmers rouges, on peut voir des enfants porteurs de grenades à main, glissées dans la ceinture.

Au Liban, il y a des enfants dans toutes les unités combattantes.

En Ouganda, les enfants sont particulièrement nombreux, on y parle de « soldats-babys ». Le président du pays, Monsieur Museveni, est très fier d'eux : « Dans mon pays c'est une tradition, et les enfants se battent à partir de l'âge de quatre ans ». Et c'est ce même Monsieur Museveni qui a participé à la conférence de New York qui veut sauver l'enfance de notre planète !

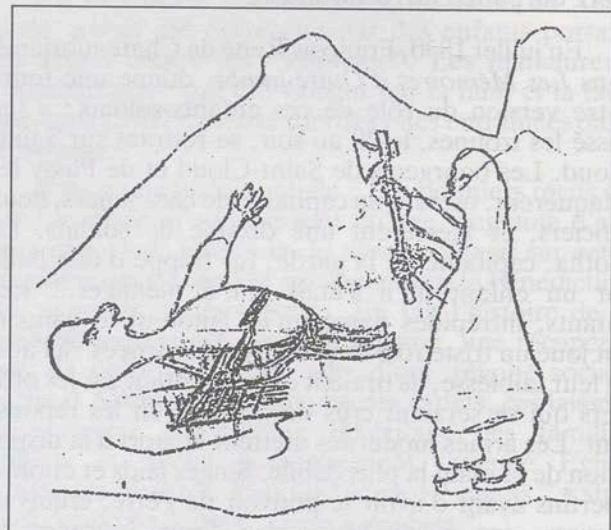
Le problème est tragique dans les territoires occupés par Israël, la guerre se déroule entre l'armée israélienne et des enfants lanceurs de pierres. Il faut



*Siege de Léningrad, 1941
Trois jeunes filles sur un poste d'observation. Lithographie A.F. Pax.*

avoir vu ces enfants inconscients du danger pour se demander s'il n'est pas du devoir de tous, aussi du peuple palestinien, de freiner cette participation des enfants à la suite de laquelle ils se trouvent sans scolarité, ce qui sera une tragédie pour toute une génération.

La « guerre sainte » dans laquelle l'Iran a poussé ses enfants par milliers – enfants-soldats de moins de dix ans – devrait compter parmi les crimes contre l'humanité. Ces gosses, porteurs d'un ruban rouge sur le front avaient pour tâche de frayer un chemin pour les soldats à travers les champs de mines irakiens. Ils sont morts par milliers, déchiquetés... mais ils étaient porteurs d'une « clef » pendue autour du cou qui leur ouvrirait le Paradis. Ceux qui ne mourraient pas furent tués par les rafales des mitrailleuses irakiennes ou, survivants encore, se retrouvaient dans des camps de prisonniers où leur enfance fut anéantie par l'oisiveté.



*Guerre en Afghanistan
Dessin d'un garçon où l'on voit un Russe abattu à coups de hache par une femme, ce qui est le comble de la honte pour l'adversaire.*

Nous savons qu'ils étaient aussi des objets de plaisir pour leurs gardiens. (Le camp de Ramadi que l'Irak a montré aux visiteurs devait faire illusion, tout comme le village de Potemkine a trompé le tsar et pendant la Seconde Guerre mondiale, le ghetto modèle de Térézin a fait croire aux délégués des puissances " neutres " que les juifs vivaient heureux au pays des nazis).

Comment sauver les enfants-soldats qui survivent à l'une de ces guerres ? Comment les rendre à la vie ?

La réponse ne peut être donnée en quelques lignes. Il ne faut pas confondre les victimes des camps de réfugiés où des enfants meurent de faim et de maladie avec ces très jeunes tireurs d'élite, mitrailleurs et combattants " héroïques " qui sont fiers d'avoir tué, comme nos enfants le sont d'avoir une bonne note. Ils ont été éduqués ainsi, ils n'ont pas la notion du Bien et du Mal, ou plutôt, ils savent que c'est bien de tuer " l'ennemi ". Et ils ne comprennent pas facilement que subitement n'est plus bien ce qu'ils ont fait pendant des années, n'est plus bien ce qui était porté en triomphe.

Ce n'est pas avec des raisonnements que l'on fera " changer " ces enfants, mais en leur offrant une place dans la vie où ils pourront à nouveau exister selon d'autres moyens.

Dans ces âmes d'enfants que l'on a pourries, il existe un fond humain étonnant. Comment sont-ils devenus " combattants " ? Brusquement sans parents, sans maison, sans nourriture, ils ont été " adoptés " par des guerrilleros, ces combattants lut-

tant dans les divers pays du monde et sûrs de se battre pour un idéal. Eux-même sans famille, ils s'attachent démesurément aux enfants qui le leur rendent bien. Ce n'est là qu'un exemple, mais qui indique aussi une voie à l'action " rééducative ". Dans la mesure où nous n'acceptons pas que les guerres soient une fatalité parce que l'homme serait, selon certains de nos savants, " né agressif ", nous devons nous accrocher à ces tâches parmi lesquelles figure désormais le sauvetage des enfants-soldats, phénomène de masse dans notre monde parvenu à ce sommet de civilisation, enrôler les enfants dans la guerre.

Bibliographie

- A. Brauner-Turai : « Los ninos españoles », 1938, Barcelone.
- A. Brauner, F. Brauner : « Dessins d'enfants de la guerre d'Espagne », avec une lettre de Romain Rolland.
 - Présentation de dessins d'enfants afghans. (Central Asian Survey », n° 5, Londres, 1988).
 - Children's drawings and nuclear war, in Journal of the American Medical Association (JAMA), 1986 (traduction japonaise, 1987).
 - Les enfants déportés pendant la Deuxième Guerre mondiale et leurs descendants, in : Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence, 1985.
- A. Brauner : « Ces enfants ont vécu la guerre », ESF, 1946, extrait de la thèse de Dc ès lettres : « Les répercussions psychiques de la guerre moderne sur l'Enfance ».

La guerre : les enfants aussi

En s'avançant ce matin du mois de janvier 1981 à l'aube vers les lignes irakiennes, Ali arbore comme ses camarades un sourire conquérant. Il est prêt à toutes les audaces, au sacrifice suprême. Epingle sur la veste trop large de son treillis, le portrait de l'ayatollah Khomeiny, protégé de la boue et de la poussière par un morceau de plastique transparent, le rendait invulnérable. Comme le mollah le lui a conseillé la veille au soir, lors de la prière dans l'abri, où l'on avait déroulé des tapis à même la terre ocre, il répétait inlassablement en progressant sur le sol irakien « Allah O akbar ! » (Dieu est le plus grand !).

Comme le « pasdar » (gardien de la révolution) barbu qui commandait son petit groupe de « bassidji » (volontaires) le lui a ordonné, Ali prend soin de marcher d'un pas régulier, en restant bien aligné. Lorsque derrière lui retentit une formidable explosion suivie d'un cri de douleur déchirant, Ali ne se retourne point. Lorsque, à quelques centaines de mètres sur sa droite, le sol se soulève dans un jaillissement de feu sous les pieds de son malheureux copain Mahmoud, Ali se jette à plat ventre et sanguine, le visage enfoui dans la terre. Mais bien vite, il se relève, en entendant l'un de ses chefs vociférer dans son porte-voix : « En avant ! En avant ! Allah O akbar ! » Ali repart en courant vers cette colline. Loin de se douter qu'il est en train de traverser un champ de mines.

Il se produit alors un long sifflement, une explosion plus assourdissante encore. Un grand souffle brûlant qui le renverse. Puis plus rien. Des soldats moustachus, hurlant dans une langue inconnue, le réveillent en le secouant. Ils prennent les deux grenades qu'il porte accrochées à son ceintu-

ron. Avec ses lacets de chaussures, ils lui attachent les mains derrière le dos. Entraîné dans une course effrénée par ces soldats, Ali se retrouve bientôt dans une tranchée, à genoux, tête baissée, aux côtés d'autres bassidji. Quelques-uns sont des enfants comme lui, coiffés de la traditionnelle casquette en laine qu'on porte l'hiver en Iran dans les campagnes, et le treillis constellé de sourates du Coran inscrites au crayon-feutre. D'autres sont des vieillards à la barbe aussi blanche que le bandeau des martyrs qu'ils portent sur le front. Tous ont, comme lui, les yeux exorbités et rougis de fatigue, les cheveux gris de poussière et une infinie détresse dans le regard.

En s'esclaffant, un soldat moustachu lui arrache de la poitrine le précieux portrait de l'imam Kyomeiny. Rageusement, il le déchire. Ali doit se rendre à l'évidence. Lui et les survivants de sa brigade ne sont pas au paradis d'Allah. Ils ne sont ni héros ni martyrs, mais honteusement prisonniers. Ils ont trahi leur promesse, raté la chance inouïe qui leur était donnée d'entrer par la grande porte dans la maison d'Allah. Le rêve devient cauchemar, désormais la descente aux enfers commence, il va falloir expier. Ali, mort de honte, est alors exhibé devant les officiels, les militaires irakiens, des journalistes occidentaux. A chaque fois qu'on le donne ainsi en spectacle, il demeure tête baissée, les yeux fixant obstinément le bout des sandales en plastique qu'on lui a fournies au camp de Ramadi (...) Sa hantise est qu'une de ses photos puisse être publiée dans son pays, que ses parents, ses amis soient aussi témoins de son échec, de sa déchéance.

Extrait du livre *Gosses de guerre*,
de Alain LOUYOT, Paris, R. Laffont,
1989, p. 18-20

L'agressivité chez le sujet carencé

par Michel LEMAY*

L'expression « carence relationnelle » est étonnamment absente du langage psychiatrique adulte. Autant les ouvrages ont été nombreux pour étudier les conséquences des privations affectives, partielles ou totales, sur le jeune enfant, autant le concept de carence se dilue dès la fin de la période de latence dans celui des « états limites » qui recouvre un grand nombre de syndromes différents.

Par carence relationnelle, j'entends cette organisation particulière de la personnalité qui risque d'apparaître lorsqu'un jeune enfant a fait l'expérience dramatique de la perte des premiers liens d'attachement puis des premières relations d'investissement sans que cette perte ait pu être rattrapée par la présence stable et aimante d'adultes capables de projeter sur lui un ensemble de désirs cohérents. Une telle rupture peut se retrouver au sein d'institutions ou, plus souvent à l'heure actuelle, dans le cortège de placements nourriciers successifs qui ne parviennent pas à garder un enfant devenant de plus en plus difficile. Elle peut aussi exister au sein d'une famille si le ou les parents se révèlent incapables, du fait de leur propre histoire perturbée, de proposer au petit garçon ou à la petite fille un lieu d'éclosion de sa vie psychique. Nous retrouvons toujours les mêmes variables dans la structuration impossible de l'identité naissante : une absence de stimulations sensorielles cohérentes, sta-

bles et significatives – une absence de distanciation vis-à-vis d'un nourrisson tantôt vécu comme un objet réparateur confondu avec soi-même, tantôt perçu comme un objet persécuteur dont il faut activement se débarrasser – une absence de messages susceptibles de constituer une Loi à laquelle on puisse s'identifier – une absence de sécurité par rapport à un monde objectal qui tantôt se rapproche et tantôt se dérobe.

Dès cinq ou six ans, une symptomatologie typique surgit. Celle-ci restera étonnamment présente au cours des années ultérieures si l'enfant ne peut pas bénéficier d'un milieu substitutif et d'une aide à la fois psychothérapeutique, pédagogique, éducative et communautaire.

Mécanismes de brisure et demande d'affection

L'avidité affective est omni-présente. Véritable petit anthropophage de l'amour, l'enfant se dirige sans vision critique vers le premier adulte qui s'inté-

* Professeur agrégé, Faculté de médecine, Université de Montréal, Canada. Auteur du livre *J'ai mal à ma mère*, Paris, Ed. Fleurus, 1989.

resse à lui, l'idéalise, cherche à l'incorporer puis, déçu, le rejette pour répéter "ailleurs" une expérience toujours avortée de relations symbiotiques. Les mécanismes de brisure alternent donc avec des demandes d'affection. Ils sont sous-tendus par plusieurs facteurs qui s'interpénètrent : entre ce que l'enfant voudrait absorber et ce qu'il reçoit dans la réalité, il y a un tel décalage que la personne brièvement investie sur un mode fusionnel devient persécutrice. Il faut d'autant plus l'agresser qu'elle éveille en soi l'immense nostalgie d'une rencontre originale où « bonne et mauvaise mère » sont inévitablement mêlées.

– N'ayant jamais pu être un sujet désiré par un parent conférant les bases mêmes d'une sécurité intérieure, l'enfant se vit mauvais, maudit et réalise par ses comportements de rejet sa conviction intérieure de la malédiction. « Je suis un avortement raté » crie ainsi Pierre à l'adulte qui cherche à établir avec lui une rencontre significative.

– Pour échapper à la blessure narcissique initiale et à la dépression qui en découle, l'enfant doit construire dans une certaine zone de lui-même l'image idéalisée et toute-puissante d'une mère fantasmatique capable de tout réparer. Plus cette image est prégnante, plus elle permet d'échapper relativement à la souffrance mais plus elle interdit de nouveaux investissements puisqu'aimer signifie trahir et puisque ce mouvement d'amour envers une personne réelle est toujours dérisoire par rapport à la représentation intérieure de la maman réparatrice.

Demandes tyranniques puis colère et agressivité sont ainsi les comportements quotidiens des enfants carencés. Il faut prendre, donc exiger, voler, séduire puis, dans la même lancée, il faut refuser, égarer les objets auxquels on tient, attaquer celui ou celle qui amorce un mouvement affectueux.

Les alternances d'apports et de ruptures désorganisent les structures d'accueil, si elles ne sont pas régulièrement soutenues. Elles entraînent une inca-

pacité plus ou moins totale de s'enraciner dans un espace rassurant afin de se construire un lieu de vie. Elles provoquent une grave perturbation vis-à-vis de la prise de conscience du temps, les séquences temporelles jalonnant l'existence ayant été insuffisamment ressenties puis reconnues pour bâtir un passé d'où émergeraient avec certitude les souvenirs des personnes sur lesquelles on pourrait étayer les premiers rudiments de son identité. Prise de conscience du corps, enracinement dans un espace et dans un temps, causalité, relations objectales, représentations intérieures vont être autant d'acquisitions précaires. Selon les périodes de la vie, ces éléments essentiels de ce qu'on peut appeler « la colonne vertébrale psychique » vont tantôt se maintenir vaille que vaille, tantôt se fissurer puis se rétablir momentanément.

Que devient à la fin de l'adolescence puis à l'âge adulte ce magma d'attentes démesurées et d'affects dépressifs plus ou moins masqués par l'hostilité ?

Le jeune adulte carencé conserve souvent les manifestations symptomatiques précédemment décrites. Son avidité affective entrecoupée de comportements de brisure, son intolérance aux frustrations, sa crainte d'être abandonné, sa faible estime de lui-même et son impulsivité devant les situations qu'il ne peut pas contrôler le rendent évidemment très vulnérable devant les vicissitudes de l'existence.

A moins d'avoir pu bénéficier durant son enfance et son adolescence d'un soutien pédagogique très individualisé, il se bute aux exigences scolaires et n'atteint généralement pas un niveau d'études correspondant à ses potentialités latentes.

Les structures de soutien qu'il a pu trouver tant bien que mal jusqu'à ses 18 ans se sont ensuite partiellement évanouies puisque, sa majorité atteinte, il ne relève plus des mêmes services éducatifs et thérapeutiques qui l'avaient pris jusque-là en charge.

La dislocation habituelle de son milieu familial original ne lui permet pas de s'inscrire dans un réseau de soutien où des parents, oncles ou tantes,

frères et sœurs lui assurerait le support émotif dont il a le plus grand besoin.

Les réalités impitoyables des situations socio-économiques actuelles l'amènent à se retrouver dans un monde du travail, où il a le sentiment amer de n'être qu'un pion, d'autant plus facilement déplacé ou remplacé, que ses variations d'humeur et sa faible productivité le conduisent à se faire renvoyer puis à s'installer dans une mentalité insatisfaite d'assisté.

Ses exigences souvent tyranniques et sa faible tolérance à tout ce qui peut avoir un caractère compétitif le rendent peu apte à se valoriser dans des activités collectives de loisirs.

Tout ceci fait comprendre que ces états carentiels trop souvent étiquetés « simples cas sociaux » doivent être considérés comme des troubles majeurs de la personnalité dont les instances éducatives, pédagogiques, sociales et psychiatriques doivent se préoccuper dès les premières années de l'existence sous peine de voir s'installer une véritable chronicisation.

La difficulté sur laquelle je voudrais insister est le risque d'une répétition du syndrome carentiel de génération en génération si l'on ne parvient pas à briser le cercle vicieux d'une telle inadaptation.

Le jeune adulte carencé a en effet une faible capacité de pouvoir assumer ses fonctions parentales, alors que son passé le conduit à vouloir se racheter par l'intermédiaire d'un enfant. Dès l'enfance, une phrase jaillit de la bouche d'à peu près tous les garçons et filles carencés dont j'ai eu à m'occuper : « Très vite, je veux avoir un bébé afin de lui faire connaître ce que je n'ai pas connu ». Je prendrai l'exemple de la jeune fille en désir d'être mère pour faire comprendre le jeu alternativement symbiotique et agressif qu'elle risque d'établir avec son nouveau-né puis son enfant.

Chez une telle femme, le désir de grossesse survient de façon très précoce au cours de l'adolescence et, dans ses verbalisations, apparaissent plusieurs thèmes significatifs.

La mère carencée

L'un d'eux est le comblement de la bénigne ressentie en soi. Il y a une sorte de confusion entre le corps contenant et le contenu-bébé, l'un et l'autre étant alternativement désignés comme des lieux désertés, en désir infini de contact et de tendresse mais toujours en angoisse d'un vide intérieur. Avoir enfin quelque chose dans son ventre, le conserver indéfiniment sans permettre un éloignement et sans autoriser le partage est donc un sentiment qui s'enracine dans la distorsion même du moi-peau et qui suscite d'emblée le refus d'une séparation éventuelle. La grossesse n'est donc pas fondée en premier lieu sur le désir de créer une nouvelle vie mais sur l'espérance toujours inassouvi de compléter son propre corps en devenant un contenant renfermant un contenu désignable. Si un homme est présent, il n'est pas vu comme un partenaire de la grossesse. Il est parfois un amant, souvent un père-mère substitutif mais il n'est pas celui qui participe à part entière à la création d'une nouvelle vie. Avant même qu'il soit père, il est un rival par rapport au désir de fusion.

Le bébé, une fois né, devient le moyen prodigieux de revivre ce qui n'a pas pu être connu. Certes, tout être humain revit par la grossesse son propre enfantement mais, s'il a pu réaliser son processus de séparation-individuation, il peut à la fois réactiver son origine et se regarder dans ce mouvement régressif afin de garder une distance suffisante entre lui-même et ce qui deviendra l'autre. La mère carencée ne peut guère opérer un tel recul. Elle est autant dans son enfant que l'enfant est en elle. Il faut que ce nourrisson reste un objet exclusif du plaisir maternel mais ce prolongement du corps de la mère porte déjà les mêmes plaies que son géniteur. Il ne pourra pas apporter la totalité des satisfactions escomptées et ses pleurs, ses refus de téter ou ses déjections seront insupportables. Un malentendu relationnel s'édifie au jour le jour, rendant bébé inquiet, en difficultés d'alimentation ou de sommeil. De bon objet tout

puissant, l'enfant devient la mauvaise partie maternelle qui, depuis les premières années de la vie, a toujours eu l'impression d'être méchante et contagieuse. Le rejet surgit brusquement mais l'acte agressif est aussi pointé contre soi-même. Il faut donc réparer en submergeant de paroles et de gestes qui, devenant des stimulations trop fortes, déclenchent chez le petit enfant un retrait anxieux perçu comme une marque d'ingratitude.

Ces mouvements contradictoires entraînent la constitution d'un univers chaotique où les apports sensoriels, qu'ils soient auditifs, visuels, gustatifs, tactiles, labyrinthiques sont inégaux dans leur qualité, leur quantité et leur stabilité. Les attentes anticipatrices sont nombreuses mais elles se réfèrent constamment au passé maternel sans projeter l'enfant vers un devenir qui serait le sien. La tierce personne, si elle existe, est tantôt ignorée puisque l'objet pouponné apporte ce dont on a besoin, tantôt introduite comme une remplaçante dont les soins substitutifs et non complémentaires seront interrompus dès que la maman aura retrouvé le plaisir de pouponner. La situation demeure précaire mais relativement sauvegardée durant les premiers mois suivant l'accouchement. Elle se gâte lorsque les progrès neuro-moteurs et cognitifs de l'enfant permettent l'expression plus directe de son autonomie. Chez toute femme vivant un sentiment latent d'abandon et la crainte de ne pas avoir été désirée, il y a quelque chose de déchirant dans ce mouvement enfantin qui, par les premiers pas et les premiers refus, indique l'amorce inexorable de l'éloignement. Il est une nouvelle trahison replongeant cette femme dans les oscillations insupportables du « prendre-en-soi et rejeter-hors-soi » qu'elle a connues dans son milieu familial ou dans ses placements successifs. Il faut perdre la place tant enviée d'être détentrice de son propre objet de soins. Il faut accepter de ne plus se donner par cet enfant qui demeurait une partie de soi la possibilité de rejouer ses origines. Il s'installe alors une lutte qui, si elle n'est pas accompagnée, risque d'aboutir à la fusion puis à l'agression.

La combinaison de l'avidité affective, des mécanismes de brisure, de l'ambivalence entre les désirs de fusionner avec l'enfant et de se débarrasser de lui, conduit la jeune mère à de telles contradictions dans ses demandes affectives tant à l'égard du bébé qu'à l'égard de son entourage qu'elle ne tarde pas à se retrouver seule. Un père stable est bien rarement présent : du côté maternel, il faudrait que cette mère souhaite que son enfant ait un "ailleurs" afin de donner une place à l'homme qu'elle a rencontré. Il faudrait qu'elle ait le désir de voir son bébé grandir afin de mettre en cause sa relation fusionnelle et rendre au père potentiel son pouvoir de paternité. Cette dépossession étant vécue comme intolérable conduit la maman, subtilement ou dramatiquement, à écarter le rival.

Du côté du père

L'homme qui a fécondé est bien souvent une rencontre passagère, fortement idéalisée par la jeune fille au moment des premiers échanges, mais choisie sans aucun sens critique du fait de l'intensité des désirs incorporatifs. Parfois cet homme a lui-même un passé carentiel car on sait combien s'attirent intuitivement les personnes porteuses d'une même histoire. Dans ce cas, ses capacités d'investissement sont tout autant instables. Les vicissitudes éventuelles de ses fonctions paternelles vont être reliées finalement à des questions telles que celles-ci : vient-il comme amant, époux, père, enfant, mère substitut, chacune de ces composantes s'opposant à l'autre ou pouvant s'unifier ? Quelles ont été ses relations à sa propre mère et à son propre père ? Est-il lui aussi un sujet profondément blessé qui veut réparer, liquider, contre-halluciner ses propres peurs infantiles ? Que veut-il rejouer sur sa femme et sur ses enfants ? Veut-il lui aussi tout posséder sans aucune distanciation ou est-il tout prêt à se laisser exclure par le pouvoir maternel ?

Les structures de soutien manquent la plupart du temps. Les difficultés antérieures ont entraîné une

médiocre scolarité, un arrêt précoce des études puis l'acceptation passive d'un travail professionnel insatisfaisant et mal rémunéré. La combinaison de ces facteurs individuels, interactionnels et socio-économiques est redoutable car cette femme seule n'a plus que son petit enfant pour transvaser, métaboliser puis réintrojecter ses conflits intra-psychiques. L'enfant doit assumer le rôle de la poupée réparatrice, de la mère et du père substituts, de l'amant tantôt hyperinvesti, tantôt rejeté, sans qu'il y ait beaucoup de place pour exister en tant que fils ou fille d'un système familial accompagnant sa progressive maturation. Devenant lui-même un être insatisfait, il réagit par le retrait, l'hostilité, les pleurs, les boudoirs puis les échecs scolaires et, dans une spirale autant interactive (dans le sens fantasmatique) qu'interactionnelle (dans le sens comportemental), il accentue les occasions de conflits.

Du jeune carencé en désir et en incapacité d'amour, nous aboutissons à un jeune adulte en soif et en impossibilité de réparation narcissique.

Que faire ?

La fréquence de cette tragique trajectoire m'amène à souligner combien l'enfant qui présente des symptômes de la série carentielle doit être considéré comme un sujet porteur d'une psychopathologie et d'une socio-pathologie particulièrement lourdes dont les interventions, si elles veulent être efficaces, doivent englober un soutien prolongé de la mère ou du système familial en détresse parallèlement à une

aide pédagogique, éducative et psychothérapeutique qui exige souvent des approches s'apparentant à celles qui sont maintenant classiquement mises en place dans les services de soins de jour pour enfants dysynchroniques et psychotiques. Les placements familiaux thérapeutiques peuvent être aussi des structures de soutien importantes. Dans tous les cas, ce jeune carencé ne peut être aidé que si les praticiens l'accompagnent dans sa croissance comprennent qu'ils doivent éviter au maximum la discontinuité des interventions, discontinuité qui est, malheureusement, encore trop souvent le cas.

Je terminerai ce bref article en soulignant combien l'intervenant risque d'être lui-même plongé dans un monde de sentiments contradictoires lorsqu'il accepte de s'occuper d'un enfant carencé. Il veut être une mère réparatrice toute-puissante puis, se mettant en échec, il risque de réagir par le retrait ou par l'hostilité. Il a le souhait d'être une personne significative stable puis les ambivalences suscitées par les réactions contradictoires du jeune l'induisent à se retirer sous des prétextes fallacieux. Il est happé par les demandes de l'enfant et de son milieu, se sent momentanément valorisé par cet appel puis, devant cet envahissement primitif, il cherche à fuir.

L'agressivité du jeune carencé ne peut donc pas s'étudier en regardant seulement celui qui a été victime de privations affectives précoces. Sans un regard permanent sur soi-même, le praticien risque de devenir lui-même un agent alimentant une hostilité qui, de l'enfant, se répand subtilement sur un environnement devenant à son tour porteur d'une profonde blessure, celle de ne plus savoir sa véritable identité.

A propos des violences infligées aux jeunes enfants

par Serge LEBOVICI *

On ne rencontre pas des jeunes enfants maltraités seulement dans les milieux défavorisés mais dans toutes les couches de la société. Cet article analyse les moteurs psychologiques qui incitent des parents à violenter leur(s) bébé(s).

Les violences, les sévices et les abus sexuels dont sont victimes les très jeunes enfants, parfois dès les premiers mois de leur vie, inquiètent de plus en plus l'opinion publique : les médias ont joué un rôle important dans la diffusion de faits souvent horribles qui étaient cachés jusqu'à une date récente. Le gouvernement s'en est préoccupé : une loi fait obligation aux professionnels qui ont eu connaissance de tels faits de les signaler aux autorités administratives ou à la police. Un numéro de téléphone vert permet ces signalements. Il est également accessible aux enfants déjà âgés qui ont à se plaindre de leurs parents.

Ces violences étaient même méconnues jusqu'à une date relativement récente : on ne se souciait pas de l'origine de fractures ou d'hématomes survenus chez des bébés hospitalisés. Il n'y a donc pas d'augmentation réelle de ces sévices ou des négligences graves. D'ailleurs l'infanticide a été longtemps une manière de résoudre le problème de la surpopulation familiale. Le temps n'est pas non plus lointain où on tuait les bébés du sexe féminin qui naissaient en Chine.

On a tendance à penser que ces drames surviennent surtout dans les milieux défavorisés tant sur le plan économique que culturel. Il est vrai que le portrait robot de ces mères maltraitantes est celui de femmes très jeunes, mères célibataires et filles de mères également célibataires. Elles ont été battues pendant leur jeunesse : elles sont devenues mères avant d'avoir eu le temps de jouer à la poupée.

Pourquoi les parents exercent-ils des violences contre les bébés ?

Ces mères adolescentes doivent donc être considérées comme "à risques" de maltraitance, mais on observe des abus dans tous les milieux. Nous voudrions analyser dans cet article comment comprendre de tels faits.

(1) On pourrait se contenter d'évoquer la violence fondamentale qui régit notre vie psychique. Tout désir comporte une volonté d'emprise sur l'objet qui doit l'assouvir : dans ces cas il s'agit d'un enfant désiré qu'on veut posséder entièrement.

(2) On pourrait aussi rappeler que ce qu'on appelle l'instinct maternel comporte des aspects con-

* Professeur émérite de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université Paris-Nord.

tradictoires, en tout cas non dépourvus d'ambivalence : une jeune mère a bien des raisons d'adorer son enfant, surtout s'il est le fruit d'un désir conjugué de maternité et de grossesse. Mais elle le déteste aussi pour beaucoup de raisons : la grossesse l'a embarrassée et fatiguée. L'accouchement a été une épreuve longue et souvent douloureuse. Ce bébé la fatigue, l'empêche de dormir et de retrouver son intimité avec son mari, etc.

Cette haine ne dépasse en général pas le registre des agressions verbales, bien tolérées par les nourrissons qui entendent plus l'intonation maternelle que le contenu de ce qui est dit. Par exemple, quand une mère fait la toilette de son bébé, elle le traite volontiers de petit cochon, mais sa parole laisse passer des

affects plaisants avec lesquels le bébé s'accorde harmonieusement, en dansant souvent des jambes.

Mais quelle mère, au comble de l'excès de fatigue, n'a pas pensé durant les nuits répétées d'insomnie qu'elle « le ferait bien passer par la fenêtre » ? Mais elle ne le fait pas ! Nous allons donc nous attacher à savoir pourquoi dans certains cas surviennent des passages à l'acte cruels et dangereux.

(3) Rappelons aussi que ce sont souvent les conjoints des mères qui commettent ces violences à l'égard de bébés qui ne sont pas toujours les leurs. On voit certaines mères pour témoigner, de leur attachement, en particulier sexuel, à leur compagnon, participer aux sévices qu'il inflige à leur enfant.



Les sévices sur les bébés.

(4) Du côté de la mère semble surtout intervenir dans sa haine réalisée contre son bébé, outre la gêne que son existence constitue pour elle, la désillusion qui a marqué sa venue au monde.

Elle avait imaginé un enfant parfait qui la glorifierait. Le bébé qu'elle porte dans ses bras ne la regarde pas : il est hypertonique et ne se fuit pas contre sa poitrine ; ou bien tout mou, il glisse entre ses mains. Il ne lui sourit pas ; il refuse obstinément de tourner son regard vers ses yeux. Les échanges interactifs sont mal harmonisés. Le bébé s'endort mal et se réveille. Il mange mal et vomit. Elle s'accuse de savoir mal s'y prendre, ce que lui confirment les deux grands-mères.

La situation devient encore plus chargée de risques quand l'enfant naît dans de mauvaises conditions : s'il est prématuré, elle reconnaît difficilement son bébé dans l'incubateur, couvert de tuyaux, soigné par un personnel dévoué mais n'ayant pas le temps de s'occuper d'une mère déprimée qui n'a pas pu voir son enfant dans les jours qui ont suivi l'accouchement et qui n'ose pas le toucher.

Bref la jeune mère a toutes les raisons d'être déprimée et toutes les chances de ne pas permettre à son bébé de la "maternaliser". Elle réagit d'abord par une apparente indifférence. Ou bien elle veut en faire trop, s'agit et s'exaspère devant l'indifférence apparente de son enfant qui l'empêche de reprendre sa vie sociale et éventuellement amoureuse.

(5) De son côté le bébé ne sent pas celle qui s'occupe de lui partager ses émotions. Quand il consent à la regarder, il ne voit pas dans ses yeux la joie que les mères éprouvent lors des échanges de regards : il ne l'entend pas intonner et vocaliser en même temps que lui. Lorsque sa mère lui donne un bain, elle a souvent peur d'avoir envie de le laisser glisser. Il se raidit et pleure.

Si cet enfant est porteur d'un handicap, il est mal équipé pour comprendre le sens que la mère donne à

ses bercements, à sa mimique, à ses vocalisations et il s'enfonce dans une atonie triste.

(6) Bien entendu, nous avons décrit les émotions tristes et hostiles qui s'organisent chez les partenaires en interaction ; la dépression de l'un aggrave celle de l'autre : dans l'expérience dite du "still-face", une jeune femme placée en face de son bébé de trois semaines est invitée à immobiliser ses traits et à se taire. On voit l'enfant se mettre d'abord en colère, puis il s'effondre et abandonne l'idée de stimuler sa mère comme à l'accoutumée. On a là une expérience paradigmique de ce qui doit se passer dans ces cas entre une mère et son bébé, surtout lorsque le père n'est pas là pour soutenir cette dyade ou même aggrave la situation par ses exigences à l'égard de la jeune mère.

Ainsi l'impuissance maternelle conduit la mère à la dépression et à la colère, le bébé à des provocations hostiles et décourageantes. Les interactions deviennent de plus en plus dysharmonieuses... Et les drames surviennent brutaux et catastrophiques. On comprend bien qu'il faut mettre à l'abri ces bébés, mais à quoi bon condamner leurs parents, même s'il n'y a guère d'espoir de faire d'eux des parents acceptables ?

Deux exemples de sévices graves

(1) Une jeune fille de 17 ans, fille unique, a dissimulé sa grossesse à ses parents et au géniteur, un camarade de classe. Elle accouche seule dans les toilettes familiales. Elle jette son bébé dans un sac à ordures dans le vide-ordures. Un enfant entend ses cris ; il est hospitalisé en même temps qu'une jeune femme qui a des hémorragies et qui est bientôt reconnue comme sa mère. Celui-ci est placé dans une pouponnière et il se développe bien. Sa mère le voit une fois par semaine. Il lui est d'abord très hostile : il ne la connaît pas ; peut-être aussi ressent-il sa peur, sa culpabilité et surtout elle essaye de prouver qu'elle est

une mère. On lui rendra l'enfant à cinq mois. Le géniteur a désavoué sa compagne. Les grands-parents maternels qui ont dû déménager ont récupéré le bébé et agissent comme ses parents, en s'efforçant d'en écarter leur fille qui semble avoir agi sous la terreur de la colère paternelle... Si on va un peu plus loin dans l'essai de compréhension de ce drame qui est survenu chez une jeune fille bien adaptée et bonne élève, on doit tenir compte de son épilogue provisoire qui en fournit un début d'explication rétroactive : chez elle, l'accession à la vie sexuelle a été tellement chargée de culpabilité qu'apparemment elle n'a pas osé en assumer les conséquences dans sa famille, d'où le crime. Mais l'expiation a rendu aux parents leur jeunesse : les voilà à nouveau jeunes parents, alors que la grossesse d'une fille annonce habituellement aux grands-parents le deuil qu'ils ont à faire de leur fécondité et de leur jeunesse. Tout se passe comme si, dans ses fantasmes de petite fille, cette jeune mère avait donné un enfant incestueux à son père.

(2) Un bébé de deux mois est hospitalisé avec des fractures multiples et un hématome intra-crânien. Son père est vraisemblablement le responsable de ces sévices graves qui vont évidemment compromettre le développement de cet enfant. Vu à cinq mois, il est heureux avec sa puéricultrice et hostile à sa mère, autorisée à le voir une fois par semaine, comme dans le cas précédent.

L'histoire de ce petit garçon est la suivante : sa mère avait été abandonnée par son père et elle vivait

souvent chez sa grand-mère qui habitait sur le même palier qu'une famille dont le fils devint son ami. Elle vécut alors dans ce milieu accueillant ; le jeune homme avait fait des bêtises durant son adolescence, mais il était devenu sérieux. Ils décidèrent d'avoir un enfant, un garçon, dit la mère « pour donner un grand frère à la petite fille qu'elle aurait certainement plus tard ! ». Ses vœux furent comblés ; elle avait deux « bébés », deux hommes, le père et le fils : ainsi était réparée la disparition du grand-père maternel et sa petite fille serait riche d'images paternelles. Mais il fallut donner un prénom à ce garçon ; cela revenait au père qui refusa de donner à son fils le prénom du grand-père paternel. Celui-ci, saisi d'une colère justicière, chassa de chez lui sa belle-fille et son petit-fils désavoué. Le couple se désagrégua et le père passait sa colère contre son fils qui représentait à la fois le grand-père paternel et l'origine de ses frustrations, en particulier sexuelles.

Nous avons choisi de rapporter brièvement ces deux exemples parce qu'ils montrent que de tels cas de sévices gravissimes ne peuvent pas être seulement compris comme l'expression de l'ambivalence maternelle et de la dysharmonie interactive qui en est la conséquence : on ne peut saisir le crime qu'à travers une étude soigneuse de ce qui est transmis, en particulier par ses grands-parents, de génération en génération. C'est aussi dire l'inutilité des attitudes répressives.

De l'enfant-objet au petit homme

La naissance d'une personne de droit : une utopie ?

par Catherine LARDON-GALEOTE *

Le témoignage d'une avocate nous invite à comprendre que les droits de l'enfant restent à promouvoir, pour que l'enfant ne soit plus considéré comme un objet ballotté par la famille, la société.

En 1954, la Société des Nations adopte une Déclaration sur l'enfant, dite Déclaration de Genève. Le 20 novembre 1959, 78 Etats, membres de l'ONU, adoptaient une nouvelle Déclaration des Droits de l'Enfant, dans laquelle était affirmé un certain nombre de principes généraux de protection, sans caractère contraignant pour les Etats.

Trente ans plus tard, le 20 novembre 1989, les pays membres votaient une Convention sur les droits de l'enfant. Le 26 janvier 1990, 61 pays, dont la France, le signaient.

Aujourd'hui, ayant été ratifiée par plus de vingt pays, dont la France le 2 septembre 1990, cette Convention internationale est entrée en vigueur à compter du 8 septembre 1990. Il reste maintenant à chaque Etat d'en organiser sa mise en pratique. Il semble qu'au plan de l'Europe une Convention d'application soit nécessaire. Elle est d'ailleurs à l'étude.

* Avocate au Barreau de Paris. Présidente de l'Association européenne d'avocats pour l'accès au droit des plus démunis, 72, rue des Archives, 75003 Paris.

L'enfant doit être considéré comme une personne

Nous sommes fiers de nos pays démocratiques qui se veulent être des Etats de droit ; il nous reste cependant encore un certain chemin à parcourir. Car il est vrai que si la défense de l'enfant est affaire de loi, de droit, il faut avant tout miser sur la prise de responsabilité individuelle et collective.

Vouloir mettre ses compétences d'avocat au service des plus démunis, c'est accepter de se "spécialiser" dans la défense des Droits de l'Homme. Tout ce qui touche au droit de la personne nous renvoie nécessairement au droit de la famille, et il ne peut y avoir de reconnaissance du droit des familles sans prise en compte des droits de l'enfant.

C'est la raison pour laquelle se succèdent dans notre cabinet des familles en détresse. Détresse due à la perte d'un toit, à la coupure de l'électricité par EDF, détresse due à la perte de l'emploi, de la santé, à l'incarcération de l'un ou l'autre ; familles en rupture, en conflit, familles éclatées. Que la population

du quart monde est incontestablement la plus démunie devant nos institutions résulte du fait que les personnes qui la composent n'ont plus conscience d'avoir des droits, d'être des « sujets de droit », parce que, précisément, leurs droits les plus fondamentaux ont toujours été bafoués. Nous voyons là un rapprochement avec la condition de l'enfant. De là à les considérer comme des « incapables », incapables d'être propres, incapables de travailler, incapables de s'en sortir... il n'y a qu'un pas.

Pour les enfants – et les personnes mentalement atteintes – le Code Civil a fait le pas, en leur faisant porter ce lourd attribut de « l'incapacité juridique ». Bien entendu, personne n'ira jusqu'à affirmer que les mineurs n'ont aucun droit, mais on parlera surtout de devoirs. Quant aux droits nominativement reconnus, ils seront droits à l'éducation et à l'entretien, ce dernier terme me laissant tout aussi perplexe que celui de « droit de garde » – appellation qui a été fort heureusement remplacée dernièrement par le législateur par « exercice de l'autorité parentale ». Nous en arrivions à des principes du style : « Le parent qui n'aura pas l'enfant sous sa garde devra verser à celui qui en est tributaire une pension alimentaire, à titre de participation aux frais d'éducation et d'entretien ».

Nous sommes bien là en présence de l'enfant-objet, que la loi autorise, ou oblige, à « entretenir », « à garder », à changer de place, sous prétexte d'un intérêt dont on dit toujours être le sien, intérêt sur lequel il conviendrait de s'interroger plus longuement.

Il est certain que dans bien des situations, il n'est pas facile de déterminer l'intérêt de l'enfant. Il nous est arrivé à tous de douter de nous-mêmes lorsque nous proposons telle ou telle orientation, et nous avons tous le droit à l'erreur.

Les enfants et les adolescents sont tout à fait capables de comprendre cela, à condition que nous ayons la simplicité, le courage aussi, de leur faire part de nos limites, à condition de les prendre pour des

personnes susceptibles d'entendre avec intelligence. Je n'ai jamais rencontré de jeunes qui ne soient pas en quête de vérité.

L'appréciation de leur situation, par rapport aux parents, aux services sociaux ou au juge est souvent juste. Tout dans leur comportement nous montre qu'ils savent. Ils savent leur situation quand ils sont l'objet d'un chantage, d'une monnaie d'échange, d'une compensation. Ils se savent trop souvent prisonniers, toujours impuissants. En s'y prenant bien, on a très vite des « adultes » de 8 à 12 ans qu'on substitue subrepticement à l'adulte qu'on n'est plus tout à fait ou qui fait défaut.

Que savons-nous de la solitude d'un enfant englué dans un conflit parental, de son droit à être rassuré, sécurisé, protégé, de son droit à être entendu ?

Quand l'enfant parle à un avocat

De plus en plus fréquemment, l'enfant se fait entendre et intervient au cours de l'échange entre le parent et l'avocat. Cette intervention est capitale dans la mesure où, en général, elle ne « colle » pas exactement à la réalité évoquée par le parent. « Ce n'est pas vrai », « ma mère ne veut pas te dire », « moi, je sais », « j'étais toujours là, écris tout », explose Nelly (5 ans), alors que sa maman tentait de me cacher les violences graves qu'elle subissait de son mari. Fallait-il renvoyer l'enfant à ses crayons de couleur dans la salle d'attente ?

Il n'est plus possible de faire comme si nous n'entendions pas. Les enfants n'ont en général pas conscience d'avoir des droits, juridiquement protégés, mais de plus en plus ils osent se faire entendre. Il faut qu'ils sachent maintenant que c'est un droit, ils ont le droit d'être entendu.

Accordons-leur le droit au temps, le droit à la confiance, le droit aux responsabilités. Il faut qu'ils

sachent que nous avons les devoirs de les écouter, de croire en leur solution, de les prendre au sérieux. N'était-elle pas sérieuse, Karine (10 ans), lorsqu'elle demanda à sa mère de bien vouloir rester dans la salle d'attente parce qu'elle avait à me parler ?

« Tu me dis qu'il existe un droit pour le père de voir son enfant, mais il existe bien un droit pour l'enfant de refuser de voir son père, s'il a fait du mal à sa mère, et s'il a fait peur à l'enfant ? ». Aujourd'hui, je dois me battre pour que Karine soit entendue (elle n'a pas 13 ans, âge légal prévu pour l'audition obligatoire de l'enfant par le juge) ; je dois me battre pour qu'elle soit crue, pour que l'on tienne compte de son avis avant de statuer sur son avenir.

Il en est de même pour tous ces jeunes qui ont « mal » grandi, pauvres en affection, marqués par la solitude, et qui envahissent les bureaux des juges pour enfants, avant de séjourner en prison. Pour nous dire leur souffrance, ils n'ont en général que la violence, la violence sur eux-mêmes, ou sur l'autre, et puis leurs silences... Les enfants savent mieux que personne ce qui leur manque pour grandir, pour assumer leurs responsabilités, pour devenir adultes. Leur douleur, leur sentiment de vide intérieur, leur lendemain sans projet, leur culpabilisation de la mésentente des parents, leur honte d'avoir été violés..., j'y crois, je les ai rencontrés !

Les enfants ne veulent pas être réduits à des objets que l'on range, que l'on casse, que l'on jette, à des objets de plaisirs. Ils aspirent **tous** à la vie !

Ne croyons pas que l'on puisse les tromper avec nos intentions malveillantes, ou tout simplement avec nos égoïsmes d'adultes. Les enfants sont intuitifs, et ils savent très vite analyser nos motivations par delà nos beaux discours. Mais il leur manque une chose, la force de s'opposer ou de revendiquer leur droit.

Il faut qu'ils sachent qu'une nouvelle « race d'avocats » est en train de naître – non sans difficulté –, ils s'appelleraient « avocats d'enfants ». Ils seront à

leurs côtés pour être leur parole, pour être ce « contre-pouvoir » qu'ils ne peuvent pas être eux-mêmes.

Quant au tout petit enfant martyrisé ? Peut-il seulement avoir conscience d'autre chose que sa douleur ? Et nous, avons-nous conscience qu'il a un droit à du secours ? Un droit à un regard porté sur ses larges cernes autour de ses yeux, sur ses brûlures de cigarettes, sur ses fractures multiples..., sur ce pull over à manches longues et à col roulé porté en plein mois d'août, pour cacher les blessures.

Les enfants-objets, dont on nie l'existence, quand les ferons-nous accéder à la condition de « petits d'hommes » ? Quand retrouverons-nous avec eux notre dignité ?

En conclusion, les enfants seront-ils mieux protégés, sous prétexte qu'ils ont des droits, et qu'une Convention internationale a été signée ? Des droits, « ils en ont toujours eus, mais aujourd'hui les adultes veulent les reconnaître » (1), et de cela, il faut s'en réjouir avec F. Dolto qui nous faisait cette remarque dans *La cause des enfants*. Elle écrivait avec justesse : « On quête, on en appelle aux droits de l'homme, on inaugure l'année de l'enfance. Bonnes œuvres, beaux discours ! Tout le monde verse sa larme et son obole ! On dénonce les bourreaux d'enfants, les minotaures du siècle, les ogres technocrates !... La frontière entre les enfants nantis et les déshérités, les gâtés et les écrasés, est arbitraire et trompeuse (...) Le sort qui est réservé aux enfants dépend de l'attitude des adultes. La cause des enfants ne sera pas sérieusement défendue tant que ne sera pas diagnostiqué le refus inconscient qui entraîne toute société à ne pas vouloir traiter l'enfant comme une personne, dès sa naissance, vis-à-vis de qui chacun se comporte comme il aimera qu'autrui le fasse à son égard ».

(1) Cité par Andrée Ruffo, *Parce que je crois aux enfants*, Ed. de l'Homme.

La mémoire oubliée

par Nadia NADEGE *

Une enfant meurtrie ne peut guérir chez l'adulte qu'en traversant différentes étapes, où le rôle de la mémoire se révèle capital.

D'abord témoignage de l'auteur, puis regards sur d'autres personnes, cet article nous incite à ne banaliser aucune violence subie.

Pour l'avoir rencontré tout au long de mon enfance, le phénomène de la violence à l'enfant m'est bien connu. Abandonnée par mes parents biologiques, je fus confiée à ma mère adoptive maniaco-dépressive, cruelle et sujette à des crises hystériques, dont le mari était un homme pervers coupable de manipulations sexuelles à mon encontre.

A mes yeux, nous devons distinguer deux sortes de violence : la violence connue, qu'elle soit physique ou psychique, qui se voit, et l'autre, secrète, inavouée, inconnue, inconsciente dont on a été victime en tant qu'enfant ou adolescent. Les individus qui vivent ainsi une « mémoire oubliée » sont la plupart du temps des personnes apparemment sans problème et qui décrivent leur enfance comme ayant été idéale. Mais à l'intérieur, cette violence est toujours présente tant qu'elle n'a pas été débusquée, pistée, chassée et mise en pleine lumière. Puis acceptée et intégrée, pour pouvoir l'utiliser comme une source d'énergie.

Pour avoir connu les deux formes de violence, je sais de par mon expérience personnelle qu'il est toujours possible de guérir et de se libérer. Car la violence constitue un carcan à l'intérieur duquel l'être humain se cache, se tapit, se bâillonne, et assassine la plus belle partie de lui-même.

Pour l'avoir délogée de sa cachette, pour avoir effectué ce long voyage à l'intérieur de moi-même, j'ai pu nourrir cette partie de moi qui souffrait sans cesse. J'ai d'abord guéri de la mauvaise mère en me nourrissant d'amour, de soin, de douceur et j'ai pu alors accéder à l'état de mère. J'ai la joie de vivre une relation paisible et riche, ouverte et chaleureuse avec ma propre fille. J'ai dû ensuite redécouvrir (libérant ma mémoire tronquée) les cruautés de mon père envers moi, pour comprendre ma difficulté à entretenir des relations de confiance avec les hommes.

Comment mon enfance se passe-t-elle ? Ma mère – qui éprouve pour elle-même et pour les femmes une haine puissante – me frappe chaque jour avec tout ce qui lui tombe sous la main. Il arrive que je n'aille pas à l'école parce que j'ai des bleus. A l'âge de 17 ans, je réussis enfin à quitter le foyer familial. Je décide alors de suivre une psychothérapie – d'abord sous forme individuelle puis en travail en groupe –, et je réussis à

* Mère de famille, animatrice d'un cabinet conseil auprès des entreprises en matière de formation et de communication ; présidente-fondatrice de l'association Malinalli, dont l'objectif est de promouvoir de nouvelles méthodes scolaires et éducatives.

me libérer du lourd passé maternel. A l'époque, je n'évoque pas mon père dont le souvenir idyllique et flou n'appelle aucun commentaire. Je deviens maman d'une petite fille, et après quelques années de vie familiale heureuse, une crise de couple soudaine éclate et provoque un divorce, que je traverse, à cette époque, comme une épreuve extrêmement douloureuse. Le choc que je subis modifie beaucoup mon comportement devant la vie. Alors que je réussissais brillamment professionnellement, je me sens perdue, confuse, impuissante. Je passe d'un poste à l'autre, je me disperse. Je recherche des situations sociales et professionnelles où l'expression de soi est importante, puis brusquement je fuis toute relation et toute possibilité d'expression personnelle ou professionnelle. Je prends peu à peu conscience d'une terreur intérieure, que je commence à reconnaître parce que je la ressens de plus en plus, enracinée dans un lointain passé. Reprenant une psychothérapie, ma mémoire trouquée se fera jour sur la violence subie de la part de ce père mythique adoré...

D'autres cas

Hélène, 33 ans, mère d'un petit garçon de 6 ans, vient de divorcer. Elle garde le sourire poli et policé, et déclare que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Son fils est lui aussi poli, calme, pénétré, silencieux, semble sans problème. Ce sont les voisins qui demanderont à l'assistante sociale du quartier d'intervenir pour violence envers l'enfant. On découvrira qu'Hélène a des crises d'hystérie contre son fils, à chaque fois que le père de ce dernier ou sa propre mère téléphone au domicile.

Christine, 48 ans, maman célibataire élève seule son fils, Antoine, 10 ans. Femme intelligente, débrouillarde, elle lutte tant bien que mal pour maintenir son activité professionnelle indépendante à un niveau de ressources suffisant. Elle vit dans un minuscule appartement, ne se plaint jamais, ne demande

rien à personne. Sa mère prend régulièrement l'enfant. Mais je ne dois rien à quiconque, se plaît-elle à déclarer. Elle entreprend une analyse dont les résultats la satisfont durant les deux premières années. Puis elle décide brusquement de changer d'analyste, le lendemain du jour où sa mère menace de se suicider. A cette époque, Christine venait de se souvenir de scènes pénibles de son enfance et de prendre conscience que les traitements violents de sa mère à son encontre n'étaient peut-être pas normaux. La deuxième analyse sera arrêtée brusquement dans les mêmes conditions. Elle ne fait subir aucune violence physique à son fils dans son éducation, mais ne lui parle que s'il est totalement obéissant et vient l'embrasser quand et comme elle l'a décidé... Antoine est très passif et soumis, ne se met jamais en colère et sait que sa mère en est très fière. Ce que cette dernière ne sait pas, c'est qu'il se comporte agressivement à l'école et fait preuve de brusquerie incontrôlée avec les autres enfants.

Elise, 50 ans, est dirigeante d'entreprise. Elle se présente toujours d'une façon calme et posée, souriante et attentive. Elle écoute beaucoup et pose beaucoup de questions. Elle ne se livre jamais et parle peu, jamais d'elle-même. Ses supérieurs s'étonnent du changement rapide des membres de son équipe qui quittent l'entreprise la plupart du temps en conflit ouvert avec elle. A la demande d'un employé plus obstiné et plus hardi que les autres, une enquête et un examen psychologique révèlent qu'Elise faisait subir à ses employés une torture constante sous forme d'humiliations et de cruautés psychologiques quotidiennes. Elle expliquera devant le Tribunal des Prud'hommes qu'il était normal que les autres subissent ce qu'elle avait elle-même subi de la part de son père dans son enfance.

Annie, 32 ans, célibataire et institutrice. Elle a choisi ce métier par vocation. Elle grimpe très vite les échelons, dans un métier où il est rare de ne pas avoir à attendre le privilège de l'ancienneté. D'autre part, socialement son niveau de vie s'élève bien au-dessus

de celui de ses parents, ce dont elle est fière. Elle est indépendante et a de nombreux amants. Ses amis disent qu'Annie est une femme qui réussit. Pourtant, les années passent et l'état dépressif qu'elle cache devient de plus en plus chronique. Médecins, psychothérapeutes, séminaires de développement personnel l'amèneront à se souvenir de certaines vérités de son enfance. Sa mère, opérée du cœur, puis son père et enfin sa sœur tomberont de plus en plus souvent malades. Malgré la pression familiale, elle décide d'exprimer ses véritables sentiments et de laisser sa famille régler seule leurs problèmes. Depuis ce jour, la dépression a disparu et Annie s'est stabilisée dans une relation de couple harmonieuse. Elle envisage de quitter son métier pour faire elle-même les enfants tant désirés.

Autant d'exemples d'une mémoire oubliée, pour le meilleur ou pour le pire.

Pour l'adulte, une enfance se compose de souvenirs qui sont autant d'odeurs, de sons, de mots, d'images, de sensations et d'émotions... La mémoire de son enfance chez l'adulte est non seulement subjective, mais elle se transforme. Se déforme. Se forme aussi. Les souvenirs reviennent comme des sources soudain jaillies à l'occasion d'un événement anodin ou bien traumatique. Les souvenirs viennent, reviennent à la mémoire... enrichis, améliorés ou entachés. Mais ils ne restent jamais vraiment les mêmes, comme si à chaque évocation, ils reprenaient souffle de vie, couleur et énergie pour grandir, mûrir ou simplement mourir. Car les souvenirs meurent aussi, tout simplement quand on n'a plus besoin d'eux.

Quand les souvenirs reviennent

Une enfance se compose de souvenirs agréables ou désagréables. Ces souvenirs forment ainsi une trame sur laquelle chacun a construit son scénario, a pris ses options de vie, sur laquelle reposent les valeurs et la morale individuelle. Mais aussi, accumu-

lés, emmagasinés dans l'inconscient, l'enfance se compose de souvenirs cachés, de cette connaissance toujours disponible, mais nous répugnons à l'écouter. Particulièrement, lorsque l'adulte veut se fabriquer une histoire personnelle enfantine idéale. Une histoire sur laquelle il n'y a rien à dire. Rien à raconter. Parce que cette histoire – sans être parfaite – fut justement sans histoires. Du moins en apparence...

Or, à l'occasion d'une analyse ou d'une psychothérapie, d'un choc physique, d'un choc affectif, d'une expérience intense, voire d'une situation qui met en cause la survie, les souvenirs reviennent à la mémoire. Voilà qu'ils se révèlent. Surgis du fond de l'enfance, ils sont comme des vérités brusquement avouées. Ils modifient la perception que l'on avait de son passé. Et amènent à la prise de conscience d'une autre réalité, d'une autre enfance que celle que l'on voulait bien se raconter. D'une enfance pas si idéale que ça. D'une enfance maltraitée, d'une enfance violente. D'une enfance bâillonnée et meurtrie...

Pour Hélène ou Christine, de leur point de vue, leur enfance a été normale. Même si Christine, plus avancée dans sa connaissance de soi et munie d'un savoir psychanalytique, avoue avoir été maltraitée par sa mère (mais elle s'en explique et comprend et lui trouve mille excuses), elle n'a aucun souvenir de son père.

Pour Christophe, qui fut confronté plusieurs fois à des décès autour de lui, son enfance n'a pas rencontré de problème particulier, sinon qu'il en veut beaucoup à ses parents de l'avoir mis en pension, alors que sa sœur restait à la maison. Christophe ne veut pas entamer une démarche avec un psychologue – même s'il admet avec cynisme qu'il en aurait bien besoin – et refuse obstinément d'évoquer son passé.

On peut se demander comment ces souvenirs ont pu ainsi rester enfouis, silencieux, secrets si longtemps ? Et quelle somme d'énergie doit dépenser la personnalité pour lutter contre leur émergence ? Se

pourrait-il que l'adulte cherche désespérément à se protéger ? A mon sens, oui.

Pour éviter de retrouver la souffrance. Non seulement la souffrance du souvenir lui-même : se souvenir, c'est revivre la situation passée, la ressentir. Mais aussi pour fuir une vérité qui impliquerait une telle remise en question... Remise en question de la trame du passé, donc du système de valeurs et de croyances. Et parce que ce sont les valeurs et les croyances choisies par l'individu qui détermine son présent et ses choix pour l'àvenir... revivifier amène à une remise en question de l'individu lui-même et de son chemin de vie.

Fuir pour éviter de ressentir certaines émotions déclarées interdites : l'enfant maltraité apprend vite à se taire, à ne pas pleurer, à ne pas se plaindre. C'est ainsi qu'une situation de violence physique ou/et psychique est devenue une situation banale. Et l'adulte décrira son enfance comme une enfance " normale ", où rien ne mérite d'être signalé au médecin traitant, à l'analyste ou au psychothérapeute.

C'est le cas pour Christine, Elise ou Annie. Et cette banalisation de la violence peut continuer à l'âge adulte. Christine comme Annie ont des relations avec des hommes qui – d'une façon ou d'une autre – ne les respectent pas. Parce qu'elles ne respectent pas elles-mêmes leurs propres besoins, souvent par incapacité de les reconnaître vraiment.

M'exprimer en tenant compte d'abord de mes besoins représente à mes yeux toujours une petite victoire sur mon passé. Et soigner mes relations pour qu'elles soient empreintes de respect, d'amour et de douceur est une attention de tous les instants.

Par sa mémoire tronquée, l'adulte se protège, mais veut surtout protéger ses parents.

Lorsque la mémoire est réappropriée, lorsque le consultant, le patient veut bien voir, ressentir, entendre, reconnaître la situation passée telle qu'il l'a

vécue, il est surprenant de constater qu'il persévère à vouloir protéger ses parents. Les protéger de la vérité qu'il vient de découvrir. La vérité des parents indigènes, des parents violents, des parents injustes. Comment confronter son père, sa mère, à cette vérité éclairée de plein fouet ? Le parent dont l'adulte persiste à se sentir responsable (par l'intermédiaire de son enfant intérieur toujours blessé) va-t-il survivre à la vérité que détient l'individu sur sa propre enfance ? Vérité cachée par les parents eux-mêmes. Alors naît la peur de faire mal, la peur de provoquer l'irréversible.

Christine arrête son analyse lorsque sa mère se présente comme malade, voire en danger. Daniel, veuf, un enfant à charge, est amené à cohabiter à nouveau avec sa mère car elle va venir l'aider à élever l'enfant. Daniel étouffe. Mais il ne dit rien. Il bouillonne intérieurement. Mais il se contient. Au chagrin provoqué par la disparition de son épouse, s'ajoute la prise de conscience soudaine du vrai visage de sa mère. Mais il ne peut se permettre de laisser libre cours à son envie de " tuer " symboliquement sa mère ni à celle de " mourir ". Daniel a eu la chance d'être dirigé par un de ses amis vers un psychologue. Et il commence à entendre sa voix intérieure. Il est proche du moment où il va décider d'écouter cette voix, de nourrir ses propres besoins et pas ceux de sa mère. Il lui reste maintenant à traverser la phase finale : accepter de compléter sa mémoire, de rendre la responsabilité à sa mère, de ne plus vivre pour elle mais en fonction de lui-même.

Et c'est cela qui est difficile. Ce sentiment étrange que ma mère ou mon père risque de mourir, tué par mon désir d'être enfin moi-même et mon refus d'être l'objet modélisé par eux. Dans le cœur de l'enfant, le parent a toujours raison et est toujours bon.

Mais la mémoire vivifiée ne peut plus être ignorée. Car la vérité est irrémédiable. Le souvenir débus-

qué ne peut plus être oublié. La mémoire retrouvée vibre, crie, exige d'être reconnue, comprise et intégrée. Tout humain face à sa croissance de l'âme touche un jour à cette nécessité.

Des étapes pour la guérison

Une enfance meurtrie – comme un souvenir qui saigne – ne peut guérir qu'au travers du processus naturel de guérison. En traversant complètement les différentes étapes nécessaires à la guérison.

Guérir un souvenir est impossible sans effectuer un voyage intérieur qui possède ses clés, ses escales chronologiques. Quatre escales, dont la durée et l'intensité varie d'une personne à l'autre. Mais quatre escales qui se suivent immuablement dans cet ordre. D'abord, la phase de négation : « non, ce n'est pas possible, je ne peux pas y croire, pas à moi ». Puis celle de la colère (tournée vers les autres, l'extérieur) : « c'est de leur faute après tout ». Suivie de la dépression, cette colère retournée contre soi-même : « c'est de ma faute après tout ». A cette étape, succède une phase plus ou moins longue d'intégration, de prise de conscience des faits plus objectifs, de plus en plus déliée des émotions et des jugements : arrive alors l'étape de l'acceptation. Du pardon nécessaire. Pardon à l'autre et pardon à soi-même.

L'adulte – par son enfant intérieur – pardonne plus ou moins aisément à ses parents car il souhaite toujours ardemment les protéger. Leur épargner la prise de conscience. Mais l'adulte porte toujours le poids du mauvais traitement, de la violence, de l'agression. Ce poids du comportement limitatif généré par la violence subie et par son enracinement inconscient. Ce souvenir qui n'est plus enfoui, qui a été revécu, qui a été compris, voire accepté. Mais dont le poids est toujours présent. Parce que la phase d'intégration n'est pas encore complète.

A cette étape, le consultant en psychothérapie par exemple déclarera qu'il en a terminé avec son

problème, voire qu'il en a terminé avec sa psychothérapie. Ou bien créera des conflits avec des personnes qui ne sont pas trop importantes pour lui pour dévier la colère qui demande à remonter à la surface. A cette étape, des angoisses reviennent. Les envies d'exploser de colère, les peurs viscérales de mourir ou de voir mourir. Elles ne sont plus liées à l'enfance, ni à l'enfant que l'on a été, mais aux parents. L'adulte craint pour ses parents. Comme si la vérité du souvenir pouvait les blesser, les mettre en danger, voire les faire mourir.

Christine, Elise, Annie expriment toutes ce que j'ai vécu moi-même. Cette crainte de mettre en danger le parent. Que va devenir ma mère si je lui tiens tête ? Comment mon père va-t-il pouvoir survivre au fait que je décide seul ? Christine raconte : « Elle s'occupe de mon fils, elle me téléphone pour me critiquer, mais elle ne supportera pas que je lui dise ce que je pense de tout cela et je la ferais tomber malade si je le faisais ». Ce processus est tellement puissant que pour moi qui n'ai plus mes parents depuis l'âge de 17 ans, je vivais tout de même intensément cette peur que quelque part dans le monde, une personne était en danger si je lâchais prise sur ma prétendue responsabilité.

Encore une fois, l'adulte modifie sa perception, décrit différemment sa réalité. Comme l'enfant qui se cache derrière ses mains, imaginant que, puisqu'il ne voit pas, les autres ne le voient pas.

La résistance à la guérison des souvenirs est telle que la tension ressentie par l'adulte devient intolérable. Il peut être amené à revivre les phases de prise de conscience et de négation, voire de colère et de dépression. Il lui faudra aller au-delà du déni. Au-delà de l'interdiction d'être libre et d'être soi. Car pour conserver un secret d'enfant si lourd, l'adulte consomme une grande partie de son énergie, de sa capacité créatrice. Pour se taire, il s'agit de contrôler soigneusement sa parole, de museler sa spontanéité, d'assassiner sa propre liberté d'expression.

Il lui faudra reconnaître et rendre la responsabilité de l'acte de violence à son auteur. Séparer le présent adulte du passé enfant. Choisir une forme de responsabilité différente de celle vécue comme « mes parents ont besoin d'être protégés ». La responsabilité intégrée comme la réponse-habileté : l'habileté à répondre de façon appropriée aux situations.

Annie s'épanouit et s'affirme de mieux en mieux depuis qu'elle a décidé que la maladie de cœur de sa mère n'était plus son problème. « Ma mère est une adulte, j'en suis une, nos vies ne sont pas les mêmes. Le lien qui nous unit ne sera plus le secret et la soumission ».

L'adulte doit accepter le risque de vivre pour **lui-même** et non pas de vivre en fonction du diktat des parents, des éducateurs, des modèles d'enfance. Est-ce un risque ? Oui, car il s'agit de retrouver l'accès à ses propres valeurs, à ses propres émotions. Il s'agit d'accepter de tuer symboliquement les parents pour

laisser naître enfin le vrai **soi**. Paradoxalement, devant la violence subie dans l'enfance, accepter d'être « l'enfant victime » – et non pas « l'enfant acteur » – pour qu'enfin l'adulte ne soit plus jamais victime.

C'est à ce prix que la souffrance disparaît, que le souvenir se nettoie et peu à peu s'estompe pour n'être plus qu'une base de réflexion. Une plateforme neutre d'information. La capacité d'expression et d'affirmation de soi et de ses besoins s'élargit. Le comportement violent avec les enfants ou les adultes va s'atténuer, ou bien le comportement passif et la tendance à la soumission vont se réguler. La personnalité prend son relief propre, indépendamment du passé. La palette des émotions et de l'expression s'enrichit plus librement. L'être devient plus libre d'exprimer la beauté de son âme.



Skinheads, taggers, zulus et les bandes des rues

par Patrick LOUIS et Laurent PRINAZ *

Bien souvent, les adolescents éprouvent du dépit devant le monde adulte peureux... Le phénomène des bandes de jeunes n'est pas nouveau, mais il prend de nos jours des aspects bien particuliers.

Depuis 1987 il n'est guère de semaines où l'on ne trouve dans la presse un article sur les bandes. Baston, dépouille, leur violence fait peur, l'homme de la rue ne se sent pas en sécurité. Avec raison, car la violence des bandes existe. Mais la délinquance n'est pas première, elle ne doit pas occulter la réalité de la bande : une forme particulière de la socialité. Essentiellement constituées de jeunes, d'adolescents, même si on y rencontre parfois des adolescents très "prolongés" (comme ce skin anglais de 40 ans), elles regroupent toujours des gens qui ne sont pas dans une situation sociale stable (problèmes scolaires, emplois précaires) et qui se cherchent une stabilité au sein d'une micro-société.

Le dictionnaire définit la bande comme un groupe de personnes réunies par affinités ou pour faire quelque chose ensemble. En réalité, une bande ressemble un peu à une tribu. Au sens étymologique du terme, la tribu est un regroupement de familles de même origine, vivant dans la même région ou se déplaçant ensemble, et ayant une même organisation

politique, les mêmes croyances religieuses et, le plus souvent, une même langue. Bien évidemment la bande ne regroupe pas des familles, mais ses membres ont généralement la même origine géographique (le quartier, la cité, le bloc d'immeubles), sociale (en dessous de la moyenne bourgeoisie sauf cas très particuliers) et plus rarement ethnique (chez les skinheads et les chasseurs de skins, et encore avec de nombreuses exceptions). La bande a son territoire de vie, le lieu où elle se réunit. Elle se déplace regroupée pour mener ses diverses activités. La bande utilise un langage qui, sans lui être tout à fait propre, n'est pas celui de la société (un certain argot, le verlan). Les croyances religieuses sont remplacées par une communauté de goûts, notamment musicaux (différentes formes de rock, le rap), et par certaines références "historiques" (les exploits de la bande) ou mythiques (l'image de la bande telle qu'elle est véhiculée par un certain cinéma)... Elle est organisée selon des structures plus ou moins solides.

Il existe, en fait, deux types de bandes. La bande de quartier, c'est la bande de toujours, la bande qui naît dès qu'il y a un quartier, dès qu'il y a une ville. C'est souvent à partir d'elle que se développe le deuxième type de bandes, la « bande de mouvement ». La bande de mouvement est un phéno-

* Patrick Louis est docteur d'Etat en Sciences politiques. Il collabore à divers journaux. Laurent Prinaz est éducateur de rue. Ils ont publié ensemble *Skinheads, taggers, zulus et Co.*, Ed. de la Table Ronde, 1990.

mène contemporain, elle se fonde sur des idées communes, sur une musique commune, un look, une idéologie et parfois quelques valeurs politiques. Elle constitue un stade supérieur d'organisation de la bande, c'est un véritable courant, un mouvement de quartier.

La bande de quartier

Dans la bande le jeune peut nouer des relations de parité qui lui sont refusées dans les milieux contrôlés par les adultes, la famille, l'école, le lieu de travail. Les jeunes se retrouvent à la sortie de l'école, vers 12-13 ans, au tout début de l'adolescence. Ils habitent le même groupe d'immeubles, le même quartier. Les enfants recherchent un espace sécurisant. Un univers où ils trouvent des références claires, les leurs, et la solidarité. Les liens de solidarité sont les fondements d'une bande. La bande fournit un nouveau code de référence, des images d'identification, une alternative aux valeurs parentales. Les parents ne savent jamais que leur enfant fait partie d'une bande. Ce qui se passe dans la bande ne regarde pas les parents. Ça n'appartient pas au monde des adultes. C'est à eux, il ne faut pas chercher à s'immiscer. La bande structure et joue le rôle de support affectif. L'angoisse existentielle de l'adolescent y trouve une source d'apaisement. C'est la face positive de la bande. Malheureusement, il y a aussi une face négative. Etre en groupe, c'est se sentir fort, pour le meilleur et pour le pire. Il est des tentations auxquelles on ne résiste pas. « Après tout qu'est-ce qu'on risque ? ». L'affirmation de la puissance exige souvent des victimes. Et puis, il y a toujours cette quasi-certitude de l'impunité.

S'en sortir, c'est l'expression qui revient le plus souvent dans leurs bouches. Ils appartiennent à des milieux plutôt défavorisés, ou à des familles déchirées. Les plus grands n'ont pas de formation réelle. Les plus petits sont souvent déjà en situation d'échec scolaire. Ce qu'ils veulent, c'est s'intégrer et profiter

de la société de consommation. La bande ne tient pas de discours révolutionnaires. Elle fait siennes les valeurs de la société. Son existence, elle la doit d'abord à une juxtaposition de mal-être individuels. Les jeunes de la bande sont des jeunes en conflit qui se réconforment en se regroupant. Ils en veulent aux adultes qui les rejettent, à leurs parents qui les ignorent, même si c'est de cela qu'ils parlent le moins volontiers.

La solidarité

« Le plus important, c'est la solidarité, l'amitié. C'est faire tout ensemble : partir en vacances, se battre, s'amuser, se balader, aller chercher des filles, aller au cinéma... Par exemple si on veut aller en boîte, et qu'il y en a un qui n'a pas le sou, soit on lui trouve le fric, soit on traînera toute la nuit avec lui plutôt que d'aller en boîte et que lui n'y entre pas ».

C'est la même solidarité qui joue lorsqu'un membre de la bande a des problèmes avec un étranger à la bande, on ne laisse pas le copain seul, on tombe, à dix contre un, sur l'"agresseur".

La bande de quartier regroupe ces jeunes qui ont fait de la rue leur domaine. Ils se retrouvent ensemble sans véritable projet. Le verbe "traîner" revient souvent dans les conversations. On ne fait rien de précis, on passe le temps, on est ensemble, on oublie ses "galères". Les actes délinquants, s'ils sont les plus spectaculaires, ne sont ni les plus nombreux, ni les plus déterminants. C'est une évidence, on est d'abord ensemble pour ne pas être seul. La bande est un refuge contre la solitude. Les adolescents forment une bande jusqu'à ce que l'âge, le mariage, le travail, un déménagement les séparent.

Les bandes de mouvements

Si la bande de quartier paraît quasiment d'origine immémoriale, la bande de mouvement semble appa-

raître avec la culture-rock. C'est vraiment la bande moderne par excellence, dont les blousons noirs furent la première manifestation. Le premier choix d'une bande de mouvement sera, généralement, un choix musical. On aime tel type de musique, on en déteste tel autre. Ce n'est pas le quartier qui est le lieu de rencontre, c'est la musique. La bande ne se donnera un lieu de regroupement qu'une fois constituée. Son territoire n'est alors véritablement qu'une base, quasiment au sens militaire du terme. L'immatérialité de ce lieu de rencontre originale n'est pas sans influence sur le rôle du chef (ou du groupe dominant) qui devient déterminant. Au delà de la musique, la bande adoptera souvent sa manière de penser. Le chef jouera le rôle d'un véritable leader d'opinion. Certains, d'ailleurs, ne se mettront à aimer une musique que par fascination pour ce chef.

Le mot bande tire son origine du germanique "bandwa" qui signifie "étendard". La bande se regroupe derrière un étendard, l'étendard qui la différencie. C'est une enseigne de guerre et le symbole d'une cause pour laquelle on combat. Le combat, la cause, sont des notions inhérentes à toutes les bandes, même si souvent la cause pour laquelle on combat n'est autre que la bande elle-même.

Toutes les bandes ont leur emblème, une tenue vestimentaire particulière, un sigle, n'importe quel signe distinctif. Un membre d'une bande, agissant en tant que membre de cette bande, doit pouvoir être reconnu immédiatement. On dit alors qu'il « porte les couleurs ». La première guerre des bandes a eu lieu aux USA au début des années 80, entre les black panthers et les rebelles qui arboraient le drapeau sudiste.

A l'origine, les guerres entre bandes avaient pour principal objectif d'arracher les couleurs de la bande adverse. « Je te vole ton perfecto », « je te rase la banane », s'ils ramenaient à leurs copains un écusson, un foulard ou des cheveux, tout était pour le mieux. La violence n'est survenue que plus tardivement. Comment et pourquoi ?

Il suffit d'un dérapage une fois, pour que ce soit l'entrée dans l'engrenage de la vengeance. Le discours anti-violent et répressif des adultes stimule la violence par opposition. Sans compter le rôle des médias. Outre l'identification aux bandes très violentes de certains films américains, « on est une bande ». Les médias parlent de la violence des bandes, il faut alors correspondre à l'image médiatique !

Les films comme "Warriors" de Walter Hill ou "Colors" de Dennis Hopper montrent des guerres de bandes extrêmement violentes aux USA. Ils pénètrent l'imaginaire des jeunes, nourrissent leur désir d'imitation, ils permettent de trouver une identité, un look voire un nom de bande. Les "films de bande" forment un genre cinématographique particulier. Après la mythique "Equipée sauvage" de Laslo Benedek (1954), avec Marlon Brando, la première véritable illustration du genre pourrait être "Teenage doll" en 1957 de Roger Corman. On y trouve tous les ingrédients qui feront le succès de ces films : la ville, la nuit, la rivalité entre les bandes, la poursuite, le sexe et la violence. C'est ce film qui a directement inspiré le fameux "Warriors" ("les guerriers de la nuit") de Walter Hill, qui réalisera également "Les rues de feu" (1984). Parmi les "films de bandes" les plus fameux, il faut citer "Orange mécanique" de Stanley Kubrick (1971) et "Outsiders" de Francis Ford Coppola (1982).

Les "Hell's Angels", les "anges de l'enfer", est un groupe de base qui définit les règles, les rites, en 1950 à Fontana, et va faire naître une légende, celle des hordes dévastatrices, montées sur de fabuleuses motos trafiquées parcourant les Etats Unis en tous sens à la recherche de quelques pillages fructueux. Après leur passage, on ne trouve plus que cadavres, femmes violées, magasins ruinés. Les Huns des temps modernes. Comment démêler le réel de l'excessif ? Le cinéma en rajoute. Le récit de l'épopée des "Hell's Angels" a suscité des vocations en Europe. Des groupes se sont formés. Dissous, ils se sont réformés, adoptant le look de leurs modèles américains,

avec une attirance particulière pour tout ce qui figure la mort : casques allemands et quelques croix gammées pour la "provo".

Les *punks* n'abîment pas, mais ils s'abiment. Ils arborent la croix gammée par pure provocation. Leur image est liée au pur plaisir de voir les gens effrayés.

Leur allure attire inévitablement le regard. Ils étonnent. Ils provoquent. Les cheveux coiffés en crête multicolore, le jean's déchiré, les lourdes chausures, le blouson constellé d'insignes anarchistes et nazis mêlés, plus quelques ustensiles tout droit sortis du sado-masochisme, les punks véhiculent la révolte nihiliste d'une jeunesse désespérée.

Les *skins* font parler d'eux : agressions, passages à tabac, coups de couteau, vols à l'arraché, viols...

« Nous, on était sale, on fumait ; nos petits frères, ils sont propres sur eux, ils font du sport et ils tapent », dit un ancien punk.

Les valeurs skin s'opposent radicalement au *flower power hippie*. Toujours d'une propreté irréprochable, vêtu dans l'élégance prolétarienne, les cheveux de plus en plus courts, jusqu'à n'être plus qu'un "crâne rasé" et le visage parfaitement glabre. Le skin boit, mais ne se drogue pas, il fait du sport, il se veut "viril", prône la bagarre et la bringue. Guerriers pour eux-mêmes, ils sont tous égaux dans le groupe, ils se réclament de valeurs spartiates, admirent les jacobins, Robespierre, les idéologies d'extrême droite... Ils admirent en fait toute manifestation de violence.

Les skins crient leur haine du "rebeu" (beur), du "tong" (Chinois), du "kebla" (black), du "feuj" (juif), du "keuf" (flic) et de tous les "bouffons" (ceux qui ne sont pas comme eux).

Mais pour les skins, la violence est une valeur en tant que telle, plus que le racisme.

Ils recherchent le chaos. Ce qu'ils veulent, c'est mettre le bazar, abattre la bourgeoisie. Ils veulent détruire l'ordre, rendre le monde conforme à leur

désordre intérieur. Ils parlent de violence fondatrice. Ils veulent bâtir un ordre nouveau. Ils poursuivent le mythe des guerriers et se réfèrent en ce sens au nazisme. Ils sont contre le communisme, contre le capitalisme, ils prônent des valeurs racistes et nationalistes, mais derrière leur vision phantasmatique du nazisme, les skinheads ne proposent aucune vision cohérente du monde.

Ils appartiennent à la marginalité urbaine, comme les membres des autres bandes. Ils deviennent skin en découvrant un groupe, par vengeance, parce qu'un frère, un copain, une sœur a été tabassé par des Arabes. Ce sont le plus souvent des "paumés" qui ne réussissent pas à s'insérer dans notre société. Les responsables de leurs difficultés sont les autres, bien sûr. Et parmi ces autres, l'étranger en premier lieu.

Mais ils n'ont pas d'autre politique que la haine. C'est cette haine qu'il faut combattre et non pas une pseudo-résurgence du national-socialisme. Ils n'ont que la haine parce que ce sont des enfants perdus de banlieues tristes. Derrière leurs diatribes nazies ils voudraient dire leur force, ils ne disent que leur mal-être. Lorsqu'ils affirment, péremptoire, « nous, nous ne sommes pas comme les autres bandes, nous, nous avons un projet » comment ne pas voir le néant dans lequel ils se débattent ?

Les chasseurs de skin leur ont fait la vie dure. Il ne fait plus très bon arborer les couleurs skin. La publicité que leur a faite Carpentras a toutefois encouragé une nette recrudescence des engagements. Chaque événement médiatisé voit le nombre de skins augmenter. Plus ils sont rejetés, plus on les trouve immondes et abjects, plus ils attirent.

Les skins sont parfois utilisés par les partis politiques mais ne sont pas vraiment politisés eux-mêmes ; ce qui les intéresse, c'est détruire, casser.

Les chasseurs de skins sont souvent d'anciens skins, ou des gens qui ont pris la rage parce qu'ils ont

eu affaire à des skins. Ils deviennent chasseurs par vengeance. Leur truc ? casser du skin. Violence et arts martiaux, ils cassent, les bras, les jambes, pas de morts, ils font attention ! Ils veulent marquer, humilier plutôt que faire souffrir.

Il existe un mouvement des skins communistes, anti-racistes, les "redskins". Ce sont les plus idéologiques, ils sont le véritable pendant des skins extrémistes de droite. Ils assurent le service d'ordre de divers groupes musicaux et organisations politiques.

Il y a aussi les "Ducky boys", qui ont trouvé leur nom dans le film "Les Seigneurs" racontant les aventures de bandes new-yorkaises. Ils se disent non politisés et d'utilité publique. Ils agissent concrètement pour éliminer les skins et autres extrémistes de droite. Leur motivation est encore la vengeance : « Chez les ducky boys on a tous connu des histoires. Par exemple, y'en a un, c'est sa cousine qui s'est fait violer par cinq skins, son frère était à moitié mort. Alors il a fait de la boxe thaïlandaise et maintenant c'est devenu une masse ».

Les *zulus*. C'est un groupe né de la danse. Les zulus se posent des défis dans les boîtes de nuit. C'est une bonne substitution à la guerre des rues. La nation zulue comptait 40 000 membres à New York au moment du crack. Sur l'incitation d'un chef de gang, la guerre des territoires avait cessé. Il a montré la voie en devenant chanteur. Le message est « Ça suffit, arrêtons la violence, on peut aussi dessiner, danser, créer... ». C'est ainsi que sont nés le hip hop, le smurf, les fresques murales... Les zulus de Paris se reconnaissent par un collier et une tenue assez spéciale. Leurs idéologies sont anti-drogue, anti-apartheid, ils sont assoiffés de paix et de gaieté. Ils dessinent sur les murs des villes et des banlieues des "brûlures", fresques murales à la bombe, à ne pas confondre avec les tags, faits au marqueur, auxquels les zulus sont opposés.

Les tags étaient aussi une bonne idée, une bonne alternative à la violence. Le tag est un jeu, une prise

de risque. Mais il a donné lieu à une grande répression. Pour éviter la dégradation du matériel urbain, certaines municipalités ont offert des murs à tagger, une aubaine pour les artistes, mais un mur autorisé ne satisfait pas la recherche fondamentale du tagger de base : prendre des risques.

Les zulus sont non-violents, ils ne veulent pas salir ou dégrader. Ils sont très rigoristes et formalistes. Ils ont une reine qui érige et fait respecter des règlements, des lois. « Ne pas se battre, ne pas dépouiller, ne pas boire, ne pas fumer... ». Ils sont dans la bonne conscience planétaire, ils ont leur habilement et le rap.

En théorie, donc, ils ne se battent pas. Mais il y a le problème de l'argent. Ce sont des gosses de pauvres, et il faut porter Chevignon... alors on le vole. Il n'y a aucune animosité contre l'autre, mais il faut avoir ce blouson sur ses épaules sinon on est moins que rien. Et bien sûr la société de consommation renforce ce genre d'archétypes superficiels.

Faut-il avoir peur des bandes ?

En réalité la plupart des bandes tentent d'éviter la violence. Les skins sont un phénomène très minoritaire. Dans la plupart des bandes, le grand violent, le fou, l'extrémiste est rejeté, et il y a très peu de toxicomanes. S'ils sont consommateurs occasionnels de drogues, ils ne touchent pas aux drogues dures. L'héroïnomane est d'une égoïsme forcené, il ne peut participer à une bande.

L'éducateur prend en charge les détresses individuelles. Il aide à grandir bien, à passer ce cap de la dépendance des parents vers l'indépendance. Pour les aider il faut leur donner un maximum de responsabilités, du travail, leur permettre de disposer de moyens financiers suffisants pour fonder une famille, de façon qu'ils ne restent pas trop longtemps chez leurs parents.

Les problèmes sont économiques, idéologiques, et urbanistiques. La politique parisienne actuelle est de rejeter les plus défavorisés à l'extérieur de la ville. Ce nettoyage pour un Paris/vitrine est une grande erreur. De toutes façons les jeunes reviendront toujours vers le centre, c'est là que tout se passe. Les bandes font partie intégrante de Paris. Rejetées en périphérie, dépossédées de leurs territoires, les bandes de banlieue reviennent avec la haine, en conquérants. De plus, leurs parents sont en banlieue, il n'y a plus personne pour jeter un œil sur la cour ou dans la rue, plus personne pour leur poser des limites.

Quelle attitude avoir envers les bandes ?

Il existe une véritable culture de la rue. Nous avons à respecter leur culture, et à leur demander de respecter la nôtre.

Leurs valeurs, c'est la musique. On n'a pas besoin d'aimer la même qu'eux pour être respectés. Il suffit qu'on aime quelque chose. Ils aiment le rap, moi j'aime le rock. Ils m'acceptent. Il faut dire ce que l'on fait, avoir du répondant. Il y avait un adulte qui aimait la musique classique... ils lui ont offert du Mozart !

Que faire pour faire cesser la violence des bandes ?

Cesser de les alimenter, de leur faire de la publicité. Sortir de l'image du skin guerrier, la réalité du skin, c'est la détresse profonde. La violence éclate quand les gens ne peuvent plus se parler. Les jeunes ne savent pas se parler, ne savent pas nous parler. Il s'agit de rétablir le dialogue. Ils ont besoin d'adultes qui les écoutent, ils ont besoin de pouvoir se dire. Il ne faut pas leur laisser comme seule et unique person-

nalité cette image du violent. On entre dans leur jeu si on les juge sur l'apparence.

Et puis il s'agit aussi de ne pas leur donner l'exemple ! Dans le Golfe, on se berce de valeurs pour justifier notre présence militaire. La réalité est économique.

Le jeune aura une activité physique, il s'engagera dans les paras, mais il n'ira pas faire la guerre dans le Golfe. Il ne veut pas mourir, il veut exister.

La société moderne, et tout particulièrement dans les villes, est exhibitionniste. Paris est le centre de toutes les tentations, le luxe s'y affiche sans pudeur. Les vitrines regorgent de produits désirables. Tout semble possible, mais il en faut les moyens.

Un sur-désir de consommation, toujours frustré, trouble les enfants qui vivent dans la ville et côtoient chaque jour l'opulence. Ils ont la "rage".

La bande est sécurisante, elle permet aussi de vivre de grandes choses, il y a un fort niveau d'excitation. Le jeu de guerre est un jeu de risque urbain. Les jeunes n'ont plus d'arbres à grimper, de taureau à défier, ils montent sur les lampadaires, défient le métro...

Les adolescents cherchent l'image du surhomme. Ils en ont besoin. Ils ont une mauvaise image de leurs parents. « Les parents de 40 ans sont des lavettes ». Ils sont sous-payés, ils ne se battent pas, ou bien ils se sont battus mais racontent un combat mythique.

Le jeune éprouve du dépit devant ce monde adulte peureux. Il se rebelle contre cette image lenifiante de la fonction sociale de leurs parents.

Alice Miller, une œuvre au service de l'enfant

par Blandine TALI

Les ouvrages d'Alice Miller ont ému aux larmes ses lecteurs. Ils suscitent aussi parfois irritation ou colère. Ils ne laissent jamais indifférent. Alice Miller a le don de réveiller en nous l'enfant oublié, l'enfant que nous avons été. Elle respecte l'être, en nous apprenant à le respecter, et en dénonçant les systèmes qui l'enferment. ANV a voulu présenter l'œuvre de cet auteur.

Suisse-Allemande, née en 1923, titulaire d'un doctorat de philosophie, Alice Muller exerce le métier de psychanalyste pendant 20 ans à Zurich. Depuis 1980, elle se consacre à des recherches sur l'enfant. Elle a reçu le prix Janusz Korczack à New York en 1986. Elle a publié sept livres, dont six sont traduits en français :

Le drame de l'enfant doué, Paris, PUF, 1983.
C'est pour ton bien - Les racines de la violence dans l'éducation de l'enfant, Paris, Aubier, 1984.

L'enfant sous terreur - L'ignorance de l'adulte et son prix. Paris, Aubier, 1986.

Image d'une enfance, Paris, Aubier, 1987.

La connaissance interdite - Affronter les blessures de l'enfance dans la thérapie, Paris, Aubier, 1990.

La souffrance muette de l'enfant - L'expression du refoulement dans l'art et la politique, Paris, Aubier, 1990.

Alice Miller s'est donnée pour tâche de sensibiliser l'opinion publique aux souffrances de la petite enfance, en s'efforçant d'atteindre chez le lecteur adulte l'enfant qu'il a été. Ses livres démontent les mécanismes de la répression des affects et de ses conséquences sur le développement de l'enfant, et sur le comportement du futur adulte.

Citations issues de ces livres :

- **LE DRAME DE L'ENFANT DOUÉ**
A la recherche du vrai Soi

« Le drame de l'enfant doué, de l'enfant sensible et éveillé, consiste dans le fait qu'il ressent très tôt les besoins et les troubles de ses parents et s'y adapte. Il apprend alors à dissimuler ses sentiments les plus intenses, que ses parents supportent mal. Quoique ces sentiments, comme par exemple la colère, l'indignation, le désespoir, la jalousie ou la peur, puissent ressurgir au cours de la vie future, ils ne seront pas intégrés à la personnalité. C'est ainsi que la partie la plus vitale de l'individu, la source du vrai Soi, ne sera pas vécue. Cette répression des sentiments mène, même chez des personnes très intelligentes et pleines de talent, à une insécurité sur le plan émotionnel s'exprimant soit dans la dépression (perte du Soi), soit dans la recherche du grandiose (qui est en fait une défense contre la dépression) ». Les exemples décrits par l'auteur sensibilisent le lecteur à la souffrance inarticulée de ceux qui, comme enfant, n'ont pas eu la chance d'apprendre à vivre et à exprimer leurs vrais sentiments. En lisant les livres d'Alice Miller, beaucoup de gens ont découvert pour la première fois en

eux le petit enfant qu'ils furent jadis. C'est ce qui explique les réactions très fortes et profondes que son œuvre a provoqué chez un grand nombre de lecteurs dans différents pays. »

• C'EST POUR TON BIEN

Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant

« C'est pour ton bien », ces quelques mots justifient les pires violences éducatives.

Alice Miller dénonce dans cet ouvrage les méfaits de la « pédagogie noire », l'éducation de la plupart de nos parents et grands-parents, une éducation autoritaire, une véritable lutte contre l'enfant, une lutte pour le pouvoir sur l'enfant, dont l'objectif est d'obtenir obéissance et soumission. Elle montre comment la répression émotionnelle limite l'épanouissement de l'enfant, comment elle est à l'origine de la violence envers d'autres ou retournée contre soi. Elle démonte les mécanismes psychiques qui peuvent mener à la toxicomanie, au meurtre, à la participation à un régime totalitaire.

« Les châtiments corporels, les mauvais traitements et l'éducation à l'obéissance sont toujours humiliants, car l'enfant ne peut se défendre et doit en outre respect et reconnaissance pour tout cela à ses parents. L'enfant n'a le droit ni à la colère, ni à la révolte. Le recours délibéré à l'humiliation satisfait les besoins de l'éducateur mais détruit la conscience de soi de l'enfant et le rend incertain et complexé ».

L'adulte dont l'enfance a été étouffée est tenté de se servir à son tour de la « pédagogie noire » sur ses propres enfants pour éviter la résurgence de la douleur. S'il a admis que les mesures éducatives prises à son encontre l'ont été « pour son bien », pourquoi ne les utiliserait-il pas sur ses propres enfants « pour leur bien » ?

« Les moyens de l'oppression de l'enfant sont multiples : pièges, mensonges, ruses, dissimulation, manipulation, intimidation, privation d'amour, isole-

ment, méfiance, humiliation, mépris, moquerie, honte, utilisation de la violence jusqu'à la torture ».

« La tolérance des enfants vis-à-vis des parents est absolument sans limites, et l'amour filial empêche l'enfant de découvrir la cruauté psychologique des parents sous quelque forme qu'elle prenne ».

Les principales étapes de la vie d'un individu consistent à :

- subir dans la petite enfance des offenses que personne ne considère comme telles ;
- ne pas réagir à la douleur par la colère ;
- ne pas exprimer la souffrance ;
- manifester de la reconnaissance pour ces pré-tendus bienfaits ;
- tout oublier ;
- à l'âge adulte, décharger sur les autres la colère que l'on a accumulée (violence) ou la retourner contre soi-même (suicide, toxicomanie, folie, maladie, dépression).

Les offenses, les blessures narcissiques infligées à l'enfant ne sont pas reconnues comme telles, elles lui sont imposées « pour son bien », elles sont considérées comme "normales", comme des mesures éducatives nécessaires.

L'enfant n'a pas de droits, mais des devoirs, notamment le devoir de respect envers ses parents. La colère lui est absolument interdite, puisque ses parents sont dans leur bon droit. Il ne peut reconnaître l'injustice du traitement comme telle.

Pour réprimer sa colère, l'enfant doit aussi réprimer sa souffrance. Puisque c'est « pour son bien », les coups, les manipulations affectives, la froideur des parents sont "justes", il n'a pas à en souffrir.

Il doit de plus reconnaissance à ses parents pour tout ce qu'ils ont fait pour lui. Or, pour maintenir refoulées la souffrance et la colère, et continuer d'"honorier" ses parents, il doit enfouir dans les pro-

fondeurs de son inconscient tout souvenir de la réalité de ce qui s'est passé. « Pour survivre, l'enfant ne garde en mémoire que l'affection de l'adulte, associée à une soumission assurée du « jeune coupable » et à la perte de l'aptitude à vivre spontanément les sentiments ressentis ». A l'âge adulte, les affects réprimés, la rage accumulée ressurgissent sur des personnes de substitution ou sont retournés contre soi.

L'éducation qui vise à obtenir obéissance et soumission nie les sentiments de l'enfant et le rend au pire insensible à la souffrance, et au mieux incapable par la suite de faire confiance à ses sentiments, de se faire confiance, de s'affirmer en tant qu'individu, dans ses valeurs propres.

« Si ce traitement est entrepris assez tôt et poursuivi de façon assez conséquente, toutes les conditions sont réunies pour que le citoyen en question puisse vivre sous une dictature sans en souffrir, voire en s'identifiant avec elle sur un mode euphorique comme sous le régime hitlérien ».

« Si l'enfant apprend à considérer même les châtiments corporels comme des "mesures nécessaires" contre les "malfaiteurs", parvenu à l'âge adulte, il fera tout pour se protéger lui-même de toute sanction par l'obéissance, et n'aura en même temps aucun scrupule à participer au système répressif. Dans l'état totalitaire qui est le reflet de son éducation, un sujet de ce type sera capable de pratiquer n'importe quel mode de torture ou de persécution sans en éprouver la moindre mauvaise conscience ».

Alice Miller illustre son analyse par des citations interpellantes, comme celle-ci d'Adolf Hitler : « Ensuite, c'est un plaisir secret, et tout particulier, de voir que les gens qui nous entourent ne se rendent pas compte de ce qu'il advient véritablement d'eux ».

« Ceux qui ont eu dès l'enfance la possibilité de réagir de façon adéquate aux souffrances, aux vexations et aux échecs qui leur étaient infligés, c'est-à-dire d'y réagir par la colère, conservent dans leur maturité cette aptitude à réagir de façon adéquate. »

« Un sujet qui peut comprendre sa colère comme faisant partie intégrante de lui-même ne devient pas violent. Il n'éprouve le besoin de frapper l'autre que dans la mesure où précisément, il ne peut pas comprendre sa fureur, parce qu'il n'a pas pu se familiariser avec ce sentiment dans la petite enfance, qu'il n'a jamais pu le vivre comme faisant partie de lui-même ; parce que c'était totalement impensable dans son environnement. »

Accompagner un enfant, c'est accepter et respecter ses sentiments, son vécu, écouter ses affects.

« Toutes les vies et toutes les enfances sont pleines de frustrations, il ne peut en être autrement ; car même la meilleure des mères ne peut pas satisfaire tous les désirs et tous les besoins de son enfant. Cependant ce n'est pas la souffrance des frustrations qui entraîne le trouble psychique mais l'interdiction de cette souffrance, l'interdiction de vivre et d'exprimer la douleur des frustrations subies, interdiction qui émane des parents et qui a le plus souvent pour but d'épargner leurs défenses. L'adulte a le droit de lutter avec Dieu, avec le destin, avec les autorités et avec la société lorsqu'on le trahit, qu'on outrepasse ses droits, qu'on le punit injustement, qu'on l'exploite ou qu'on lui ment, mais l'enfant n'a pas le droit de lutter avec les dieux, ni avec ses parents, ni avec ses éducateurs. Il n'a pas le droit d'exprimer ses frustrations, il doit réprimer ou nier ses réactions affectives, qui s'amassent en lui jusqu'à l'âge adulte pour trouver alors une forme d'exutoire déjà différente. Ces formes d'exutoires vont de la persécution de ses propres enfants par l'intermédiaire de l'éducation jusqu'à la toximanie, à la criminalité et au suicide, en passant par tous les degrés des troubles psychiques. »

• L'ENFANT SOUS TERREUR

Le refoulement des affects de l'enfant explique la vulnérabilité aux idéologies de l'adulte.

« L'idée d'avoir des opinions qui s'écarteraient radicalement de celles du groupe peut susciter de tel-

lesangoisses existentielles que ces opinions ne peuvent même pas se former. Cesangoisses n'ont généralement pas de fondement réel, mais elles datent d'un temps où il aurait véritablement été plus que dangereux pour le nourrisson de risquer la perte d'amour, autrement dit, en l'occurrence, de perdre l'amour de la mère par un comportement inadapté. Elles peuvent empêcher un être qui a eu une enfance de ce type de se libérer de la dictature d'un groupe, même s'il a par ailleurs des capacités intellectuelles exceptionnelles. Ce groupe n'a pas nécessairement besoin d'être précisément localisé dans l'espace, ce peut être une idéologie, un parti ou une école représentant certaines théories. »

« Un enfant à qui l'on fait des leçons de morale, apprend à faire des leçons de morale, et un enfant à qui l'on donne des coups apprend à donner des coups. L'éducation peut faire d'un homme un bon citoyen, un courageux soldat, un juif, un catholique, un protestant, un athée, et même un psychanalyste orthodoxe, mais pas un être vivant et libre. Or seuls ces deux derniers attributs, la vie et la liberté et non les contraintes de l'éducation, ouvrent la voie de la véritable faculté d'aimer. »

« Les enfants que l'on respecte apprennent le respect. Les enfants que l'on sert apprennent à servir, et ils apprennent à servir les plus faibles. Les enfants que l'on aime tels qu'ils sont, apprennent aussi la tolérance ». ... « J'ai souvent été amenée à penser qu'un être à qui il aurait été donné de développer son véritable soi dans son enfance vivrait un martyre dans notre société, dans la mesure où il refuserait de s'adapter à certaines de ses normes. Plusieurs arguments parlent en faveur de cette idée ; on les emploie souvent pour montrer la nécessité de l'éducation. Les parents veulent, comme ils disent, apprendre à leur enfant à s'adapter le plus tôt possible de manière à ce qu'il n'ait pas trop à souffrir plus tard à l'école ni dans sa vie professionnelle. Comme les souffrances de l'enfance et leurs effets sur la formation du caractère sont

encore peu connus, cette argumentation semble conserver tout son poids. Les exemples historiques paraissent même la confirmer, puisque beaucoup d'hommes sont morts martyrisés pour avoir refusé de se conformer aux normes dominantes de la société et voulu rester fidèles à leur vérité.

Mais, en fait, qui s'acharne à ce que les normes de la société soient respectées, qui poursuit tous ceux qui s'en écartent et les cloue au pilori – sinon les gens véritablement "bien" éduqués ? Ce sont des êtres qui ont appris à accepter leur mort psychique dans leur enfance, et qui ne la ressentent que lorsqu'ils rencontrent la vie chez les enfants ou chez les jeunes. Il faut alors qu'ils tuent cet élément vivant pour qu'il ne leur rappelle pas leur propre perte. »

La voie pour redevenir vraiment soi passe par le souvenir. L'expression de la colère contre les véritables "agresseurs", les parents, est nécessaire pour retrouver ses forces vives.

Le vrai Soi se retrouve lorsqu'on laisse reparaître les émotions enfouies.

Agressivité et méchanceté

par Anne-Marie FILLIOZAT *

Le petit enfant répond à la frustration par une réaction de rejet, trop souvent interprétée par l'adulte comme de la "méchanceté". La frustration est inévitable et même nécessaire mais elle doit être justement dosée.

Au cours du développement, l'enfant apprend à gérer ses affects, en ayant recours, entre autres mécanismes, aux processus du refoulement, de la sublimation, de la symbolisation.

Suffisamment bien contrôlée et non bloquée, l'agressivité est une des composantes de l'affirmation de soi.

La façon dont l'enfant vit ses toutes premières expériences est déterminante quant à l'organisation progressive de sa personnalité.

Dès les premiers jours, le nourrisson est partagé entre un état de paix, de bien-être (le sommeil, la béatitude liée à la satiété), et des périodes de tension dont la faim est la cause la plus fréquente. Pour résoudre cet état de tension, l'enfant est complètement dépendant de l'adulte.

Si les échanges avec celui-ci se font dans un climat de détente chaleureuse et de satisfaction, le plaisir d'abord presqu'exclusivement lié aux sensations corporelles évolue vers un plaisir "affectif". L'enfant est alors ouvert aux expériences nouvelles. Au cours de ces expériences il développe intérêt et joie pour tout

ce qu'il perçoit quand il se sent heureux et envahi de bien-être.

Par contre, il éprouve de la rage pour tout ce qui est associé à une sensation de malaise, de déplaisir, il y répond par des réactions d'agitation, de refus, de mise hors de lui de ce qu'il ressent comme mauvais et dont il veut se débarrasser. Les manifestations "agressives" du tout-petit sont en fait simplement un mécanisme de protection : rejet de ce qui est ressenti comme agressant, venant de l'intérieur de soi (sensation de faim intense, coliques par exemple) ou de l'extérieur de soi (tout agent stressant de l'environnement). Si le ressenti interne est trop douloureux, ou si la frustration imposée de l'extérieur est trop importante, et surtout si tout cela n'est pas suffisamment compensé par des moments de satisfaction, de contact positif rassurant, l'enfant vivra ses expériences au monde comme malfaisantes ; il concevra à leur égard négativisme et rancune, vivra continuellement avec un besoin d'agression et une peur réciproque de l'agressivité des autres à son égard.

Il aura en lui l'image d'un monde morcelé et menaçant dont il faut se défendre.

Les réactions négatives de l'adulte à sa prétendue "méchanceté" risquent alors d'établir le cercle vicieux que certains parents connaissent trop bien : plus l'enfant est grondé, plus on essaie de le "dresser", plus il proteste, s'agit, refuse, etc.

* Psychanalyste ; co-auteur du livre *Psychologies transpersonnelles*, Ed. Trismégiste, 1990.

Le rôle de la frustration

La frustration est inévitable ; et elle est nécessaire. Si le bébé n'avait pas l'occasion d'éprouver le manque, il ne serait pas sollicité de développer son aptitude à anticiper le plaisir de la satisfaction, à fantasmer son désir et construire l'image interne stable de l'autre. Cela retarderait sa progression vers la différenciation moi, non-moi, ne favoriserait pas l'élaboration des mécanismes de défense nécessaires à la construction de sa personnalité, et entraverait l'expérimentation d'activités génératrices d'autonomie.

Les lois du développement humain nous rappellent l'importance des rythmes dans la satisfaction des besoins, des alternances manque/assouvissement, leur modulation infléchissant tout le rapport au monde du nourrisson.

Un exemple clinique illustrera ce difficile ajustement et ses conséquences dans le devenir de l'enfant.

Un petit garçon de 4 ans présente une boulimie permanente et non sélective : il avale tout, tout le temps. Il mord objets et personnes, casse ses jouets. Il n'a aucun langage et se présente comme un « débile caractériel ». En faisant raconter à sa mère les circonstances entourant les premières semaines de vie, nous apprenons qu'il s'agissait d'un nourrisson très gros, vorace, pour lequel une réglementation stricte de l'horaire alimentaire a été adoptée par la mère sur les conseils du pédiatre. De plus, celle-ci garde en tête – encore 4 ans après – des paroles (entendues réellement ou « interprétées »...) qu'elle a ressenties comme effrayantes. Le médecin lui avait dit que si elle ne disciplinait pas très vite son bébé, il allait « la bouffer » et qu'en outre il deviendrait énorme, capricieux, exigeant.

La mère a reçu le message quasi à la lettre et suivi des indications données avec rigueur. De plus elle a sevré rapidement son fils, probablement par peur inconsciente d'être « dévorée ».

Que s'est passé du côté de l'enfant ? Entre les têtées, il vivait un état de grand malaise, restant après le repas avec la sensation inquiétante de faim, coupé de tout support affectif, sa mère le laissant pleurer des heures de rang parce que si elle l'avait pris il serait devenu ce « monstre » décrit par le pédiatre. D'autre part, le seul moment où ce petit refaisait unité avec sa mère et éprouvait du plaisir était le temps du repas : sa voracité devenait alors une conduite d'appel.

Un autre élément a contribué aussi à l'isolement de l'enfant : le père était presque absent de la vie de son fils qui était généralement couché quand celui-ci rentrait le soir, et il ne fallait pas le solliciter pour ne pas lui donner de « mauvaises habitudes ».

L'intervention thérapeutique a consisté à faire prendre conscience à ces parents que leur enfant n'était pas un monstre mais un petit garçon malheureux dont la voracité et l'agressivité étaient les symptômes d'un manque affectif, un appel à la communication. Par ailleurs, la relation avec ce soi-disant débile, de personne à personne, devant les parents, a restauré petit à petit l'image qu'ils avaient de leur enfant et a permis une vraie communication avec lui. La boulimie est devenue sélective ; le langage s'est développé, la socialisation également. Cet enfant était à 9 ans un garçon intelligent, sensible, affectueux, suivant la classe de son âge.

La mémoire de l'inconscient

Depuis notre vie intra-utérine, chacune de nos expériences nous a façonnés, a laissé en nous ses traces au niveau du corps et du psychisme. La majorité de ces traces sont complètement inconscientes ; elles n'en sont pas moins actives et facilitent ou entravent notre devenir.

Heureusement, l'environnement peut permettre l'inversion d'un processus négatif si des ressources

nouvelles donnent au sujet l'opportunité de revivre quelque chose de l'expérience antérieure traumatique d'une manière tout à fait différente.

Exemple : un bébé de deux mois présentant chaque soir à la même heure un syndrome d'agitation et de souffrance inexpliquée. L'entretien avec la mère fait apparaître comme éléments marquants une naissance difficile par forceps vers 18 heures, et trois jours plus tard une séparation : atteint d'ictère, le bébé est transféré dans un centre spécialisé, et ce en fin d'après-midi.

L'hypothèse proposée à la mère est la suivante : son enfant revit chaque soir l'intense malaise, voire l'angoisse, le désarroi qu'il a ressenti dans tout son être à deux reprises à ce moment précis de la journée. Il a été alors suggéré à la mère de prendre son enfant un peu avant l'heure habituelle de ses cris, de lui parler de ce qui est arrivé en le tenant confortablement et tendrement dans les bras, de lui raconter comment elle aurait aimé que les choses se passent pour elle et pour lui. Ce qu'elle fit avec un succès immédiat.

Par ses gestes et ses paroles, elle lui a transmis un sentiment de sécurité et de plaisir partagé, ce qui a constitué pour ce bébé une expérience "réparatrice".

Sublimation et symbolisation

Tout au long de son développement, l'enfant aura à limiter certains désirs instinctifs, à différer certains plaisirs, à renoncer à d'autres. Il aura à vivre des conflits entre ses désirs et les interdits.

Le processus de la sublimation l'amènera à dériver ses pulsions vers de nouveaux buts socialement valorisés, créant l'ouverture vers le symbolisme et la créativité.

L'aptitude à symboliser introduit à une gestion secondarisée des conflits, permet d'exprimer les pulsions d'une manière acceptable pour soi-même et les



La cruauté envers les animaux.

autres. Ainsi l'enfant abréagira sa rage contre un objet-substitut plutôt que contre la personne frustrante, exprimera sa colère contre l'agresseur par des mots plutôt que par des coups, etc. Certes, il continuera à alimenter des fantasmes de violence mais il fera de plus en plus précisément la différence entre son monde imaginaire et la réalité. Au fur et à mesure qu'il progressera dans le processus de socialisation, il censurera, même dans son imaginaire, ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, risquant même de devenir pour lui-même pire gendarme que ceux qui l'éduquent.

Par ailleurs, l'activité ludique a une importance capitale dans la gestion des affects. L'enfant ne peut pas agir ses fantasmes directement dans la réalité, en particulier ses fantasmes agressifs et destructeurs qui lui font trop craindre de perdre l'amour des parents. Le jeu représente alors un compromis de choix : l'enfant y agit ses fantaisies mais reste dans le domaine du « faire-semblant » qui sauvegarde sa relation avec ses parents.

L'affirmation de soi

Dans cette dynamique complexe, nous ne devons pas oublier que l'agressivité est une composante de l'affirmation de soi, et que de ce fait même il est fondamental que l'enfant ne l'étouffe pas. Elle fait partie de sa force de vie, de sa capacité d'emprise sur le monde extérieur.

Il en a besoin pour se protéger lui-même, « se défendre », prendre sa place parmi les autres, faire la conquête de son autonomie.

Le processus d'individuation et la construction des valeurs

Une agressivité, suffisamment contrôlée mais non bloquée, est indispensable à la conquête de l'autonomie. Elle est partie intégrante des forces participant à l'individuation, processus qui fait d'un être humain une personnalité unique, un homme total.

Cet être unique est toujours inscrit dans une culture faite à la fois d'éléments universels et d'éléments particuliers.

Ainsi, en ce qui concerne les mécanismes fondamentaux d'introjection et de projection, nous retrouvons chez chacun, dans toutes les races et à toutes les époques, les mêmes schémas : depuis notre naissance et tout au long de notre vie, ce que nous ressentons

comme bon nous voulons le prendre, l'incorporer, le garder ; ce que nous ressentons comme mauvais, nous voulons le refuser, le projeter hors de nous. On peut y voir le prototype des notions de bon et de mauvais, de bien et de mal.

La notion de valeur est donc colorée par les premières expériences de notre vie : ce qui est beau, bien, valable, c'est ce que la mère donne par son lait, sa présence, ses rythmes synchrones, ses affects sécurisants – et par la suite tout ce qui symboliquement les représentera. Ce qui est mauvais, mal, indésirable, non valable, c'est ce que la mère inflige à son bébé par les frustrations, son absence, des rythmes non synchrones, des affects non sécurisants, et par la suite tout ce qui symboliquement les représentera.

Ainsi, les modalités de maternage, en infléchissant les premières relations au monde de l'enfant le « culturalisent » en quelque sorte. L'ethnopsychanalyse nous a apporté des éléments fort intéressants à cet égard.

Erik Erikson, à travers l'observation des enfants sioux, met en relation un allaitements maternel illimité, le sevrage n'intervenant que du fait du désir de l'enfant, avec la générosité illimitée de ce peuple à l'intérieur de la tribu. La générosité n'est pas enseignée à l'enfant grandissant car elle existe comme une vertu qui semble évidente au jeune sioux par imitation de ses aînés. Ce peuple est éminemment pacifique et pacifiste.

Dans notre propre culture, nous pouvons tenter de mettre en relation certains traits particuliers à notre époque actuelle avec la manière dont les enfants sont élevés.

Par exemple, le fond d'anxiété présent chez tant de gens aujourd'hui n'est-il pas lié, au moins en partie, à une difficulté précoce à construire un sentiment de confiance en soi, à travers un maternage souvent trop décousu, des séparations trop précoces, un manque de contacts corporels ?

La passivité et/ou les comportements violents de certains jeunes ne s'originent-ils pas, au moins en partie, dans notre société de consommation qui incite ces jeunes à croire qu'il n'y a pas de limites à leur désir ? Le circuit est souvent trop court entre l'émergence du besoin ou désir, et la satisfaction ; de ce fait ils n'ont pas l'occasion de recourir à leur imaginaire. Ils « passent à l'acte », répondant de façon primaire à leurs pulsions.

Il y a un paradoxe : dans une civilisation tellement marquée par la prépondérance de l'image, un grand nombre de jeunes n'utilisent pas leur imagina-

tion, parce que ces images sont proposées dans un projet d'absorption passive. Là encore, le circuit est raccourci entre le besoin d'être stimulé et la réponse, ne laissant pas place à la recherche, l'expérimentation, l'élaboration.

C'est tout ce travail de "secondarisation" qui permet le passage d'un potentiel de violence présent en chacun de nous, à une agressivité suffisamment maîtrisée, et utilisable dans le sens d'une affirmation positive de soi-même.



La reconversion des jouets de guerre en jouets coopératifs

par Pacijou

A l'automne 1988, plus de 12 000 enfants du Québec ont posé un geste remarquable en se dépossessant de leurs jouets de guerre. Un événement émouvant... Le geste des enfants ne restera pas sans réponse car la ville de Montréal vient d'entreprendre le processus qui doit conduire à l'érection d'un monument à la paix qui recyclera les jouets en question. Peut-être la ville de Québec fera-t-elle de même ? La décision n'est pas encore prise.

Culture violente et guerrière

Pourquoi cette cueillette de jouets ? La réponse est bien expliquée dans le guide pédagogique **Cessez le feu !** qui a, pour l'occasion, servi d'outil de base. Nos enfants sont littéralement "bombardés" par l'incitation à la violence. Que ce soit dans leurs dessins animés, leurs jouets, leurs jeux vidéo ou leurs petits "comiques", la force et la brutalité règnent en maître. Une seule méthode pour résoudre les conflits : les poings ou les fusils. La quasi-totalité des héros des garçons (GIJoe, Heo-Man, Nin-Ja, etc.) sont des héros de guerre et de violence. Et l'on est surpris ensuite que certains adolescents soient violents. En fait ces jeunes ne font-ils pas exactement ce que nous leur conseillons de faire à travers la culture que nous leur fournissons ?

Quoi de plus normal, qu'une fois devenues adultes, un grand nombre de personnes acceptent sans mot dire le niveau actuel des dépenses militaires et qu'elles conçoivent la violence comme un mode normal de solution des conflits !

Imaginer des alternatives

L'objectif proposé pour 1989 porte sur l'élaboration d'alternatives.

Au niveau des parents rejoints par la campagne, l'objectif est double : obtenir que soient retirées des ondes les émissions pour enfants qui incitent à la solution violente des conflits (GIJoe, COPS, etc.) ; obtenir du gouvernement fédéral l'injection de sommes d'argent beaucoup plus importantes pour produire des émissions de qualité pour enfants afin de remplacer les actuelles émissions de guerre.

Au niveau scolaire, il est grand temps de mettre au travail l'imagination des jeunes pour inventer des modèles de société plus stimulants et moins consuméristes que ceux véhiculés par le couple Barbie-GIJoe. Du primaire au collégial, l'activité proposée est donc un « concours coopératif » pour imaginer des alternatives aux actuels jeux de guerre : des



jeux, des jouets et des contes pour la paix, c'est-à-dire qui favorisent le respect des droits humains et de la paix, qui encouragent la coopération internationale, l'écologie, la justice sociale.

Pacijou espère pouvoir mettre sur pied une coopérative de production pour perfectionner puis fabriquer les meilleures productions de ce « concours coopératif ». L'idée a non seulement le mérite de créer pour les jeunes des emplois pour la paix, mais elle permet aussi aux gens de poser un geste concret pour changer la situation inacceptable dans laquelle on place nos enfants à chaque Noël.

Extrait de la revue canadienne **Option Paix**,
automne 1989 (C.P. 1037, succ. B, Hull,
Québec J8X 3X5 - Canada)

Education et culture

par Isabelle FILLIOZAT *

Par nos stratégies et conceptions éducatives, nous transmettons une culture. Les parents attendent obéissance de leurs enfants, parce que culturellement un enfant doit obéissance à ses parents. Quelle éducation pour promouvoir une culture non-violente ?

Entre le sauvage livré à ses pulsions que nous étions hier et l'homme civilisé que nous sommes aujourd'hui, il y a des milliers d'années. Des milliers d'années d'apprentissage de l'autre, des milliers d'années où la conscience de quelques-uns a guidé l'humanité à travers l'édition de principes, de règles et de lois.

Un chauffeur de taxi en colère : « Si ce salopard qui a cassé mon rétro n'avait pas couru si vite, je lui cassais la tête » ; j'ose un : « Vous croyez que ça l'aurait incité à faire plus attention à l'avenir ? », il me rétorque : « pendant les quelques mois d'hôpital il aurait eu du mal à recommencer ! ».

Evidemment ce genre de réflexion n'incite pas à la confiance dans la bonté naturelle de l'humain. Et on peut se demander si nous avons vraiment progressé depuis l'aube de l'humanité.

Quelles sont nos acquisitions ? Nous disposons du langage, de l'aptitude à symboliser, nous avons construit des outils, de fabuleuses machines... nous avons acquis de nombreuses connaissances...

Mais il semblerait que nous avons oublié une chose... nous connaître nous-mêmes. Nous avons encore bien du mal à maîtriser nos émotions. Envie, jalousie, peur, haine sont partout. Tout ce que la plupart d'entre nous sommes arrivés à faire, c'est à les réprimer.

La violence de ceux qui n'arrivent pas ou n'arrivent plus à réprimer est mal vécue par les autres. Elle est étiquetée « délinquance, criminalité », voire « folie ».

Parce que nous ne savons pas gérer nos pulsions de haine, de peur, d'envie ou de jalousie, nous sommes incapables de trouver d'autres options que la répression. Et parce qu'elle est motivée par l'impuissance la répression est souvent violente à son tour.

Plutôt que l'éveil de la conscience et l'apprentissage de la gestion des émotions, notre culture a choisi la voie de la soumission à l'autorité ; « récompenses et punitions » c'est la domination par la peur.

Il est vrai que c'est une solution qui obtient des résultats plus rapides et demande apparemment moins d'énergie. Elle a de plus l'avantage d'avoir pour résultat un peuple nettement plus facile à manipuler.

* Psychothérapeute. Auteur de « Trouver son propre chemin », livre à paraître en février 1991, aux éditions L'Age du Verseau.

Un peuple enfant

Notre civilisation se fonde non sur la maturité mais sur l'obéissance. Obéissance aux lois, aux règles.

Nous sommes un peuple enfant malgré notre culture et notre civilisation. Le bien et le mal sont définis par la loi et l'ordre social est maintenu par la répression. Nous déléguons la responsabilité de nos actes aux autres, aux gouvernements... L'individualisme que nous prônons parfois, loin de manifester notre autonomie ne fait que confirmer notre inconscience, notre refus de la responsabilité.

Cette attitude est le direct produit de notre éducation, et notre éducation est le reflet de notre culture.

Les enfants, tenus pour incapables de comprendre, apprennent à se conformer à « il ne faut pas » jouer avec des allumettes avant de comprendre qu'il est « dangereux pour eux » de jouer avec des allumettes. Et dès que les parents sont hors de vue, (que la menace de répression est écartée) les enfants s'empressent de jouer avec les allumettes. Ce qui entraîne bien sûr au retour des parents une répression plus serrée, une surveillance accrue de ces enfants « irresponsables » que l'on a juste oublié de responsabiliser.

Les automobilistes savent qu'il ne « faut pas » se garer en double file et si un agent de la circulation est à l'horizon ils s'en garderont bien. Mais dès que le danger de répression est écarté, ils s'empressent de stopper n'importe où « pour quelques instants », « ça ne gêne personne », « juste le temps d'acheter le journal »... Mais personne n'a jamais pris la peine de leur expliquer l'impact, les conséquences de cet acte qui leur apparaît gratuit et bénin. Et jamais ils ne sauront qu'ils ont été indirectement responsables de la mort d'un homme que le Samu n'aura pu transporter à temps, jamais ils ne prendront conscience qu'ils sont à l'origine du ralentissement de la circulation

dans tout le quartier. Ils ne verront que l'éventuelle contravention et se plaindront du zèle des pervers.

Ils n'auront de cesse que de leur « désobéir » à nouveau dès qu'elles auront disparu du champ de vision. Ce qui entraînera de la part des « autorités responsables » une surveillance et une répression accrues envers ces « irresponsables ».

Notre sens civique se réduit à la peur du gendarme. Parce que l'intégration de nos valeurs se fait par la peur, parce que l'éducation de nos enfants est menée par le système de récompense et de punition, que le but en est l'obéissance aux parents ou aux lois, la soumission aux règles et non la responsabilité consciente.

Pour une petite partie de la population délinquante, la menace de la sanction est suffisante pour éloigner la récidive. Ce qui nous confirme dans le bien-fondé de nos méthodes. Les criminels pour qui ça ne marche pas sont « génétiquement anormaux », « malades mentaux », ou « esprits du mal », ils sont mauvais dans leur essence, irrécupérables. Et nous voilà confortés dans nos positions.

C'est selon le même principe qu'un enfant qui ne s'adapte pas à ce que lui demandent ses parents est considéré très vite comme « méchant ».

La violence est un comportement à écouter

Tout comportement a une fonction. Mais le comportement violent est frappé d'un interdit trop puissant en nous pour que nous puissions accepter qu'il a peut-être des raisons d'être. Pour justifier la répression que nous avons imposée à nos pulsions, nous devons la généraliser aux autres.

La violence est un comportement humain, un comportement que peut adopter n'importe quel

homme. Si nous désirons un monde non-violent, plutôt que de jeter l'anathème sur ceux qui utilisent la violence et renforcer les interdits nous devons comprendre ce qui peut inciter un être à utiliser ce moyen.

La violence existe partout dans le monde, elle nous concerne tous. On ne guérit pas une maladie en tentant d'en dissimuler les symptômes. Enfermer les quelques-uns qui utilisent la violence de manière directe et non conformiste (« hors la loi ») peut nous rassurer sur notre « moralité » mais ne permettra jamais de résoudre le vrai problème posé par la violence : quelles sont les conditions qui font apparaître la violence, quelles sont les motivations de l'acte violent et a-t-il un but ?

Le phénomène de la violence n'est pas mono-causal. Son analyse requiert la prise en compte de multiples dimensions.

Les lignes qui suivent n'ont pas la prétention d'être une panacée explicative, elles ne sont que quelques traces sur les pistes d'une réflexion.

Quelqu'un, à tout âge, peut devenir violent pour :

SE SENTIR EXISTER, premier besoin de l'homme.

Pour certains d'entre nous il n'est pas facile de simplement exister, de se sentir exister dans ce monde froid, distant, inconsistant. Une excitation est alors nécessaire, juste pour se sentir vivre, se sentir puissant pour une fois, se sortir du vide.

La violence est alors un comportement signal, un comportement demande, une tentative désespérée d'exister. En tuant ou brutalisant quelqu'un, j'affirme mon pouvoir sur lui, je manifeste mon importance et je signifie mon existence. Outre l'excitation interne que l'acte lui-même me procure, je « dis » que j'existe.

La répression nie une fois de plus à ces enfants, à ces adolescents, à ces adultes, le droit à exister

et ne peut donc que les renforcer dans leur problématique.

La meilleure façon d'aider un enfant, ou un adulte, à se sentir exister, est de se sentir exister soi-même en face de lui. Devenons des adultes constants pour qui la vie a un sens, des adultes autonomes qui savent exister en dehors de leur statut social, de leur argent, de leurs amis, de leurs conjoints ou de leurs enfants... des adultes libres qui dirigent leurs vies selon leurs valeurs propres.

ETRE RECONNU. L'humain a besoin d'attention, de reconnaissance, d'amour. Lorsque nous n'en recevons pas nous nous sentons isolés, rejetés et il n'existe rien de pire pour le mammifère que nous sommes.

En cas de pénurie de signes d'amour, ou simplement d'attention, nous préférons recevoir des coups plutôt que vivre dans l'insupportable indifférence des autres ; lorsqu'un enfant ne reçoit pas suffisamment d'attention, il fait une bêtise, et obtient ainsi que l'*« autorité parentale »* s'occupe de lui. Il apprend vite qu'un bon moyen de provoquer l'intérêt est de faire quelque chose d'interdit.

Le comportement violent recouvre/découvre un besoin de reconnaissance d'une urgence extrême.

Par l'acte criminel l'homme retient l'attention des « autorités », et si son crime est suffisamment grave, de toute la population. Une attention négative... mais plus rassurante que l'indifférence. Comme le notent Patrick Louis et Laurent Prinaz dans leur article, les skin-heads ont vu une nette augmentation de leurs troupes après la publicité faite à la profanation de Carpentras (cf. infra p. 44).

En donnant à quelqu'un uniquement des signes de reconnaissance négatifs, et le plus souvent inconditionnels « tu es mauvais », nous lui confirmions que ce sont les seuls auxquels il a droit. Ce sont donc bien naturellement ceux auxquels il continuera d'avoir recours. C'est l'action et non l'acteur qui est "mauvais". Jugeons les comportements et non les êtres.

Evitons absolument à nos enfants les « tu es méchant », « tu es insupportable », apprenons à dire « je ne suis pas d'accord avec ce comportement », « ne fais pas cela », ou mieux « quand tu fais... je ressens... parce que... » (quand tu fais irruption comme ça dans ma chambre je suis en colère parce que je t'ai demandé de me laisser seul(e) dix minutes).

APPARTENIR. Le sentiment d'appartenance est un des fondements de la sécurité intérieure.

Nous satisfaisons notre besoin d'appartenance à travers les liens familiaux, les groupes d'amis, l'identification à une origine, une ville, une patrie, un parti, une église, un groupe socio-culturel (les branchés, les punks, les jeunes loups...). Nous manifestons cette appartenance par un uniforme, un langage, un comportement stéréotypé ou tout au moins dans la "norme" du groupe.

L'appartenance est prioritaire au moment de l'adolescence, où le jeune cherche son identité à travers des identifications.

Un adolescent peut avoir des comportements violents (sans qu'il soit toujours tout à fait conscient des conséquences réelles de ses actes) parce que la violence est une valeur du groupe d'appartenance choisi et surtout parce qu'elle est une valeur qui fait peur au groupe auquel on ne veut plus se sentir appartenir, l'ordre familial, et par extension l'ordre social.

La violence est une lutte contre la solitude.

TROUVER UNE ISSUE AUX TENSIONS lorsque nous nous sentons coincés dans une situation, que nous ne voyons pas de solution pour nous sortir d'un problème, l'acte violent permet de résoudre la tension extrême accumulée et de sortir du sentiment intolérable d'impuissance. Elle est alors tentative désespérée de résoudre une difficulté.

La difficulté de tolérer la frustration, de confronter le sentiment d'impuissance, le besoin de se sentir exister, d'être reconnu et accepté, de se sentir appartenir, nous sont communs à tous.

Pour traiter la violence, nous devons comprendre qu'elle ne nous est pas étrangère même si elle est le plus souvent réprimée dans notre inconscient.

Si peu d'ailleurs qu'elle est prête à en sortir dès que la loi le permet, car qui commet les atrocités, qui tue ses semblables lors des guerres ? Ce sont alors ceux qui refusent de prendre les armes qui sont antisociaux, et de nouveau les déviants sont catalogués traîtres.

Ce que notre société condamne à l'heure actuelle, c'est la déviance et non la violence. Tant que nous pensons que « la fin justifie les moyens » et que nous adoptons une moralité relative qui permet ce qui est interdit à condition que l'on soit dans son « bon droit », nous nourrissons la violence.

Comment faire comprendre à nos enfants qu'il y a d'autres moyens que la violence pour résoudre les problèmes quand ils voient les adultes à la télévision l'utiliser à grande échelle ? quand ils reçoivent une claque ? quand ils sont menacés ?

Comment peuvent-ils s'y retrouver quand la violence est tantôt bonne tantôt mauvaise ?

Il est important que la « non violence » soit un choix authentique et inconditionnel et non le reflet de la soumission à un interdit.

Osons dire à nos enfants que les hommes utilisent la violence lorsqu'ils se sentent impuissants, démunis, lorsqu'ils ont peur, lorsqu'ils n'arrivent plus à gérer leurs émotions. Cessons de la justifier et osons affirmer que si elle a des explications, jamais aucune raison ne l'excuse. Et osons nous excuser lorsque nous avons une attitude violente à leur égard et nous aurons peut-être une chance qu'ils nous croient quand nous leur parlons de non-violence.

Il ne suffit pas de dire non à la violence, il faut aussi pouvoir disposer d'autres options. Fournissons à nos enfants d'autres ressources que la violence pour résoudre les problèmes, pour se sentir exister, pour

recevoir des manifestations d'attention, pour se sentir appartenir.

Soyons nous-mêmes des adultes responsables et impliqués socialement, des adultes qui se réalisent et se sentent participer au monde. Parlons à nos enfants, écoutons-les, et enseignons-leur la gestion des émotions et la conscience de soi.

Ne leur apprenons pas l'obéissance mais la responsabilité, ne leur apprenons pas la soumission mais l'autonomie. Même si c'est plus difficile à gérer en tant que parent, même si cela prend davantage de temps au début, c'est au bout du compte nettement moins d'énergie.

L'enfant face aux risques

Parfois l'enfant ne se sort pas tout à fait seul du risque ; sa prise en charge est incomplète. Il pense à regarder à droite, mais pas à gauche avant de traverser la rue ! Alors, il a besoin d'un coup de main, d'un coup de pouce. Mais attention à la façon de le donner : il ne s'agit pas de le gronder parce qu'il n'a pas pensé à tout, ni de l'humilier, parce qu'il est encore trop petit pour bien faire : tout cela est susceptible d'inhiber ses compétences futures. Il est préférable de le féliciter pour ce à quoi il a déjà pensé, et de lui dire qu'il peut faire encore un peu plus, en ajoutant, en intégrant à son scénario un complément dont on lui indique l'utilité...

Dans d'autres cas, quand l'enfant est vraiment tout à fait ignorant des gestes à poser face au risque, il ne faut pas avoir la cruauté de le laisser seul face à son incompétence angoissante. On peut vraiment lui dire : « regarde comment on fait »... lui adresser une démonstration... lui faire répéter deux fois, trois fois un scénario qu'on lui apporte... mais ici encore, la coloration affective de la

démonstration sera importante. Si c'est l'occasion de lui faire peur, de le gronder parce qu'il n'a pas su, de mépriser, c'est raté ! Au contraire, si c'est l'occasion de l'initier gentiment à une compétence nouvelle, en faisant largement confiance à sa capacité future de l'intégrer – même si, au début, il faut se répéter sans se départir de sa patience – alors on a vraiment fait quelque chose pour améliorer la compétence de l'enfant.



Son corps nous parle

Type de sévices	Caractéristiques physiques	Caractéristiques du comportement
Violence physique	<p>Ecchymoses et traces de coups inexplicables</p> <ul style="list-style-type: none"> - sur le visage, les lèvres, la bouche - sur le thorax, le dos, les fesses, les cuisses - groupés, formant un dessin régulier ayant la forme de l'objet qui a servi à les infliger (fil électrique, boucle de ceinture) - sur plusieurs zones - apparaissant régulièrement après une absence, un week-end, des vacances <p>Brûlures inexplicables</p> <ul style="list-style-type: none"> - brûlures de cigare, ou de cigarette, surtout sur la plante des pieds, la paume des mains, le dos, les fesses - brûlures par l'eau chaude (en forme de chaussette, de gant, en forme de cercle sur les fesses, les organes génitaux) - en forme d'appareil électrique chauffant, de fer à repasser - brûlure circulaire sur les bras, les jambes, le cou, le thorax <p>Fractures inexplicables</p> <ul style="list-style-type: none"> - du crâne, du nez, du visage - à différents stades de cicatrisation - multiples ou en spirales <p>Lacérations ou abrasions inexplicables</p> <ul style="list-style-type: none"> - de la bouche, des lèvres, des gencives, des yeux - des organes génitaux externes 	<p>Méfiant à l'égard du contact des adultes</p> <p>Inquiet lorsque d'autres enfants pleurent</p> <p>Comportement extrême</p> <ul style="list-style-type: none"> - agressivité, ou - réactions de retrait <p>Peur des parents</p> <p>Crainte de rentrer chez soi</p> <p>Raconte qu'il a été blessé par ses parents</p> <p>Anxiété à l'occasion d'activités normales, par exemple le changement des couches</p>
Manque / Absence de soins	<p>faim continue, hygiène défectueuse, vêtements inadéquats</p> <p>Absence de surveillance, spécialement au cours d'activité dangereuses ou pendant de longues périodes</p> <p>Besoins physiques ou médicaux non satisfaits</p> <p>Abandon</p>	<p>Mendie, vole de la nourriture</p> <p>Fatigué en permanence, ne peut pas soutenir son attention, s'endort</p> <p>Dit que personne ne s'occupe de lui à la maison</p>
Violences sexuelles	<p>Difficulté de la marche ou de la station assise</p> <p>Sous-vêtements déchirés, sales ou tachés de sang</p> <p>Douleurs ou démangeaison des régions génitales</p> <p>Plaies ou hémorragies des organes génitaux externes, des zones vaginale ou anale</p> <p>Maladie vénérienne</p>	<p>Peu désireux de participer à certaines activités physiques</p> <p>Retrait, bizarrie, conduite anormalement infantile</p> <p>Comportement et notions sexuelles bizarres, sophistiqués ou inhabituels</p> <p>Relations médiocres avec ses camarades</p> <p>Relate une agression sexuelle de la part de la personne qui s'occupe de lui</p>
Cruauté mentale	<p>Trouble du langage</p> <p>Retard de développement physique</p> <p>Arrêt du développement physique</p>	<p>Tics</p> <p>Troubles du comportement (antisocial, destructeur, etc.)</p> <p>Signes névrotiques (troubles du sommeil, inhibition du jeu)</p> <p>Réactions psycho-névrotiques (hystérie, obsession, compulsion, phobies, hypocondrie)</p> <p>Comportements extrêmes : trop accommodant, passif, agressif, exigeant</p> <p>Comportement trop facile : trop adulte, trop infantile</p> <p>Retards du développement (mental, affectif)</p>

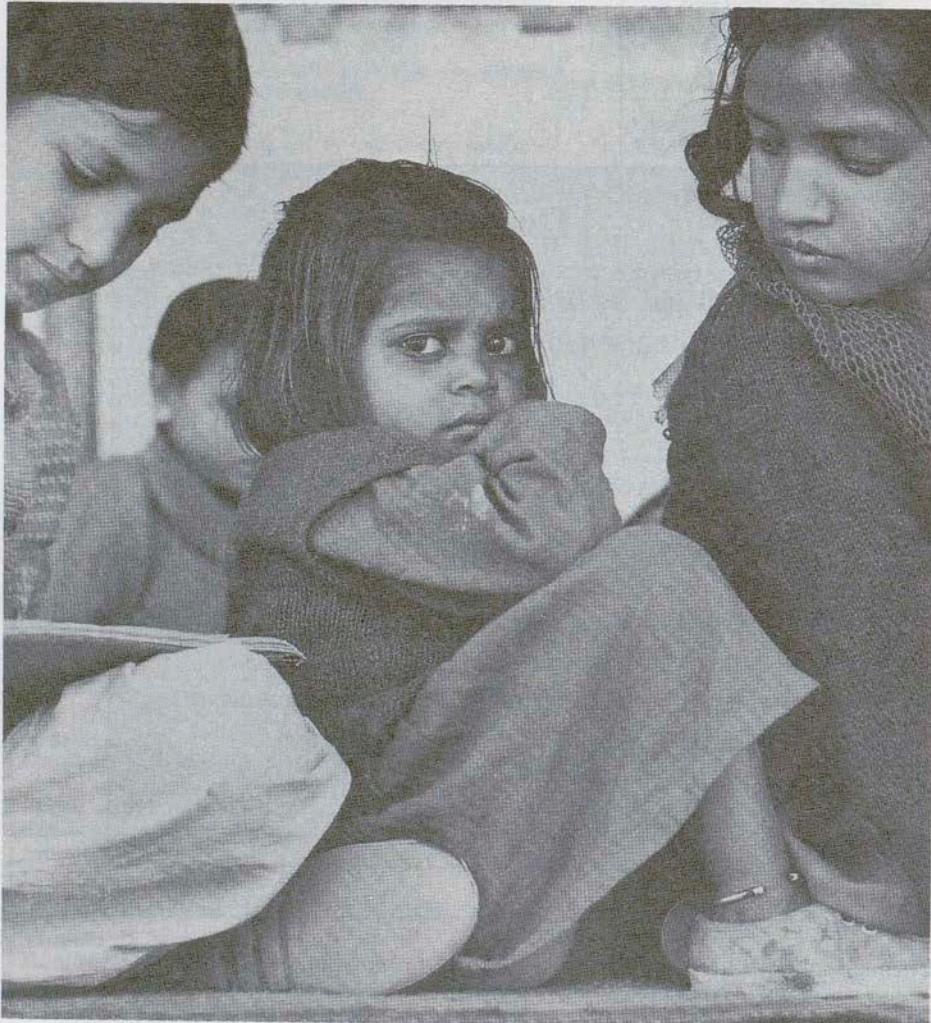
Des chiffres

- On recense très approximativement par dizaines de millions les enfants en situation dangereuse.
- 40 000 enfants meurent de maladies curables chaque jour.
- 200 000 enfants soldats combattent dans le monde.
- 10 % des enfants du monde, de 10 à 14 ans, effectuent un travail d'adulte pendant 10 à 12 heures par jour. Ils sont 50 à 150 millions.
- 6 à 7 millions d'enfants réfugiés dans des camps.
- Enfants esclaves, enfants exploités sexuellement estimés à « plusieurs millions ».
- Les violences contre les enfants augmentent en Occident. On estime à plus de 50 000 en France les enfants, en majorité de moins de six ans, qui sont victimes chaque année de mauvais traitements physiques ou psychologiques.

Si je devais faire partie

Type de relation

Caractéristiques du comportement



de la relation parent-enfant, le développement psychologique et social de l'enfant est perturbé. Il peut se manifester par un attachement trop facile, trop adulte, trop infantile. Relais du développement (mental, affectif)

HISTOIRE DES DROITS DE L'ENFANT

L'idée selon laquelle les enfants doivent être spécialement protégés est récente : elle date du milieu du XIX^e siècle avec la protection des enfants au travail et de la fin de ce siècle pour les violences.

Jusqu'à la Révolution, l'enfant (majorité sous l'Ancien Régime à 30 ans pour les garçons, 25 ans pour les filles), était d'abord sous l'autorité de son père. « La révérence naturelle des enfants envers leurs parents est le lien de la légitime obéissance des sujets envers leur souverain » (édit royal de 1639).

De 1789 à 1792, le sort réservé aux enfants s'améliore singulièrement : la puissance paternelle fait l'objet de très violentes attaques. Les lettres de cachet permettant d'enfermer l'enfant « récalcitrant » sont supprimées ; un tribunal domestique de la famille est instauré, les discriminations entre enfants légitimes et naturels sont aboliées, « Surveillance et protection, voilà le devoir des parents » (Cambacérès, Convention du 9 août 1793).

En ce qui concerne l'instruction, Danton affirme que « les enfants appartiennent à la République, avant d'appartenir à leurs parents ». A l'origine de ces dispositions, le souci des révolutionnaires de répondre à des enjeux généraux : promouvoir l'égalité, répondre aux besoins des armées, etc.

Napoléon conforte la puissance paternelle : « L'autorité des pères de famille doit être là pour suppléer les lois, corriger les mœurs et préparer l'obéissance » (Maleville, co-rédacteur du code civil).

Durant le XIX^e siècle, la notion d'intérêt de l'enfant apparaît à partir du droit du travail. Le « Tableau de l'état physique et moral des ouvriers » du Dr Villerme en 1840 marque une étape essentielle. La loi du 12 mars 1841 interdit le travail des enfants de moins de 8 ans et limite la durée du travail à 8 heures entre 8 et 12 ans, 12 heures après 12 ans. À moins de 12 ans, il est dit que l'enfant doit fréquenter l'école, mais il faudra attendre Jules Ferry pour que la scolarisation devienne obligatoire. C'est à la fin du XIX^e siècle que l'on commence à parler des droits de l'enfant : « Si le père a des droits, l'enfant n'a-t-il pas les siens ? ».

En 1898, les violences et négligences envers les enfants sont spécialement réprimées. **En 1923**, l'adoption a été ouverte aux enfants. Par ailleurs, la Justice a le souci de punir moins sévèrement les enfants délinquants. **Depuis 1958**, la Justice protège les enfants en danger. A cette époque, la notion d'intérêt de l'enfant bascule. Il ne s'agit plus seulement de protéger ou de former l'enfant pour qu'il soit en bonne santé, bien éduqué, instruit, bon travailleur faisant de lui un futur « bon citoyen ». Il s'agit aussi de le respecter pour lui-même et de le reconnaître en tant que personne. François Dolto exprimera avec éclat cette idée quelques décennies plus tard.

Au XX^e siècle, un dispositif de protection médicale, sociale puis judiciaire de l'enfance se met en place progressivement. Il a notamment pour résultat de réduire la mortalité infantile et d'améliorer les conditions de vie des familles en difficulté.

Le 26 janvier 1990, 61 pays, dont la France, signent la Convention sur les droits de l'enfant.

Nous avons lu...

Albert SAMUEL

Nouveau paysage international

Ed. Chronique Sociale, Lyon, 1990, 264 p., 140 F.

Ce livre n'est pas un « état du monde », mais le regard d'un expert sur le paysage international. Notre monde est complexe, changeant, souffrant et imprévisible. Pour tenter de le comprendre, il convient de saisir les politiques stratégiques, économiques et culturelles qui sont à l'œuvre sur les cinq continents.

Le non-spécialiste appréciera dans ce livre la présentation du Front Monétaire International, celle des ONG, les propos sur le rôle de l'ONU. Puis surtout le lecteur découvrira, à partir d'exemples simples et variés, combien notre vie quotidienne dépend d'interactions : une décision prise à Paris, par exemple, n'a-t-elle pas souvent des répercussions différentes, que l'on habite Aurillac ou Dakar ? La force économique du Japon et des « quatre dragons » bouleverse les anciennes données, tandis que « le Pacifique pourrait devenir le nouveau centre du monde ».

L'importance des mouvements de paix n'est pas oubliée. Ceux-ci sont présentés comme « le berger du futur », dans un monde en proie à la peur des autres et au tragique retour des guerres de religions. Il ressort de ce beau livre que pour maîtriser et développer la démocratie politique, ici et là-bas, il nous faut d'abord comprendre la marche de notre monde.

F.V.

Jacques SOMMET

Passion des hommes et pardon de Dieu
Centurion, Paris, 1990. 167 p., 85 F.

Le thème du pardon parcourt tout ce livre. L'auteur, jésuite, ne voit pas d'existence humaine qui ne se découvre habitée, de façon différente pour chacun, par l'autre, et par l'Autre de l'autre. La nouveauté de cet écrit porte sur le fait que,

pour l'auteur, la notion de justice doit impliquer la dimension du pardon comme faisant partie de l'histoire la plus humaine.

Si ce livre est passionnant à lire à bien des égards, force est de constater qu'il y manque une réflexion sur la gestion non-violente des conflits, laquelle, même si elle n'inclut pas nécessairement le pardon, refuse tout esprit de vengeance, même si, et surtout si l'adversaire fait le choix de la violence.

F.V.

C. DEFOIS, G. BONNET, B.M. DUFFE
de l'Université catholique de Lyon

D. ALLIER, M. GENTES, B. GIRAUD
d'Électricité de France

Pour une éthique de l'énergie nucléaire
Les cahiers de l'Institut Catholique de
Lyon, n° 22, 1990. 86 p., 40 F.

La démarche des auteurs est louable, elle consiste à « s'interroger sur la portée éthique du recours au nucléaire de plus en plus important dans la production énergétique en France » (p. 7). Le résultat, lui, est plutôt décevant. Le point faible de cet écrit est le parti-pris des auteurs. Même si on y trouve quelques justes réflexions sur les notions de peur, de risque, il faut se demander ce que vaut en morale une démarche réflexive qui ne fait pas droit à l'ensemble des problèmes posés par le sujet traité. Pourquoi parler d'indépendance énergétique de la France, alors que l'on sait qu'une part importante du minerai d'uranium est importé ? Pourquoi, au chapitre des coûts, ne pas comparer le prix de revient du kw/h provenant des centrales nucléaires aux prix des kw/h provenant des autres sources d'énergie ? Pourquoi minimiser les fréquentes défaillances technologiques des centrales nucléaires et l'échec de Creys-Malville ? Et puis surtout, pourquoi ne pas vouloir aborder concrètement le délicat problème des déchets nucléaires, problème si délicat que nul ne sait encore quoi en faire ?



Il peut paraître étrange que des moralistes catholiques et de hauts responsables d'EDF se retrouvent pour parler du nucléaire civil d'une manière univoque. Cela n'a en réalité rien d'étrange quand on mesure que le discours d'EDF et de nombreux responsables d'Eglise a bien souvent pour point commun de ne pas prendre en compte, avec sagesse, le discours de ceux qui ont des analyses différentes des leurs.

F.V.

Méditation dans l'esprit du Zen

Sessions avec Bernard DUREL, dominicain, les 16 et 17 mars 1991, et les 13 et 14 avril 1991, près de Lyon.

Ces deux week-ends sont ouverts à ceux et celles qui ont déjà une certaine pratique de l'assise en silence. Ils comportent assises, échanges, entretiens individuels. Il est possible d'arriver dès le vendredi soir. Renseignements et inscription : Anne Escourbes, BP 0105, 69591 l'Arbresle Cédex. Tél. : 74.01.01.03.

Essai d'appréhension de la mentalité et de la culture arabo-sémitiques

Cours de L. POUZET, jésuite, à Paris, le mercredi de 20 h à 22 heures, du 13 février au 20 mars 1991.

Ces cours ont pour but de comprendre en profondeur la façon d'agir et de penser des peuples arabo-sémitiques du Moyen Orient, avec lesquels nous sommes de plus en plus en contact, à travers des analyses concrètes de types divers qui visent à mettre au jour quelques constantes de cette mentalité. Renseignements et inscription : Centre Sèvres, 35, rue de Sèvres, 75006 Paris. Tél. : 45.44.58.91.

Assises de l'Objection de conscience

Des assises de l'Objection de conscience se dérouleront du 8 au 11 mai 1991, au CUN du Larzac.

La lutte pour la reconnaissance de l'objection de conscience ne date pas d'hier. Il est temps de tirer un bilan des efforts passés pour comprendre le présent et construire l'avenir. Objecteurs en service civil, insoumis, réservistes, déserteurs, refuseurs à l'impos, femmes opposées à l'ordonnance 59, médecins, scientifiques... sont conviés. Renseignements et inscription : Assises de l'Objection, CUN du Larzac, 12100 Millau. Tél. 65.60.62.33.



**Abonnez-vous,
Abonnez vos amis**

BULLETIN D'ABONNEMENT

à envoyer à : A.N.V.

16, rue Paul-Appell
42000 SAINT-ETIENNE

Nom : _____ **Prénom :** _____

Adresse : _____

Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros), à partir du numéro

Je commande..... dépliants de présentation de la revue (gratuits).

Tarif minimum : 115 F

étranger : 150 F

soutien : à partir de 180 F

* Pour maintenir un tarif minimum assez bas, nous invitons tous ceux qui en ont les moyens à s'abonner au tarif **de soutien** : c'est une forme de péréquation entre nos lecteurs. Merci.

Je commande les numéros suivants :

.....

.....

.....

Je verse donc la somme de F
par chèque à l'ordre de

ANV - CCP 2915-21 U LYON

Voici les noms et adresses de personnes qui pourraient être intéressées par A.N.V.:

Voici l'adresse d'une librairie qui accepterait peut-être de vendre régulièrement A.N.V. :

N° 47 : DOSSIER PALESTINE-DÉFENSE PAR RÉSISTANCE CIVILE - DÉSORÉSSION CIVILE (14 E)

Palestine et Israël peuvent-ils vivre en paix ? Propositions pour une défense de la Grande-Bretagne par résistance civile. Etude historique de la naissance et du développement de la notion de « désobéissance civile ». L'itinéraire de Jacques de Bollardière, de l'armée à la non-violence.

N° 50 : DÉFENSE NUCLÉAIRE : NON-SENS MILITAIRE
(14 F)

Un officier anglais, Stephen KING-HALL fait le procès de toute une défense reposant sur les armes nucléaires. Il préconise l'adoption d'une défense non armée.

N° 51 : L'AGRESSIVITÉ EN QUESTION (16 F)

Du génétique au social, quatre thèses sur l'agressivité : Karli, Laborit, Wilson et Bunge.
Sortir du pénal : la pensée de Louk Hulsman.
Les évêques et la bombe.

N° 52 : L'ESPRIT DE DÉFENSE (16 F)

Comment le définir ? Le mesurer ? Pour quoi sommes-nous prêts à prendre des risques ? Entretiens avec Jean GATEL, Paul VIRILIO. Le protocole Hernu-Savary. L'esprit de défense en Suisse.

N° 53-54 : POLOGNE : LA RÉSISTANCE CIVILE (30 F)

Peut-on parler d'une stratégie non-violente en Pologne ? Un numéro exceptionnel où des historiens, des philosophes, des syndicalistes polonais cherchent à analyser les rapprochements possibles entre la stratégie de l'action non-violente et le combat de Solidarnosc. Un texte inédit en français de Kolakowski. Une interview de Milewski, président de Solidarnosc à l'étranger.

N° 55 : MARIER ARMÉE ET NON-VIOLENCE ? (20 F)

Défense non militaire : le rapport suédois.
Peut-on combiner résistance non violente et lutte armée ? La Non-Violence au service de la cause palestinienne ?
Pologne : les sanctions économiques.

N° 56 : TECHNOLOGIE : COMME UN CAMION FOU... (20 F)

La course technologique, comme la course aux armements, semble totalement incontrôlable. Une analyse de Louis PUISEUX sur la guerre et la technique. Savoir faire un usage créatif de son temps quand on est au chômage ou quand on a décidé de travailler à temps partiel ? L'informatique au service de la pédagogie ?

N° 57 : EXTRÊME-DROITE : LA COTE D'ALERTE (20 F)

Connaître l'extrême-droite pour mieux lui résister. Construire une France pluri-ethnique. Albert JACQUARD dénonce le cancer nucléaire. Premières analyses du rapport sur « la dissension civile ».

N° 58 : NI ROUGES NI MORTS (20 F)

Le point sur le mouvement de paix en RFA, après les déploiements des euromissiles. Théodor EBERT réfléchit sur les moyens d'introduire la "défense sociale" dans son pays. L'éducation à la paix en RFA.

N° 59 : LA DISSUASION CIVILE (20 F)

Donnent leur opinion sur le livre « la dissuasion civile » : Ch. Hernu, B. Stasi, Y. Lancien, les généraux Le Borgne, Buis, Copel, l'amiral Sevaistre, des évêques, des stratégies. Le débat s'amorce avec les auteurs du livre. Compte rendu détaillé du Colloque de Strasbourg sur les stratégies civiles de défense.

N° 60 : GENOCIDES (20 F)

Les formes les plus extrêmes de la violence de masse sont un défi à ceux qui veulent réduire la violence : il faut analyser et connaître les génocides pour mieux empêcher leur retour. Léon POLIAKOV, F. PONCHAUD, Y. TERNON, J.L. DOMENACH, W. BERELOWITCH réfléchissent sur les génocides des Juifs et des Arméniens et sur les massacres au Cambodge, en URSS et en Chine.

N° 61 : URSS (20 F)

Un éclairage sur la société soviétique entre dissidence et consensus. Peut-on encore parler de "totalitarisme" ? Les pressions économiques sont-elles efficaces ? Une étude frappante sur la formation militaire des jeunes en URSS.

N° 62 : RÉSISTANCES CIVILES EN AMÉRIQUE LAT. (28 F)

Guatémala, Bolivie, Uruguay, Brésil : des luttes non-violentes pour les droits de l'Homme et la démocratie. Dans le même numéro, une réflexion de fond sur le rapport entre éthique et technique dans l'action non-violente (J.M. MULLER).

N° 63 : PHILIPPINES : NON-VIOLENCE CONTRE DICTATURE (28 F)

Un dossier, unique en français, sur les événements de février 1986. Récit et analyse de la révolution non-violente qui a chassé Marcos. Nombreux témoignages des acteurs directs de ces événements. Dossier illustré de nombreuses photos.

N° 64 : RELIGIONS ET VIOLENCE (28 F)

Violence et non-violence dans le Bouddhisme, l'Islam, le Judaïsme.. Eglises chrétiennes et peine de mort. Athéisme et non-violence. Non-violence : attitude éthique plus que religieuse.

N° 66 : LA NON-VIOLENCE ET LE DROIT (28 F)

Un recours contre la violence : la défense des Droits de l'Homme. Quels sont les fondements philosophiques et historiques de ces Droits ? Quand le Droit couvre l'injustice, la désobéissance civile est-elle légitime ? L'objection de conscience est-elle un droit ? Que peut le Droit contre la "raison d'Etat" ? En annexe : une réflexion sur les ventes d'armes, moins rentables qu'on ne le croit.

N° 67 : LA PAIX, VUE DE L'EST (28 F)

Mouvements pour la paix et l'écologie en Tchécoslovaquie, Hongrie, R.D.A., Pologne, Yougoslavie.

N° 68 : LEXIQUE DE LA NON-VIOLENCE (38 F)

Jean-Marie MULLER propose les définitions d'une soixantaine de mots couramment utilisés dans la recherche sur la non-violence. Toutes les formes d'action sont passées en revue ainsi que quelques notions-clé. Un outil pratique et éclairant.

N° 69 : LES DÉFIS DES TERRORISMES (30 F)

Le terrorisme : comment se distingue-t-il des autres formes de violence ? Comment le juger ? Comment lui résister ? Des questions vitales pour la démocratie. Avec Olivier Mongin, Michel Wieviorka, Edwy Plenel.

N° 70 : INTIFADA - RÉVOLUTION AMÉRICAINE (30 F)

Deux dossiers dans ce numéro : la résistance civile en Palestine (l'intifada peut-elle réussir autrement que par la non-violence ?) et deux études sur les mouvements de résistance civile qui ont mis en route la révolution américaine à la fin du XVIII^e siècle.

**N° 72 : STRATÉGIES NON-VIOLENTES :
OÙ EN EST LA RECHERCHE ? (30 F)**

Cinq ans après la création de l'Institut pour la Résolution Non-violente des Conflits (IRNC), un premier bilan des recherches qu'il a menées : sur l'énergie, sur les collectivités locales, sur les associations, sur la défense européenne.

N° 73 : REPÈRES POUR LA NON-VIOLENCE (30 F)

Ce numéro d'archives vous propose une série d'articles parus dans ANV entre 1973-1983. Des repères pour la réflexion et l'action sur les grands thèmes qui intéressent la non violence.

N° 74 : LES SANCTIONS ÉCONOMIQUES (30 F)

Les boycotts et les embargos sont-ils efficaces ? Analyse des sanctions économiques établies dernièrement contre Israël, l'Afrique du Sud..., ou contre les entreprises telles que Nestlé. Le boycott des consommateurs en France.

N° 75 : Pour vaincre la misère ici et là-bas (30 F)

La misère est une forme de violence qui a ses lois et ses victimes. Diverses initiatives sont prises ici et là-bas pour la combattre, avec le caractère inventif et exigeant de la non-violence. Economistes et militants ont la parole. Interview de l'Abbé Pierre.

N° 76 : SPÉCIAL PAYS DE L'EST (30 F)

Un dossier unique sur les bouleversements survenus en Europe de l'Est et dans les pays Baltes, en 1989 et 1990. Le cas de la Roumanie. Le primat de l'éthique sur le politique...

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

16, rue Paul-Appell
42000 SAINT-ETIENNE

*Revue associée à l'Institut
de recherche sur la résolution
non-violente des conflits
(I.R.N.C.)*

COMITÉ D'ORIENTATION

Bernard BOUDOURESQUES
Patrice COULON
Isabelle FILLIOZAT
Etienne GODINOT
Laurent GRZYBOWSKI
Anne LE HUÉROU
François MARCHAND
Christian MELLON
Jean-Marie MULLER
Bernard QUELQUEJEU
Ina RANSON
Alain REFALO
Jacques SEMELIN
Jean VAN LIERDE
Patrick VIVERET

Directeur de Publication :
Christian DELORME

Rédacteur en chef :
François VAILLANT

sommaire

<i>Editorial</i>	1
La non-violence et l'enfant Isabelle Filliozat	4
Quolibets et brimades Bernadette Bayada	9
Violence et parole dans la classe Eric Debarbieux	13
Les enfants combattants Alfred et Françoise Brauner	18
L'agressivité chez l'enfant carencé Michel Lemay	23
A propos des violences infligées aux jeunes enfants Serge Lebovici	28
De l'enfant-objet au petit homme Catherine Lardon-Galéote	32
La mémoire oubliée Nadia Nadège	35
Skinheads, taggers, zulus et les bandes des rues Patrick Louis et Laurent Prinaz	41
Alice Miller, une œuvre au service de l'enfant Blandine Tali	47
Agressivité et méchanceté Anne-Marie Filliozat	51
Education et culture Isabelle Filliozat	57
<hr/>	
Nous avons lu	66

DÉCEMBRE 1990